

LOUIS STÚR
ET
L'idée de l'indépendance slovaque
(1815-1856)

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

H. TOURTZER

CAHORS & ALENÇON

IMPRIMERIES TYPOGRAPHIQUES A. COUÉSANT

1913

LOUIS STÚR

ET

L'idée de l'indépendance slovaque

(1815-1856)

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

H. TOURTZER



CAHORS & ALENÇON

IMPRIMERIES TYPOGRAPHIQUES A. COUESLANT

1913

A MES PARENTS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

Les documents qui se rattachent à l'histoire de la Slovaquie et à la vie de Stúr en particulier sont disséminés en divers lieux. Le plus riche dépôt, ce sont les archives du Musée de Turčiansky Sv. Martin ; puis viennent la bibliothèque slave du lycée protestant de Presbourg et la bibliothèque du Musée national de Prague ; ensuite il faut consulter des archives de famille. A Paris, la riche bibliothèque de M. Léger, toujours disposé à rendre les plus réels services à ceux que les questions slaves intéressent, renferme tout ce qui peut être utile pour guider les recherches.

Ce sont à peu près les seuls lieux où l'on puisse se documenter. L'époque ayant été peu étudiée, il n'existe qu'un petit nombre d'imprimés ; ils se rattachent pour la plupart à une période postérieure à la vie de Stúr. Le seul historien qui se soit intéressé à la Slovaquie de la première moitié du xix^e siècle est Vlcek.

Cette dispersion des sources, presque toutes manuscrites et inédites, n'eût été qu'un léger obstacle si les documents des archives étaient classés et catalogués. Mais il n'existe ni répertoire, ni catalogue, et c'est au chercheur lui-même de tâcher de découvrir l'utile, parmi la masse imposante des pièces qui se sont accumulées durant près d'un demi siècle. Maints travaux de bibliographie pourraient être entrepris. Tout en préparant la biographie de Stúr, nous avons maintes fois éprouvé un vif désir de transformer le sujet en une thèse de bibliographie critique. Les pièces rassemblées au Musée de Turčiansky Sv. Martin eussent seules fournis une abondante matière. Nul doute que ce travail, si modeste fut-il, eut trouvé bon

accueil auprès des maîtres de la Faculté de Paris, qui bien qu'éloignés du lieu des événements, possèdent sur les questions slaves une documentation incomparable. Que de fois nous avons eu recours à cette réserve de renseignements précieux dont ils disposent avec tant de sûreté. Nous avons en particulier contracté vis-à-vis de M. Denis une dette de reconnaissance que nous n'acquitterons jamais : nous aimons trop à nous souvenir de tant de bienveillance.



Dans tout notre travail, nous avons établi une distinction entre Hongrois et Magyar. Magyar est le mot ethnique, Hongrois le mot politique. Quand nous employons ce second terme, nous désignons tous les habitants de la Hongrie, sans distinction de race ; au contraire le premier mot se spécialise étroitement aux Magyars proprement dits.

Pour ce qui concerne l'orthographe des noms slovaques, nous aurions voulu employer les signes diacritiques sur le *s*, *c*, *z*. Mais les imprimeurs français ont rarement ces signes et nous avons dû passer outre. Le lecteur devra tenir compte de ce détail.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Manuscripts inédits

- J. Bella. Zprava o vyslanstve 7 a 9 oktobra 1849
(Compte rendu sur la députation de 1849, 7 et 9
octobre à Vienne). Archives du musée de T. S.
M. (1).
- K. Borik. Slovenské povstanie (Revolution slovaque).
Arch. du musée de T. S. M.
- P. Hecko. Zivot a ucinkovanie Ludevita Stúra (L.
Stúr, sa vie et son activité). Arch. du m. de T.
S. M.
- S. Hrobon. Slovenskie Iskrice (Etincelles slovaques),
1857. Arch. du m. de T. S. M.
- Követutasítás. Az 1847-ik évi November hó 7-ik nap-
jára Szabad Királyi Pozsony Városába Kegyel-
mesen rendelt Országgyűlésre Szabad Királyi O
Zólyom Városa részéről küldött Követ Nemszetes
Stúr Lajos Ur számára kiadva (Instructions re-
mises à Louis Stúr par la ville libre royale de
Zvolen pour la diète devant se réunir le 7 no-
venbre 1847 dans la ville libre, royale de Pres-
bourg). Arch. du m. de T. S. M.

Lettres :

Bodiansky, 1839, Pesth.,	Arch. du m. de T. S. M.
Bystersky, 14 sept. 1843,	—
K. Cerno, 16 oct. 1840,	—
B. Cervenak, 30 oct. 1837,	—
— 1 ^{er} janv. 1838,	—
— 25 oct. 1839,	—
— 7 janv. 1839,	—

(1) T. S. M. = Turciansky Sv. Martin.

- B. Cervenak, 24 oct. 1839, Arch. du m. de T. S. M.
 Ct. Cochins, 27 juin 1838, —
 J. Francisci, 1847, —
 J. Francisci, 28 mars 1843, Arch. de famille de Sv.
 Hurban-Vajansky.
 J. Francisci, 28 décembre 1843, Arch. de famille de
 Sv. Hurban-Vajansky.
 P. Gerengay, 24 déc. 1846, Arch. du m. de T. S. M.
 — 10 sept. 1850, —
 J. Gerometa, 5 mars 1846, —
 M. Hodza, 1835, —
 — 28 août 1846, —
 — 16 déc. 1842, Arch. de famille de Sv. Hur-
 ban Vajansky.
 M. Hodza, 29 avril 1843, Arch. de famille de Sv. Hur-
 ban Vajansky.
 M. J. Hurban, déc. 1839, Arch. du m. de T. S. M.
 — octobre 1839, —
 — 19 janvier 1840, —
 — 20 avril 1840, —
 — 12 mai 1843, Arch. de famille de Sv.
 Hurban Vajansky.
 M. J. Hurban, 12 avril 1845, Arch. du m. de T. S. M.
 — 17 mai 1851, —
 Hrobon, 3 juillet 1844, —
 Jozefy, 31 janvier 1841, —
 — 19 octobre 1844, —
 — 25 janvier 1845, —
 Kampelik, 10 mars 1840, Arch. de famille de Sv. Hur-
 ban Vajansky.
 J. Kollár, 14 mars 1841, Arch. du m. de T. S. M.
 — 1842, —
 — 16 juin 1842, —
 — 3 juillet 1842, —
 — 21 juillet 1842, —
 — 26 juillet 1842, —
 — 22 décembre 1842, —
 — 15 juin 1843, —

- J. Kollár, 24 octobre 1843, Arch. du m. de T. S. M.
 — 3 décembre 1843, —
 — 5 mai 1844, —
 — 19 juin 1844, —
 — 1^{er} février 1845, —
 — 18 août 1845, —
 J. Krizan, 2 juin 1846, —
 D. Lichard, 1^{er} décembre 1849, —
 D. Maróthy, 9 août 1845, —
 — 6 décembre 1845, —
 P. Ollik, 20 septembre 1839, —
 L. Pauliny, 1853, Arch. de famille de Sv. H. V.
 S. Ormis, 9 avril 1845, Arch. du m. de T. S. M.
 Société des étudiants de Brno à la Société de Presbourg, 15 mars 1840, Arch. du m. de T. S. M.
 Société de Stiavnica à la Société de Presbourg, 19 octobre 1845, Arch. du m. de T. S. M.
 Société de Presbourg à J. Draskovic, à Andrzejkowicz, Arch. du m. de T. S. M.
 Société de Kezmark à la Société de Presbourg, 13 mai 1840, Arch. du m. de T. S. M.
 Société de Presbourg à la Société de Presov (sans date), Arch. du m. de T. S. M.
 L. Stúr, 4 novembre 1834, Arch. du m. de T. S. M.
 — 16 février 1835, —
 — 30 février 1835, —
 — 9 mai 1835, —
 — 10 mai 1835, —
 — 24 janvier 1836, —
 — 24 février 1836, —
 — 4 avril 1836, —
 — 30 mai 1836, —
 — 26 juin 1836, —
 — 19 juillet 1836, —
 — 30 août 1836, —
 — 16 novembre 1836, —
 — 10 février 1837, —
 — 21 avril 1837, —

- | | |
|------------------------------|--------------------------|
| L. Stúr, 26 juin 1837, | Arch. du m. de T. S. M. |
| — 17 janvier 1838, | — |
| — 2 février 1838, | — |
| — 27 juin 1838, | — |
| — 14 octobre 1838, | — |
| — 25 janvier 1839, | — |
| — 15 mai 1839, | — |
| — 13 mars 1841, | — |
| — 1 ^{er} mai 1841, | — |
| — 16 juin 1841, | — |
| — 4 décembre 1841, | — |
| — 25 décembre 1841, | — |
| — 13 mars 1842, | — |
| — 19 juin 1842, | — |
| — 1 ^{er} août 1842, | — |
| — 19 juin 1844, | — |
| — 14 décembre 1844, | — |
| — 25 juillet 1845, | — |
| — 10 février 1846, | — |
| — 22 novembre 1846, | — |
| — 31 décembre 1847, | — |
| — 9 juin 1847, | — |
| — 7 octobre 1848, | — |
| — 10 juin 1841, | Arch. de f. de Sv. H. V. |
| — 29 septembre 1843, | — |
| — 7 octobre 1843, | — |
| — 2 février 1844, | — |
| — 25 mars 1845, | — |
- L. Stúr et Hurban au ban Jelacic, 31 mars 1849, Arch. de famille de Sv. H. V.
- L. Stúr et Hurban au ban Jelacic, 28 mai 1849, Arch. de famille de Sv. H. V.
- L. Stúr et Hurban à Haynau, 1850, Arch. de famille de Sv. H. V.
- | | |
|--|--------------------------|
| L. Stúr, 12 avril 1849, | Arch. de f. de Sv. H. V. |
| — à Wiktorisz, 1 ^{er} sept. 1850, | — |
| — 8 décembre 1853, | Arch. du m. de T. S. M. |
| — 5 juin 1855, | — |
- L. Stúr à Pospisil, 18 novembre 1839, Arch. du m. national de Prague.

- L. Stúr à Pospisil, 7 juin 1839, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à Pospisil, 6 novembre 1840, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à Pospisil, 28 février 1841, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à Pospisil, 21 mars 1841, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à Pospisil, 11 octobre 1841, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à Pospisil, 4 décembre 1841, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à Pospisil, 11 septembre 1842, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à W. Hanka, 2 février 1852, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à W. Hanka, 15 février 1852, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à W. Hanka, 24 novembre 1852, Arch. du m. national de Prague.
L. Stúr à W. Hanka, 10 juillet 1853, Arch. du m. national de Prague.
Skultéty, 31 octobre 1839, Arch. du m. de T. S. M.
Smitta, 20 décembre 1839, —
Viktorin, 9 juillet 1860, —
Vrchovsky, novembre 1834, —
— 15 avril 1835, —
— mai 1835, —
— 17 novembre 1837, —
— 20 décembre 1837, —
— 19 février 1838, —
— 17 octobre 1843, —
Lettre, 15 mai 1839, Arch. de famille de Sv. H. V.
Lettre (1) —

¹ Ces lettres ne sont pas signées et rien ne permet de connaître le destinataire.

- S. Medvecký, Pamiatka mladosti (Souvenir de jeunesse). Archives du musée de T. S. M.
- Mládež slovenska v Levoci (La jeunesse slovaque à Levoca 1843-1848), Archives du musée de T. S. M.
- Pamätnice spolka Miernosti v Bretislave (Registres de la société antialcoolique de Presbourg, 1845, 1846, 1847), Bibliothèque slave du lycée protestant de Presbourg.
- Pamätnica Spolka Po-Hronského od r. 1845 vedena Juliusom Plosic, spolku Po-Hronského dopisovateľom (Registre de la société Po-Hronska, 1845, tenu par J. Plosic, correspondant de la société), Archives du musée de T. S. M.
- Piesen ku spojeni Dunajsko-Tatranskích Slovákov 19 Brezna 1844 v Levoci (Chanson en l'honneur de l'union des Slovaques du Danube et de la Tatra, le 19 mars 1844 à Levoca), Arch. du m. de T. S. M.
- Poznamenani vseh cinou spolecnosti cesko-slovanské v Prespurku, 1829/30, 1830/31, 1831/32, 1832/33, 1833/34, 1834/35, 1835/36, 1836/37 (Registres de la société tchéco-slave à Presbourg), Archives du musée de T. S. M.
- Práce cesko-slovanskej spolecnosti v Presporku, 1832, 1833, 1835, 1836 (Travaux de la société tchéco-slave de Presbourg), Archives du musée de T. S. M.
- Pravidla zboru C. Sl. v. Presporku : 1829/30, 1832, 1834, 1835, 1837 (Statuts de la société tchéco-slovaque de Presbourg), Bibliothèque slave du lycée protestant de Presbourg.
- Protocollum districtualis conventus Anno 1840 die 14 Julii in Zay-Uhrocz celebrati. Archives de l'église protestante luthérienne de T. S. M.
- Protocollum conventus d. 9 mai 1841, — 24 decembri 1843, — 21 januar 1844, — 21 februar 1844, — 8 januar 1845. Archives de l'église protestante luthérienne de Presbourg.
- Protokoly učené spol. Banského okolj od r. 1810 (Pro-

- tocoles de la société du district Banský, 1810), Arch. du m. de T. S. M.
- Registre du lycée de Presbourg 1830/31, 1831/32, 1832/33, 1833/34, 1834/35, 1835/36, Lycée protestant de Presbourg.
- L. Reuss Prostonárodní zábavník, 1845. Bibliothèque slave du lycée protestant de Presbourg.
- Sústava Jednoti mládeže slovenskej pri školach Ev. A. V. v Uhrách (Organisation de la « Jednota » de la jeunesse slovaque près des écoles protestantes luthériennes en Hongrie). Bibliothèque slave du lycée protestant de Presbourg.
- Ťamaskovic. Pamätník aneb deje pocinana slovenskeho národného života v Trnave (Mémoires, ou premiers faits relatifs à l'histoire de la vie nationale slovaque à Trnava), Archives du musée de T. S. M.
- Venec spletení skrz bratrov sopronských 1844/45 (Couronne tressée par les frères de Sopron), Bibliothèque slave du lycée protestant de Presbourg.
- A. Vrchovský, Autobiographie, Pesth, 26 février 1838, Archives du musée de T. S. M.
- Vytach Zápisnici roku 1847 octobra 30^{ho} v sl. a kr. meste Zvolene drzaneho zasednutia vnútornej a zevnútornej Rady (Extrait du registre de l'assemblée du Conseil int. et ext. tenue dans la ville libre, royale de Zvolen le 30 octobre 1847), Archives du musée de T. S. M.
- Zápisnica Stiavnického spolka 1839 (Registre de la société de Stiavnica), Arch. du m. de T. S. M.
- Zápisnica Prešovskej spoločnosti, 1839 (Registre de la société de Presov), Arch. du m. de T. S. M.
- Zápisnica mládeže slovenskej v Bretislave 1846, 1847, 1848, 1850 (Registres de la jeunesse slovaque de Presbourg), Bibliothèque slave du lycée protestant de Presbourg.
- K. Zorkócy. Národní Zábavník rocn. II, 1846-47, Bibliothèque slave du lycée prot. de Presbourg.

Imprimés

- Circulaire des Grafen Zay an die vier Superintenden-
ten, 1841.
- Cervenak, Zprava o ústavu slov. pri ev. l. c. v Pres-
porku 1837-38 (Compte rendu sur l'institut slo-
vaque, près de l'égl. prot. luth. de Presbourg),
Presbourg.
- Cervenak, Zrcadlo Slovenska (Le Miroir de la Slova-
quie), 1844, Pesth.
- M. Dohnány, Historia povstania slovenského, 1848
(Histoire de la révolution slovaque de 1848), Ska-
lica, 1850.
- J. Francisci, Autobiographie, Revue slovaque, 1909,
T. S. M.
- Fric, Mémoires (tch.), Prague 1891.
- S. Godra, Epigrammes, B. Darmota, 1857.
- M. Hodza, Zprava o visledku vislanstva od Národu
Slovensk jeho do Holomuca k Jeho Cis. Kr. Jas-
nosti, v záležitosti národnosti slovenskej poslan-
jeho (Compte rendu sur la députation slovaque à
Olomouc, le 20 mars 1849), Arch. du m. de T.
S. M.
- H. Hodza, Dobruo slovo Slovákovi súcim na slovo
(Une bonne parole aux Slovaques capables de
me comprendre), Levoca, 1847.
- M. Hodza, Vetin o Slovincine (Un mot sur la langue
slovaque), Levoca, 1847.
- M. J. Hurban, Cesta Slowaka ku Bratrum Slawens-
kym na Morawe a w Cechach (Voyage d'un Slo-
vaque chez les frères slaves de Bohême et de Mo-
ravie), Pesth., 1841.
- M. J. Hurban, Ludevit Stúr (Louis Stúr), Revue slo-
vaque (1), 1881-1884, T. S. M.
- M. J. Hurban, Slovensko a jeho zivot literárni (La
Slovaquie et sa vie littéraire), Revue slovaque,
1846.
- M. J. Hurban, Unia cili spojeni luteranov s kalvini

(1) Slovenské Pohľady.

- (Union des Luthériens et des Calvinistes en Hongrie), Bude, 1846.
- M. J. Hurban, Rozpomienky (Souvenirs), Revue slovaque, 1886-1887, T. S. M.
- Inquisition wider die Slowaken (Enquête sur les Slovaques), Arch. du m. de T. S. M.
- D^r J. P. Jordan, Jahrbücher für slavische Literatur, Kunst und Wissenschaft, Leipzig, 1843-1846.
- J. Kalineak, Autobiographie, Slov. Národný Zábavník, 1889, T. S. M.
- J. Kollár, Sermons (tch.), Bude, 1844.
- J. Kollár, La Fille de Slava (tch.), Prague, 1903.
- J. Kollár, Idées sur la sonorité des langues en général et en particulier de la tchéco-slave (tch.), Krok, 1824.
- J. Kollár, Sur la solidarité slave (tch.), Hronka, 1836.
- Lačný, Prispevok k životopisu L. Stúra (Sources pour la biographie de L. Stúr), Revue slovaque, 1899.
- Lanstjak, Sturovscina a posouzení knihy Narecja slovenskuo (La Sturovscina ou Critique du livre de Stúr, le Dialecte slovaque), Bude, 1847.
- Launer, Povaha Slovanstva se zvlátním ohledem na spisovni rec Čechu, Moravanu, Slezaku a Slovaku (Le caractère slave avec considération particulière sur la langue écrite des Tchèques, des Moraves, des Silésiens et des Slovaques), Leipzig, 1847.
- Lettres à M. P. Pogodine (1835-1861), Moscou, 1879.
- Lettres de Safárik à O. M. Bodiánsky (1838-57), Moscou, 1895.
- Lettres de Safárik à Kollár, Revue du m. tchèque 1873, 1874.
- Lettres de Palacky à Kollár, Revue du m. tch. 1879.
- Lettres de Celakovsky, Revue du musée tchèque 1871, 1872.
- Lettres de Stanek, Revue du musée tchèque, 1871.
- Lettres de Kollár à W. A. Maciejovski, Recueil slave red., E. Jelinek, 1885.

- Matériaux relatifs à l'histoire de la littérature croate publiés par l'Académie de Zagreb, Correspondance de L. Gaj, Dr V. Dezelic, Zagreb, 1909 (en croate).
- A. Mickiewicz, Les Slaves, Cours professé au Collège de France, 1840-1841.
- M. Mikšicek, Druhá vyprava slovenská r. 1848-49 (La seconde campagne slovaque de 1848-49), Koleda, 1852.
- S. Ormis Filosofické úvahy (Réflexions philosophiques), Annuaire de la Matica slovaque, an. VI, 1867.
- W. Pauliny-Toth, Tri dni zo Stúrovho života (Trois jours de la vie de Stúr), Contes t. IV, Skalica, 1870.
- Priatel ludu (L'Ami du peuple), 1849.
- Protestantismus. Magyarismus, Slavismus, Leipzig, 1841.
- B. Rajská, Mémoires (tch.), Prague, 1872.
- Recurs Slovakov v Uhorsku k jeho C. Kr. Apost. Velicenstvu Ferdinandovi V (Recours des Slovaques de Hongrie à sa Majesté impériale, royale et apostolique Ferdinand V), 1842, Arch. du m. de T. S. M.
- Slovenské povstanie z roku 1848-49. Na základe pravdy a skutočnosti zostavil očitý svedok (Révolution slovaque de 1848-49 par un témoin oculaire), Trnava, 1886.
- Schreiben des Grafen K. Zay an die Professoren zu Leutschau, Leipzig, 1841.
- Safárik, Les Antiquités slaves (tch.), Prague, 1837.
- Safárik, Geschichte der slavischen Sprache und Litteratur, 1826.
- Safárik, Ethnographie slave, Prague, 1842 (tch.).
- Tarsalkodó N 92 14 Nov. 1840 : Böhmisch-Slavische Helden des Panslavismus in Leutschau.
- Tatrin (Pozvanja k Tatrinu), Arch. du m. de T. S. M.
- Tatrin, jeho urcenja, cjel a pole ucinkovania (Tatrin,

- sa destination, son but, le champ de son action), Archives du m. de T. S. M.
- L. Thun, Die Stellung der Slovaken in Ungarn, Prag., 1843.
- Voix sur le besoin d'une seule langue littéraire en Bohême, en Moravie et en Slovaquie (Ed. par le Musée tchèque), Prague, 1846.
- Zur Erinnerung an L. Stúr, Pressburger Zeitung, 27 februar 1856.
- Zbirka manifestú a proklamaci (Recueil de manifestes et de proclamations), Bude, 1849.

Ouvrages

- Aeltere und neuere Magyarisirungs Versuche in Ungarn. Prag., 1876.
- Annuaire de la société historique et littéraire à Paris, 1870-72, Les Philomates et les Filarètes, Lettre de Ign. Domejko (pol.).
- L. Asseline, Histoire de l'Autriche, Paris, 1887.
- B. Auerbach, Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie, Paris, 1898.
- J. Bobtchev, Louis Stúr, Voix slave, 1909 (en bulgare).
- J. Botto, Slováci, Vyvin ich národného povedomia (Les Slovaques, Le développement de leur sentiment national), 2 vol., T. S. M., 1906.
- J. Botto, O nabozenských pomerech evangelickej cirkve v Uhrách (Les rapports ecclésiastiques de l'église protestante en Hongrie), Lecture slovaque (1), Fascicule 3.
- J. Botto, M. M. Hodza, Životopisný náčrt na 100 ročnú pamiatku jeho narodenia (M. M. Hodza, esquisse biographique en souvenir de son centenaire), T. S. M., 1911.
- A. Boudilovitch, De l'union littéraire des peuples slaves (en russe).
- By, Osvéta a školstvo na Slovensku (La culture et les écoles en Slovaquie), Lecture slovaque, Fasc. 10.

(1) Slovenská Citanka.

- Czambel, Slovenska rec a jej miesto v rodine slovan-
ských jazykov (La langue slovaque, sa place
dans la famille des langues slaves), T. S. M., 1906.
- F. Censky, Des temps de notre renaissance (tch.), Pra-
gue, 1875.
- Danilevsky, Russie et Europe, St-Pétersbourg, 1888
(en russe).
- E. Denis, L'Allemagne, 1810-1852.
- E. Denis, Huss et les guerres des Hussites, Paris, 1878.
- E. Denis, La Bohême depuis la Montagne Blanche,
Paris.
- P. Dobsinsky, O. kulturnych ustavoch na územi Slo-
vákmi obyvnanom z doby poreformacialnej (Les
écoles en Slovaquie après la Réforme), Revue
slovaque, 1885, T. S. M.
- Florinsky, Cours de philologie slave, Vol. II, 1897,
Kiev (en russe).
- Frantsev, Esquisse sur l'histoire de la renaissance
tchèque (en russe), Varsovie, 1902.
- Frantsev, Les études slaves en Pologne à la fin du
xviii^e siècle et durant le premier quart du
xix^e siècle, Prague, 1906 (en russe).
- Frantsev, De la correspondance de V. A. Maciejovsky
avec les savants russes, Moscou, 1901 (en russe).
- Frantsev, Lettres à V. Hanka des pays slaves, 1905.
- Frantsev, La matica serbe à Boudichine, 1847-1897.
- Giller, Voyage en Slovaquie, Lemberg, 1876 (pol.).
- R. Haym, Herder nach seinem Leben und seinen
Werken, Berlin, 1877.
- Hegel Vorlesungen über die philosophie der Ge-
schichte, Berlin, 1837.
- Ch. Hipman, La nation tchèque, sa mission et son
rôle en Europe, Prague, 1895.
- Jagic, Encyclopédie de philologie slave, St-Péters-
bourg, 1910 (en russe).
- Fr. W. Jerabek, Confiance dans l'avenir du monde
slave (tch.), Osveta VII, Prague, 1877.
- D^r F. Jokl, Sur la langue panslave (tch.), Athenæum
X.

- Koulakovsky, Illyrisme, Varsovie, 1894 (en russe).
- L. Léger, Histoire de l'Autriche-Hongrie, Paris, 1879.
- L. Léger, La renaissance tchèque au XIX^e siècle, Paris, 1911.
- L. Léger, Le monde slave, Paris, 1897.
- Lichtenberger, Encyclopédie des sciences religieuses.
- J. Maly, Notre renaissance (tch.).
- Markusovszky, A Pozsonyi ag. hitv. evang. lyceum Története, 1896 (Histoire du lycée prot. luthérien de Presbourg, 1896).
- T. G. Masaryk, La question tchèque, Prague, 1895 (tch.).
- T. G. Masaryk, Etudes slaves : I. V. Kirejevsky (tch.).
- T. G. Masaryk, Karel Havlicek (tch.).
- D^r M. Murko, Deutsche Einflüsse auf die Anfänge der Böhmisches Romantik, Graz, 1897.
- D^r L. Niederle, Les Antiquités slaves (tch.), Prague, I, 1902, II, 1906.
- D^r L. Niederle, Carte ethnographique des Slovaques de Hongrie (tch.), Prague, 1900.
- D^r L. Niederle, La race slave trad. du tchèque par L. Léger, Paris, 1911.
- M. Oursine, Esquisse de la psychologie du peuple slave, Les Slavophiles (en russe).
- Pervolf, Développement de l'idée de solidarité chez les peuples slaves, Prague, 1867 (tch.).
- S. Pietraszkiewiczówna, Histoire des philomates, Cracovie, 1909-11 (pol.).
- Pogodine, Le Moscovite, 1841, 1842 (russe).
- Pogodine, Lettres et mémoires sur la politique de la Russie vis-à-vis des peuples slaves et de l'Europe occidentale, Paris, 1860.
- R. Pokorný, Accord littéraire tchéco-slovaque (tch.), Prague, 1880.
- D^r A. Prazak, Literatura slovenska do Stúra a jeho školy (Littérature slovaque jusqu'à Stúr et son école), Lecture slovaque, Fascicule 9.
- Pypine et Spasovitch, Histoire des littératures slaves, trad. du russe par Ernest Denis, Paris, 1881.

- Realencyclopädie für protestantische theologie und Kirche (vol. 20).
- Recueil en l'honneur du centenaire de Palacky (tch.), Prague, 1898.
- Rok 1847-1848 v Uhorsku (L'année 1847-48 en Hongrie), par S. H. V. tiré de l'ouvrage du baron Helfert, T. S. M., 1907.
- Fr. Sasinek, Dejepis Slovákov (Histoire des Slovaques), Ruzomberok, 1903.
- Fr. Sasinek, Slováci v Uhorsku (Les Slovaques en Hongrie), T. S. M., 1905.
- E. Sayous, Histoire générale des Hongrois, t. II, Paris, 1876.
- Siècle (le XIX^e), Cent ans de pensée polonaise, Varsovie, 1870 (pol.).
- D^r W. Schrader, Geschichte der Friedrichs Universität zu Halle, Berlin, 1899.
- Slovensko (La Slovaquie), art. dans Ottuv slovník naučný.
- A. Stefanek Obrozenie na Slovensku (La Renaissance en Slovaquie), Lecture slovaque, Fascicule 7.
- A. Stefanek, Zaciatky pokrokového hnutia na Slovensku (Les débuts du mouvement progressiste en Slovaquie), Revue slave, A. Cerny, Prague, 1904.
- A. Springer, Geschichte Oesterreichs seit dem Wiener Frieden 1809, Leipzig 1863.
- Tobolka, Le Congrès slave, Prague (tch.).
- J. Touzimsky, L'Aube de l'ère nouvelle, Prague (tch.).
- D^r Vacovsky, Slováci a Madari (Les Slovaques et les Magyars, Réflexion politique et historique), Lecture slovaque, Fascicule 6-7.
- J. Vlcek, Literárno-historické drobnosti (Bagatelles littéraires et historiques), Revue slovaque, T. S. M., 1890.
- J. Vlcek, Poesie školy Sturovy (Poésie de l'école de Stúr), Lecture slovaque, Fascicule 9.
- J. Vlcek, O Slovensku literárnim (La Slovaquie littéraire), Ruch, 1881.

- J. Vlcek, Dejiny literatury slovenskej (Histoire de littérature slovaque), I 1881, II 1889, T. S. M.
 Wurzbach, Biographisches Lexicon.
 M. Zdziechowski, Die Grundprobleme Russlands.
 J. Zdanowicz, Bibliothèque polonaise populaire, Les Philomates et les Filarètes (pol.).

Catalogue chronologique des œuvres de L. Stúr

- 1836 Oda na Hronku. Boleslavinu Vrchovskému jménem Presporských Slovanů. Pohled s Bílé hory na Nitranskau. Na Nitranské Bílé hore dne 2 Cervence 1836. — Hronka I.
 Znelky. Na Zobor. Zel Slovenska nad zvecným Josefem Josefovícem Jungmannem. Straceny syn Slovenska. — Plody.
 Ohlas zpevů ze Slovenska c. 49. Dopisy. — Kvety III.
- 1837 Pomnenky z Devína. Pohreb. — Hronka II.
 Zel nad Puskinem. Prilohy c II. — Kvety IV.
- 1838 Oda na mladost. — Hronka III.
 Dumky vecerní c. 41-2. — Kvety V.
 Kde Adria se pení. Vrumích Slovensko. Devin, mily Devin. Holubice smutná zletovala kraje. — Kalendár, Novy i Stary Vlast. IX.
- 1839 Vynatky z básni Alex. Podolinskeho. Priloha c. 38. Dumky vecerní str. 9, 105, 204, 265, 281, 393. — Kvety VI.
 Cesta do Luzic (Vykonaná z jara 1839). — C. C. M. XIII.
- 1840 Dumky vecerní c. 21, 30, 33, 34. — Kvety VII.
 Pánu Janovi Holému. Jaromir a Kveton. Selanka. — C. C. M. XIV.
- 1841 Tauzba c. 14. Nezabúdky Liptovu c. 40. Rozzehnáni c. 43. — Kvety VIII.
- 1842 Nezabudky c. 54. Dopisy. — Kvety IX.

- Zrec. Povest Luzicka. Ku Kriváni. Smútek. Pozehnáni. — Nitra I.
- Rozlauceni. Azya a Europa, cili : Urcenj Ruska w ohledu na Azyi. Básné Karla Sabiny (crit.) Gmeniny W. U. P. Professora Girjho Palkovice od Ucencú austawu Slowenského w Presspurku r. 1841 pamatované. Potrebna oprava. Zaloby madarskych casnjku na L. Stura. Hlavnj obsah protokollu shromazdenj ew. professorú w Zay. Uhrowci r. 1841 dne 20 cerwence. Helena. Saud nceného Francauze o zemi Uherské. Nestoru Slowenskému Girjmu Palkovicovi. — Tatranka II.
- Rec k ucencum reci slovenské na ústavé Bretislavském drzana dne 18 Cervna 1842 (Man. inéd. Arch. du m. de T. S. M.).
- Philosophie recj Indo Europejskych (Man. inéd. Arch. du m. de T. S. M.).
- Prednásenj historicko-aestetické (Man. inéd. Arch. du m. de T. S. M.).
- Prednásenj historicka (Man. inéd. Arch. du m. de T. S. M.).
- 1843 Boleslavinovi c. 22. Dopisy. — Kvety X.
- Zpomnénky Nitranské. Azya a Europa. — Tatranka III.
- Die Klagen und Beschwerden der Slaven in Ungarn über die gesetzwidrigen Uebergriffe der Magyaren. Vorgetragen von einem ungarischen Slaven. Leipzig 1843.
- Prednásenj Historie slovanské (Man. inéd. Arch. du m. de T. S. M.).
- 1844 Nepoznani. Bojovnik. — Nitra II.
- 1845 Co chceme s novinami nasimi. c. 1. Lud nás obecni a jeho viucovanie c. 2. Terajsje ludu viucovanie c. 3-4. Nedelnje skoli c. 5-6. Nastávájúca bjeda c. 12. Dobrocinje ústavi c. 17-21. Zivot domáci a pospolití c. 23-6. Pospolitost a jednotlivost c. 27-31. — Slovenskje Národnje. Novini I.

Najstarsje prihodi na zemi Uhorskej a jej základi c. 1-5. Hlas k rodákom c. 6-7. Slovenskje povesti od Rimavskjeho (crit.) c. 8-9. Obozrenja sa na stav terajsi národeu v Europe a v Amerike c. 10-18. Junák na Povázi c. 20, 37. Prjehod Napoleona cez Alpi c. 25-7. — Orol Tatranski I.

Das neunzehnte Jahrhundert und der Magyarrismus. Eine Rechtfertigungsschrift des.... Wien. 1845.

- 1846 Slovo ku krajanom slovenskim c. 45-6. Neopúšťajme sa c. 54-9. Vzdelanosť a osveta c. 74-7. Nase knihkupectvo c. 86. Odpoved na útok Lániho c. 93. Dôležitost volenja rozlicnjeho stavu pre nás c. 94-6. Slovo na case c. 99-100. Nase položenja vo vlasti c. 117-20. Prjemíselná skola c. 147. Spolčuvanja sa c. 125-7. Nezemanja v úradoch krajinskich c. 129-32. — Slovenskje Národnje Novini II.

Hlas oproti Hlasom c. 35-6. Ustrojnost réci slovenskej c. 39-40. Život národou c. 41-3. Osobi okolo Napoleona v jeho konsulate r. 1800 a nasledujúcich c. 47-9. Ostatnje hodi ni Napoleona c. 53. Bajky Jonása Záborského (crit.) c. 65. — Orol Tatranski II.

Nárecja Slovenskuo alebo Potreba písanja v tomto Náreci. V Presporku 1846.

Nauka reci slovenskej. V Presporku 1846.

- 1847 Náradi ku zlepšenú stavu nasej krajini c. 162-70. Hranicuje míta c. 173-9. Zmenkovje zákoni c. 189-91. Kde lezi nasa bjeda? c. 201-8. Panslavism a nasa krajina c. 215-18. Nase nádeje a zjadosti k nastávajúcemu snemu c. 225-232. — Slovenskje Národnje Novini III.
- 1848 Snemovná rec v záležitosti urbárskeho odkúpenja c. 252-4. — Slovenskje Narodnje Novini IV.

- 1852 « Pesme » Branka Radicevica (crit.) c. 3-4. Obrenovici, krátko nacertanie zitia clanovah ove kniazecke porodice (crit.) c. 14-16. Piesen Svatoboja na Zobore c. 23. Jaroslava Puchmira Pravopis Rusko-Cesky (crit.) c. 23. Vaceslav Hanka, Nach seinem slavistischen Wirken seinen Schriften und seinem Privatleben geschildert durch D^r Legis Glückselig (crit.) c. 23-4. Kraljodvorski Rukopis. Prevod iz Ceskog. I. Berlic. (crit.) c. 34. — Pohladi Slovenskje III.
- 1853 Spevy a piesne. V Presporku. 1853.
O národních písniach a povestech plemen slovanských. V Praze. 1853.
Slavianstvo i mir buduscago, trad. de l'allemand par VI. Lamansky, Moscou, 1867.
-

INTRODUCTION

La Slovaquie, à l'heure actuelle, fait partie du royaume de Hongrie. Elle est habitée par une population slave, les Slovaques, que l'on réunit souvent aux Tchèques de Moravie et de Bohême.

Sur l'origine de ces Slovaques, les opinions varient extrêmement. Les uns prétendent que depuis les temps les plus reculés, ils ont toujours habité les régions qu'ils détiennent encore, et veulent les retrouver dans les Quades et les Ruges (1).

D'autres historiens placent leur arrivée vers le ^{vi}^e siècle. Ils seraient venus d'au-delà des Carpathes et auraient la même origine que les Tchèques dont ils formeraient une branche (2) ; Czambel prétend qu'ils vécurent d'abord dans les régions danubiennes et les rattache aux Iougoslaves.

D'après les nouvelles recherches, les frontières de la Slovaquie s'étendent à l'occident jusqu'à Devinska Novaves, à l'orient jusqu'à Huta, et au sud jusqu'à Novezamky (3). Excepté dans la partie méridionale où ils ont pour voisin les Magyars, les

(1) Fr. V. Sasinek. Histoire des Slovaques, p. 9-10. Ruzomberok 1904.

(2) L. Niederle. La race slave p. 115, trad. par L. Léger, Paris 1911.

(3) Id.

Slovaques confinent partout avec des peuples slaves appartenant comme eux au groupe occidental des Slaves.

De tous les pays slaves que la Hongrie s'est incorporée, il en est peu de moins connu que la Slovaquie. Ce n'est pas que les Slovaques n'aient à différentes heures eu un rôle important parmi le groupe des Slaves occidentaux, mais l'histoire générale n'a guère conservé le souvenir de leurs luttes et de leurs victoires momentanées. Au reste, leur sort à cet égard pour être plus douloureux que celui des autres slaves d'occident n'en est pas moins le sort commun de tous ces peuples, que leur position géographique éloigne de leurs frères de race et dont le regard se tourne tantôt vers l'Occident qui les attire par l'éclat de sa civilisation, tantôt vers l'Orient où ils retrouvent un esprit qui est le leur.

La vie des Slaves occidentaux fut une vie agitée. Leurs malheurs ont commencé tôt et rien ne permet de prévoir leur fin. Le problème qui se pose pour eux depuis des siècles est toujours le même : l'union. Pour résister aux diverses pressions qui s'exercent sur eux, il leur eût fallu se rassembler, afin de pouvoir opposer à leurs adversaires une résistance efficace. Cette union dont ils sentent le besoin depuis qu'ils existent pour ainsi dire, ils n'ont jamais été à même de la réaliser. Tantôt des ennemis plus puissants les ont séparés, tantôt des querelles intestines, les ont laissés sans défense, en proie à leurs voisins.

Après le royaume éphémère de Samo, dont nous

ne connaissons ni la puissance, ni les limites, au ix^e siècle le royaume de Grande Moravie unit un moment les Slovaques et les Moraves, auxquels vinrent bientôt se joindre les Serbes de Lusace; les Polonais et les Tchèques, groupés en une union plus ou moins étroite.

Ce fut la plus brillante période du peuple slovaque, celle à laquelle les historiens se reportent chaque fois qu'ils veulent éveiller le sentiment national par le souvenir des anciennes libertés.

En 863, Cyrille et Méthode vinrent dans la Grande Moravie encore païenne en majorité et y introduisirent le christianisme qu'ils prêchaient en langue slave. La Moravie parut ainsi un moment devoir être rattachée au monde oriental et à l'Eglise grecque. Mais bientôt, les intrigues du clergé germanique menacent l'œuvre des apôtres de Salonique. Vers 885, Svatopluk protégeait l'Eglise latine et les Allemands et les disciples de Méthode qui prêchaient en langue slave, furent chassés du pays.

Après la mort de Svatopluk, ses successeurs se disputent le pouvoir et leurs querelles fournirent à leur voisin un prétexte facile d'intervention. Au milieu de ces divisions, la Grande Moravie se disloque et disparaît sans que nous connaissions l'histoire de sa ruine.

Pendant que la Moravie propre commence à se rattacher plus directement à la Bohême, les Slovaques se regroupent de nouveau en zupa et quel-

ques siècles encore mènent la vie patriarcale à laquelle ils étaient accoutumés.

A diverses reprises, ils subissent l'autorité des Bohêmes et des Polonais qui s'emparent un à un des zupas du Nord et de l'Occident. En 1025, ces zupas deviennent hongroises, non par les armes, mais par le mariage du fils d'Etienne, roi de Hongrie, avec la fille de Mécislav, roi de Pologne, alors possesseur d'une partie du pays slovaque.

Après cet événement, les zupas non annexés s'unirent de leur plein gré à la Hongrie, en gardant cependant leur ancienne organisation.

Au début, ils n'eurent pas à souffrir de l'union qu'ils avaient contractée, et on ne retrouve à cette époque aucune trace des rivalités ethniques qui, par la suite, devaient opposer les Slaves aux Magyars.

Dans ces premiers siècles du moyen âge, la Slovaquie subit la même évolution que la Hongrie en général. Sous Etienne I qui favorisa les influences sacerdotales, les Allemands commencent à se répandre dans le pays, y introduisent le latin qui commença dès lors à gagner du terrain au détriment du slovaque. Ce fut bientôt la langue administrative officielle. Les écoles paroissiales dirigées par le clergé romain faisaient du latin la matière principale de l'enseignement, et les papes, qui n'avaient pas oublié la tentative de Méthode et qui redoutaient un retour offensif de l'Eglise grecque, soutenaient la propagande du clergé local. En même temps, les institutions se transformaient à

l'imitation de l'Allemagne, le règne féodal s'étendait et remplaçait les anciennes coutumes nationales.

Une nouvelle période commence pour la Slovaquie en 1347, avec la fondation de l'Université de Prague. Elle dure jusque vers la fin du xviii^e siècle. Elle est caractérisée par une union morale croissante des Tchèques et des Slovaques.

La puissance de Charles IV, l'éclat de sa cour, le rapide développement de Prague qui est à ce moment la capitale incontestée de l'Europe entière, l'union des couronnes de Hongrie et de Bohême favorisent le développement du tchèque, encore très rapproché du dialecte populaire. Le pays est traversé par les bandes hussites victorieuses et leur propagande gagne à l'hérésie une grande partie de la population. Le tchèque se répand à la fois dans tous les milieux ; parlé à la cour, il tend à supplanter le latin et à devenir la langue officielle.

Préparée par le mouvement hussite, la Réforme fit de rapides progrès ; les Slovaques abjurèrent en grand nombre le catholicisme et dans leurs écoles, pour la plupart protestantes, on ne tarda pas à enseigner à côté du latin le tchèque qui devint pour les catholiques la langue hérétique. Le scrupule religieux, non la haine nationale, les amena à la combattre et à lui opposer à côté du latin le dialecte populaire du pays, c'est-à-dire le slovaque. Mais leurs efforts demeurèrent assez longtemps vains, d'autant plus qu'après la bataille de la Montagne Blanche, un grand nombre d'exilés tchèques

arrivèrent en Slovaquie et apportèrent un nouvel appui aux traditions hussites et protestantes.

Le sentiment national qui, à Prague, s'était immédiatement uni aux tendances de réformes religieuses, ne semble avoir pénétré que sensiblement plus tard chez les Slovaques.

C'est au ^{xvii}^e siècle que l'idée nationale commence à se manifester plus clairement chez eux. La littérature cesse d'être entièrement religieuse ; les idées de nation, de race s'éveillent. Il est très intéressant de constater que, dès la première heure, l'idée de patriotisme slovaque prend, s'il est permis de parler ainsi, un caractère panslave ; on sent chez eux un désir d'union avec les peuples frères, une volonté encore obscure de se grouper, pour être plus forts et pour ne pas disparaître. Ce sentiment dont on trouve les traces dès 1603 ne cesse de se développer dans la suite (1). A un moment donné, il est si profond qu'il devient l'idée directrice de toute l'histoire des Slovaques.

Ce sentiment de solidarité entre les Slaves eût grandi plus vite si des querelles religieuses n'avaient longtemps occupé les énergies.

Les catholiques engagent contre le protestantisme un combat sans merci. Vers le milieu du

(1) Au commencement du ^{xvii}^e siècle, Vavrínek Benedikty de Nedožer reproche déjà à son peuple de négliger sa langue.

En 1677, Horcicka, dans l'introduction de son *Neoforum latino-slavenicum*, parle non seulement du peuple slovaque, mais son intérêt s'étend à tout le monde slave. Il fait souvent mention des différents peuples slaves et parle d'eux, de leur langue et de leurs mœurs avec enthousiasme. Krman et Bel travaillèrent dans le même esprit au ^{xviii}^e siècle.

xvii^e siècle, des missionnaires jésuites ouvrent de nombreuses écoles et leurs projets inquiètent l'église protestante. Les progrès du catholicisme sont cependant moins rapides en Slovaquie qu'en Bohême ; la religion qui avait jadis créé entre les deux groupes un lien très puissant tendit désormais plutôt à les éloigner. Les protestants slovaques cependant, par tradition, conservent le tchèque, tandis que les catholiques continuent à favoriser l'idiome populaire, le slovaque proprement dit.

Les résultats de cette tactique furent inattendus : elle servit moins la propagande romaine qu'elle ne contribua à répandre le sentiment national.

Les protestants slovaques séparés désormais par la foi des Bohêmes convertis, subissent aussi l'influence du dialecte local et, tout en conservant le tchèque, laissent peu à peu pénétrer dans leurs écrits un certain nombre de mots slovaques. Ainsi se prépare lentement le compromis qui, au xix^e siècle, aboutit à l'adoption d'une langue commune : le slovaque du centre. C'était le triomphe du sentiment national sur les passions religieuses. L'union de tous les Slovaques catholiques et protestants, sur le terrain national, fut déterminée par la nécessité de s'unir contre les menaces des Magyars. Le mouvement national qui, à la fin du xviii^e siècle, commence à entraîner tous les peuples de l'Europe, s'était manifesté en Hongrie par les décisions de la diète de 1790, qui avait proclamé que la langue magyare serait la langue diploma-

tique du pays. Joseph II venait de mourir emportant avec lui les réformes qu'il avait projetées. Durant son règne, il s'était attaché à substituer l'allemand au latin et à toutes les autres langues. Il avait essayé de faire un état centralisé du conglomérat de royaumes dont il avait hérité et de former une seule nation des races diverses qu'il gouvernait.

Cette pression avait surexcité les passions et accru le sentiment national chez tous les peuples, chez les Hongrois particulièrement. C'est à cet état d'esprit qu'il faut attribuer les décisions de la diète de 1790 et de celles qui suivirent. La politique du monarque philosophe qui menaçait les nobles de la perte de leurs privilèges amena ceux-ci à s'unir sans distinction de race pour la défense de leurs intérêts. C'est à ce danger couru par la noblesse qu'il faut attribuer l'absence de sentiment patriotique des seigneurs slovaques. Menacés de perdre leurs prérogatives, ils avaient oublié leur race pour ne penser qu'à leurs intérêts de castes et s'étaient unis aux nobles magyars, dont les désirs et les craintes étaient semblables. Jusqu'à la Révolution de 1848, c'est autour des intérêts contradictoires créés par les événements de la fin du XVIII^e siècle que se déroule l'histoire des Slovaques. Ceux-ci luttent pour la conservation de leur langue, de leurs écoles, de leurs droits les plus sacrés, d'abord avec modération : ils s'adressent aux convents ecclésiastiques, généraux, présentent des recours au trône. Déçus sans cesse dans l'espoir d'une justice même

imparfaite, inquiétés par les prétentions toujours plus tyranniques des Magyars, ils s'unissent entre eux aux autres Slaves de l'Autriche et ils combattent pour elle, à une heure où son unité est en péril. Mais le souverain commun oublie vite le service rendu et à l'heure actuelle les Slovaques, qui continuent d'exister comme peuple, qui parlent leur langue, écrivent des livres en slovaque, ont une littérature digne d'intérêt, sont toujours un petit peuple attendant encore l'heure qui les délivrera de l'oppression d'une race étrangère.

CHAPITRE PREMIER

L'enfance et la jeunesse (1815-1836)

Stúr, son enfance ; ses premières études à Zay-Uhrocz, à Ráb et à Presbourg ; son activité dans la société tchéco-slovaque

Louis Stúr naquit le 28 octobre 1815 à Zay-Uhrocz, petit village du Nord de la Hongrie.

Son père était maître d'école ; il avait occupé cette fonction d'abord à Trentschin, et n'était venu se fixer à Zay-Uhrocz qu'en 1813.

La profession de maître d'école était pénible ; aux soucis matériels s'ajoutaient en ce temps de lutte des soucis moraux. Peu payé (1), l'instituteur devait non seulement remplir les devoirs ordinaires de sa tâche, mais encore diriger son enseignement avec beaucoup de tact et de modération.

En effet, les Magyars exerçaient sur les Slovaques, soupçonnés de patriotisme, une surveillance étroite. Les maîtres d'école étaient les premiers suspectés ; la moindre imprudence pouvait leur nuire. Cette contrainte qui pesait sur eux paralysait leur enseignement et faisait de leur vie, si dure déjà par suite des privations matérielles, une existence sans satisfaction et sans joie. Pour lutter contre ces difficultés quotidiennes, les maîtres

(1) Dans le registre de Trentschin, on trouve inscrite la somme payée à Samuel Stúr pour le mois de janvier : 25 florins !

d'école devaient joindre l'abnégation la plus entière à la fermeté des cœurs droits. Tous ceux qui connaissaient Samuel Stúr se plaisent à nous le représenter comme un homme au caractère élevé, doué d'un esprit remarquable (1). Opinion que les faits confirment entièrement. Il fallait avoir de grandes vertus pour former dans une époque aussi sombre des hommes tels que ses trois fils : Charles, Louis et Jean.

Voici le portrait que Louis Stúr nous trace lui-même de son père dans une de ses lettres (2) : « Figurez-vous un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, fort et bien musclé, au visage ovale, aux yeux bleus, grands et limpides, aux traits sévères empreints d'une expression de tristesse, c'est mon père. » Pour sa mère, le fils a une affection émue et nous en donne une idée sympathique : « elle chantait souvent, elle était simple et douce, pensive et affectueuse. »

La famille Stúr menait une vie patriarcale. On était bon, pieux, et à ces deux qualités se joignait le plus pur patriotisme.

Stúr ne quitta ce milieu qu'à l'âge de treize ans ; il eut donc le temps de graver dans son cœur les principes de haute morale qui inspirèrent les décisions et les actes de toute sa vie.

Une autre influence semble avoir contribué puissamment à former le caractère de l'enfant ; celle de la nature, des lieux mêmes où ses premières

(1) M. J. Hurban : *Louis Stúr, Revue slovaque*, 1881, p. 57. T. S. M.
« ... Son père était un homme instruit, respecté et estimé de tous ceux qui l'approchaient... »

Paul Hecko : *Louis Stúr sa vie et son action*, p. 5.
« ... Son père Samuel était un homme doué de grandes qualités d'esprit et de cœur, de caractère purement slovaque... »
(Manuscrit inédit. Archives de Turciensky Sv. Martin.)

(2) Lettre adressée à B. Rajska, femme du poète Celakovsky, le 16 juin 1841. Arch. du m. de T. S. M.

années se passèrent. Il y avait comme une harmonie intime entre l'enfant rêveur et l'aspect du paysage qui s'étendait devant lui. Le tableau était beau, mais la teinte en était sévère et sombre : des montagnes pittoresques, des ruines de vieux châteaux. Tout cela prenait vie dans son âme. Sa mère lui racontait des vieilles légendes qui excitaient son imagination.

Cette enfance, Stúr ne l'oublia jamais. Il sentait qu'il lui devait la meilleure partie de ce qu'il était. Dans une poésie touchante, il évoque le souvenir de ses premières années (1) :

Chers bocages, à l'ombre de vos rameaux,
Enfant fatigué de mes jeux, avec joie je me reposais.
Tout en me délassant sous votre frais berceau
A des jeux nouveaux je songeais ; puis reposé
Par la prairie à mes jeux aimés je courais
Fredonnant la douce chanson de ma mère.
Ma pensée ne dépassait pas le bocage.

Du moins, il se l'imaginait ; l'enfant ne sentait point alors que cette petite région contenait en elle toute la vie slovaque.

Lorsqu'il atteignit treize ans, son père qui avait été son premier maître songea à lui faire donner une instruction plus étendue que celle qu'il avait reçue jusque-là. Il fut décidé que le jeune Louis irait à Ráb (2) compléter ses connaissances, assez légères à vrai dire : un peu de grammaire slave, du latin, les premières notions de l'arithmétique.

« Adieu, les hauts sommets où libre et tranquille il était doux de respirer (3) ».

(1) Rêverie du soir. I. publiée dans les « Kvety » 1838.

(2) Magyar Győr ; allemand Raab.

(3) Chants et chansons. Stúr. Presbourg. 1853 p. 109 « Sur les sommets ».

Stúr quitta Zay-Uhrocz pour Ráb à la fin du mois d'août 1827. Son père l'accompagnait et emmenait en outre deux jeunes gens du voisinage, ses camarades. A Ráb, le père logea son fils avec l'un d'eux nommé Kis chez un tonnelier où, pour le prix modique de 70 florins par an, ils eurent une petite chambre, la pension et tout ce que le brave homme pouvait offrir à ses hôtes.

Ráb avait un bon gymnase dirigé par le professeur Petz. A ce maître qui avait déjà eu sous sa direction quelques années auparavant le frère aîné de Stúr, Charles, le jeune Louis fut confié.

Petz était un homme affable, qui inspirait la confiance ; il était petit, maigre, il avait un visage pâli par les longues études, une voix sonore et forte (1).

Sa science était grande. En 1821, quand l'église de Ráb le présenta à la succession de Gödor comme professeur et pasteur au gymnase, elle le donna comme un homme connaissant parfaitement le grec, l'hébreu, le latin et les langues modernes, et capable en outre d'enseigner la syntaxe et la rhétorique (2). C'était de plus un maître éclairé ; il avait rompu avec le système qui consistait à ne faire appel qu'à la mémoire et animait volontiers son enseignement par des explications empruntées à l'histoire slave (3). Au point de vue des idées, c'était un vrai slave (4) ; c'était lui qui avait éveillé le sentiment slave chez le frère de Louis Stúr,

(1) M. Hurban : Louis Stúr : Revue Slovaque 1881 p. 63. T. S. M.

(2) Protocole de la société savante du district Banský. Arch. du musée de Turc. Sv. Martin. Manuscrit inédit.

(3) Littérature du XIX^e siècle p. 411, art. de J. Vlcek. Prague 1905.

(4) M. J. Hurban : Charles Stúr : Esquisse de son esprit et de sa vie. Revue Slovaque 1851. « ... De temps en temps Petz jetait furtivement un regard plein de joie et d'espoir sur le monde slave ce qui produisait une certaine impression sur l'âme de ses élèves slaves et arrêtaient leur premier regard sur le monde slave. »

Charles, par sa manière de considérer les œuvres de Dobrovsky, de Kollár, et par des considérations sur l'avenir de la race slave. S'il faut en croire Hurban, la parole de Petz produisait un effet magique sur Stúr ; le maître montrait une habileté particulière à passer du monde grec et romain à celui de la poésie et de la philologie slave et savait éclairer l'un par l'autre (1).

Cet amour de Stúr pour l'enseignement de Petz s'explique par une direction d'idées commune. La pensée de Petz n'était-elle pas en quelque sorte la suite, le développement des idées inspirées à Stúr par son père dans sa famille ? Assurément, l'enfant ne les avait point définies, mais elles étaient en lui à l'état latent, toutes prêtes à être définitivement élaborées. Si Stúr trouvait en Petz le maître qu'il lui fallait, le maître n'était pas moins heureux : dans le jeune homme qu'on lui envoyait, il trouvait un élève préparé à son enseignement. Aussi une sympathie profonde s'établit-elle bientôt entre le professeur et l'écuyer. A ce sujet, nous avons un témoignage qui ne laisse aucun doute ; c'est une lettre d'un des camarades de Stúr (2) : « A la fin de l'année scolaire Petz, convaincu que Louis Stúr se faisait remarquer par un talent qui attirait sur lui l'attention, l'invita à aller le voir hors des heures de classe afin de causer avec lui en slovaque seulement et de lui rappeler les écrivains de son pays et l'avenir de son peuple. »

Cet intérêt témoigné au jeune Stúr eut de bons résultats. Après deux années de séjour à Ráb, Stúr non seulement savait le magyar, mais il revenait à Zay-Uhrocz, pénétré de l'esprit slovaque, nourri de convictions fortes et inébranlables.

(1) M. J. Hurban : Louis Stúr. *Revue Slovaque*, p. 66, 1881. T. S. M.

(2) Nous avons trouvé cette lettre dans les archives de famille de Sv. Hurban-Vajansky, mais malheureusement la signature manque.

Qu'il nous soit permis d'insister un instant sur l'éducateur exceptionnel que fut Petz. Ses mérites ont été assez longtemps méconnus pour qu'à présent les Slovaques se souviennent des services qu'il leur a rendus. Petz, durant son séjour à Ráb, ne fut pas estimé à sa juste valeur ; il fut même dans une certaine mesure, méconnu par les Slovaques ; son auditoire était suffisant ; toutefois, il n'avait pas la joie d'y voir ceux-là mêmes pour qui il parlait. Tout son enseignement portait en lui la future idée slovaque, mais celle-ci n'avait pas été reconnue.

Il faut dire qu'elle apparaissait enveloppée d'idées philosophiques, et que seuls des esprits éclairés l'eussent pu voir transparaître derrière les théories chères à Petz, théories que nous retrouverons, modifiées sans doute, mais semblables quant à la nature intime, dans celles du début de la carrière de Stúr : le monde slave doit avoir son heure, car les grandes races de notre monde sont appelées à marquer les moments de sa civilisation et cette heure approche, elle va venir. Qui sait si elle n'est pas venue (1) ?

Telle est la pensée qui inspire Petz, qui lui souffle son ardeur et qui, chaque jour, séduit Stúr davantage, s'empare de lui de plus en plus, si bien que le jeune homme, quand il quittera Petz, sera déjà pour la cause slovaque l'ardent défenseur dont nous avons à retracer la carrière.

Ses études terminées, Stúr se rend chez ses parents (1831). A Zay-Uhrocz, il retrouve son frère

(1) M. Hurban : Louis Stur. Revue Slovaque 1881, p. 66. ...Petz avait déjà éveillé le sentiment slave chez le frère aîné de Louis, Charles, par ses idées enthousiastes sur les œuvres de Safárik, Kollár et Dobrovsky et par ses visions prophétiques sur l'avenir de ce peuple qui, dans ces temps-là, avait su déjà produire de si grands savants.

Charles, étudiant en théologie protestante ; c'était aussi, nous l'avons déjà dit, un ancien élève de Petz et il aura sur son frère une grande influence. « Nous n'étions qu'une âme », disait Louis Stúr plus tard. Cette influence s'explique.

Le jeune Stúr avait les idées de Petz et le frère aîné avait ces mêmes idées complétées, étendues par des études et des expériences faites en divers lieux. Il était élève du lycée de Presbourg, ce foyer d'indépendance, et membre de la société tchécoslovaque. C'est dire qu'il appartenait à la jeunesse militante. Il était de l'école de Kollár (1), de Safárik (2), et fit partager ses idées à son jeune frère.

Ce fait a une importance. Il montre la continuité de l'éducation patriotique de Stúr : sa famille d'abord, Petz ensuite et après Petz son frère. Plus tard, ce seront, sans interruption, de nouvelles influences ayant toutes le même caractère.

Quand les vacances furent finies, au mois de septembre 1831, Stúr quitta de nouveau ses parents pour se rendre cette fois, non pas à Ráb, mais à

(1) Jean Kollár naquit en 1793 à Mosovce (comitat de Turec). Ses études secondaires terminées, il alla passer un hiver à Iena. Et c'est là, sous l'influence des idées des philosophes allemands et sous l'influence de son amour pour Mina Schmidt, fille d'un pasteur, que prit naissance la « Fille de Slava ».

De 1820 à 1850, Kollár fut pasteur à Pesth. Les derniers moments de sa vie s'écoulèrent à Vienne où il avait été nommé à l'Université comme professeur d'archéologie, il mourut en 1852.

(2) Safárik naquit le 18 mai 1795 dans le village de Kobeliarov (Hongrie). Il était protestant, fils d'un pasteur. Il fit ses études au collège de Kézmark et les termina à l'Université de Iena. Jusqu'en 1831 il avait été directeur d'un collège à Novi-Sad. En 1831 il alla s'installer pour toujours à Prague, faisant des recherches, collaborant à plusieurs journaux. De Pétersbourg, de Berlin et même à la fin de Vienne, on lui offrit d'occuper la chaire de langues slaves, mais tout cela ne le tentait pas. Il resta presque jusqu'à sa mort modeste bibliothécaire du Musée de Prague, luttant sans cesse avec la gêne, mais sans cesse occupé de la vie du peuple slave. Il mourut le 24 juin 1861.

Parmi ses œuvres les plus remarquables nous citerons : *Les Antiquités slaves* (1837). *L'histoire des langues et des littératures slaves* (1826). *L'ethnographie slave* (1842).

Presbourg (1) où il devait achever ses études. Il avait alors dix-sept ans et avait plutôt de l'avance sur ses compatriotes qui allaient être ses condisciples au collège de Presbourg.

Ceux-ci, en effet, n'avaient pas eu comme lui la bonne fortune de recevoir dès l'enfance une instruction et une éducation aussi soignées ; encore moins celle d'avoir pour les diriger dans leurs travaux la sollicitude et l'intérêt d'un homme comme Samuel Stúr.

Cette préparation exceptionnelle contribua certainement à faire de lui le meilleur élève du lycée de Presbourg ; elle fut aussi un des éléments de l'influence qu'il exerça sur ses camarades.

Ceux-ci, d'une manière générale, avaient plus de bonne volonté que de véritable instruction. Les temps étaient durs et les pères pouvaient difficilement faire instruire leurs enfants. Ils devaient, lorsqu'ils étaient instituteurs ou pasteurs, faire appel à leur industrie pour subvenir à l'entretien d'une famille.

« Bien souvent les abeilles aidèrent le maître à instruire ses enfants » nous dit une épigramme de Samuel Godra (2) qui n'exagère point, mais qui, au contraire, nous présente les travaux que les maîtres et pasteurs faisaient sans qu'ils fussent dans leurs attributions, sous un aspect peut-être plus aimable qu'il n'était en réalité. Ce n'était pas seulement aux abeilles laborieuses que les hommes d'alors avaient recours, mais à toutes espèces de travaux, surtout aux travaux des champs.

(1) Presporok, en slovaque, Pozsony, en magyar, Presbourg, en allemand.

(2) Pasteur et écrivain slovaque (1808-1873). Outre trois volumes d'épigrammes publiés en 1865 à B. Darmoty, il écrivit encore de nombreuses poésies.

Ils étaient avant tout préoccupés d'assurer l'existence matérielle des leurs.

L'autobiographie de Kalincak (1) nous fournit à ce sujet de curieux détails : « L'éveil de mon sentiment national, écrit-il, n'était pas du goût de mon père soucieux de mon avenir. Que de fois il me dit : tu ne feras même pas un laquais. Mais je ne sais pourquoi, plus il parlait ainsi, plus j'opposais de résistance à ce père qui ne songeait qu'au bien de son fils et à son bonheur : car en Hongrie, en ce temps-là, les croisades (2) contre les écoliers s'avouant Slovaques n'étaient pas rares (3) ».

Ailleurs, Kalincak parle de son instruction primaire : Mon premier maître fut Puchor à Zaturcie, fameux comme éducateur dans le comitat de Turec, fameux par son reniflement, aussi par son grand nez, par ses vers funéraires ; le second, Haulej, à Necpal ; le troisième Chalupka, à Sv. Jan, dont la gloire provenait de ce qu'il « beurrait » les garçons, non avec du « beurre », mais avec un bâton ; il avait une méthode spéciale d'instruction : il envoyait les écoliers à la maison avec un âne dessiné sur une planche ou bien les obligeait à rester dans la rue, devant l'école, comme des grenadiers, un balai usé à la main. Nous apprenions la grammaire latine de Rhenius ; le maître indiquait avec un crayon rouge jusqu'où l'on devait apprendre, mais il ne disait pas un mot sur ce qui était écrit dans cette grammaire latine. Nous récitons mot à mot, sans savoir ce que cela

(1) Ecrivain slovaque (1822-1871) qui se distingua par ses nouvelles historiques. Kalincak avait été élève de Stúr et l'un de ses plus actifs collaborateurs. En 1846 il fut nommé professeur au lycée de Modra et, en 1858, directeur provisoire du lycée de Teschen.

Slovensky Národný Zábavník t. VIII : Poésies et autobiogr. de J. Kalincak. Turec. Sv. Martin.

(2) Sic dans l'original.

(3) Autobiographie de J. Kalincak p. 58.

signifiait... Lorsque l'un de nous ne savait point sa leçon, on entendait retentir : « allonge-toi ! » Lorsqu'un autre ayant à apprendre sa leçon debout, annonçait qu'il voulait la réciter, le maître criait : « salue-le », autrement dit, donne lui six coups de bâton ; rien d'étonnant que l'écopier battu, tout en pleurs, se troublât après ; mais alors, malheur à lui. Le maître jetait la grammaire par terre en criant : « dévore », c'est-à-dire reste pendant le dîner à l'école. Et il le faisait battre, le pauvre, tant qu'on l'entendait chez les voisins. C'est ainsi qu'on nous inspirait le goût de l'étude au temps de notre jeunesse ! Et le maître était un personnage respecté dans le gouvernement entier pour le soin qu'il prenait de ses écoliers (1). »

Quant à l'enseignement, on peut s'en faire une idée par ces lignes : « On croyait chez nous, comme d'ailleurs encore aujourd'hui, que l'instruction des enfants consiste dans des formules, ainsi je répétais habituellement le « Notre père » en cinq langues : en grec, en latin, en allemand, en magyar et en slovaque (2). »

C'est à ce régime qu'avaient été soumis la plupart des élèves qui se rendaient à Presbourg. Nécessairement, ils s'en ressentaient. Leur instruction manquait de vie, c'étaient des connaissances mortes, pour ainsi dire, étrangères à l'homme. Une seule chose animait le savoir acquis : la vague sentimentalité de la race et quelques idées patriotiques pour lesquelles on s'exaltait.

Stúr était un privilégié. Instruit dans sa famille, par les siens, il avait eu l'esprit formé par une autre discipline que celle du pédagogue Chalupka. Les biographes antérieurs de Stúr placent son arri-

(1) Autobiographie de J. Kalineak p. 55-56.

(2) *Ibid.* p. 57.

vée à Presbourg en 1829. Cette date est fausse. En effet, nous avons consulté le registre du lycée de Presbourg ; il ne mentionne l'élève Stúr que pour l'année 1831. Nous y lisons : *Classe Johane Grosz. Classificatio Primanorum in Lyceo evang. Aug. conf. Poseniensi. Semestris 1^{mi} Anni Scholastici 1831-32, 149. Staur Ludovicus, ann. 17, aug. conf.*

Cette erreur de date commise par les biographes a pour cause le fait suivant : Stúr fut inscrit comme membre de la Société tchéco-slovaque dès 1829, c'est-à-dire deux ans avant de venir à Presbourg. Toutefois, en 1830, il ne figure plus sur les livres. Ce fait, qui surprend d'abord, nous paraît facile à expliquer. On peut supposer que la famille de Stúr, vers 1829, a eu plus ou moins longtemps l'idée de l'envoyer à Presbourg, qu'elle a fait des démarches en vue de faciliter à son fils la résidence, puis qu'en raison de certaines difficultés matérielles, peut-être même de l'échec des démarches entreprises, elle décida de le laisser à Ráb aux soins dévoués de Petz. Le jeune homme ne serait venu à Presbourg que pour achever ses études et serait entré directement dans les classes supérieures. Ce n'est bien entendu qu'une supposition, mais elle a les plus grandes chances d'être fondée.

Quant à son inscription comme membre de la société tchéco-slovaque, ce serait un acte de son frère, qui, à la seule nouvelle de sa venue, aurait songé à doter la société d'un membre de plus.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : la vie de Stúr à Presbourg commence en 1831 et non en 1829 (1).

(1) Le lycée de Presbourg avait pour l'appui matériel des élèves un alumneum et un conviet, appelé « Skariczaianum » qui donnait des dîners gratuits à 60 élèves. Stúr était un « Skariczaianus » c'est-à-dire un bénéficiant des dîners gratuits.

Le lycée de Presbourg était une institution protestante ; il avait été fondé en 1606 par l'Eglise protestante de la ville. On peut diviser son histoire en trois périodes, dont chacune présente un caractère particulier. De 1606 à 1672, les études portent un caractère très nettement religieux et tout l'enseignement vise surtout au développement de la piété. Ecole et église ne font pour ainsi dire qu'une seule et même chose. Cette subordination des études aux préoccupations religieuses a été mise en relief avec beaucoup de précision par Markusovszky dans l'ouvrage très détaillé qu'il a consacré au lycée de Presbourg (1).

De la deuxième période qui s'étend de 1672 à 1790, nous n'avons pas grand chose à dire. L'Eglise catholique triomphante cherchait par tous les moyens à étendre sa domination ; les protestants étaient soumis à toutes sortes de vexations et le lycée de Presbourg connut des jours difficiles. Les jésuites voulaient conquérir l'instruction de la jeunesse et la cour les soutenait. Toutefois, vers la fin, il semble qu'un réveil se produise. Les maîtres deviennent plus actifs ; quelques-uns se distinguent. L'amélioration de l'enseignement est sensible.

La troisième période retiendra davantage notre attention. C'est en somme une période assez heureuse ; en effet, grâce au libéralisme de Joseph II et de Léopold II, les protestants ont de nouveau des droits. La persécution semble avoir vécu et ils peuvent à leur gré diriger leurs écoles, leurs églises. Cette liberté d'instruction rendue aux protestants a une bonne influence sur le lycée de Presbourg. Il

(1) Markusovszky Sámuel : A Pozsonyi ág. hitv. evang. lyceum Története 1896.

peut être avantageux de diviser cette période en deux parties : a) 1790-1836 ; b) 1836-1848.

Vers 1790, la situation en Hongrie est la suivante : on assiste à un réveil du sentiment national, résultat des réformes de Joseph II. Dès ce moment, le réveil du patriotisme magyar se manifeste par un sentiment de méfiance pour les populations slaves ; mais cette animosité n'est encore qu'à son début et elle n'a pas pénétré partout. Dans le lycée de Presbourg, les Slovaques ne sont l'objet d'aucune mesure vexatoire. En 1803, ils obtiennent le droit de fonder la chaire tchéco-slovaque autour de laquelle gravitera pour ainsi dire désormais l'histoire même de leur nation. Le motif qu'ils ont invoqué, c'est leur désir de perfectionner le tchéco-slovaque (1), afin de l'opposer à tout autre dialecte ; les catholiques préconisaient alors le slovaque, langue qui diffère assez sensiblement du tchèque.

Il ne paraît pas qu'il ait été difficile d'obtenir l'autorisation de fonder cette chaire. Les démarches faites se réduisent à quelques sollicitations d'érudits slovaques qui avaient d'abord projeté la fondation d'une société savante (2). Cette société

(1) Au fond il s'agissait du tchèque. Tchéco-slovaque est un terme de conciliation.

(2) En 1801 on résolut de créer à Presbourg une association qui comprendrait : 1^o une société d'érudits slovaques ; 2^o une chaire de langue et de littérature tchéco-slovaque près de l'école protestante. L'association devait se composer : 1^o D'un président, qui serait chargé d'honorer de sa présence les assemblées, d'ouvrir et de clore les sessions par un discours, de proposer des sujets à traiter. Il devait être élu par les membres et son suffrage était le plus important.

2^o De deux secrétaires ou clercs. Leur fonction était de correspondre avec les membres, avec les Tchèques et les Moraves, et de tenir le registre de procès-verbaux des assemblées et réunions.

Des membres, etc.

Un plan fut arrêté aussi pour ce qui concerne la chaire de langue tchéco-slovaque. Mais malgré les dons volontaires et l'énergie de certains membres protestants, la société ne put se constituer en raison de l'inattention et du peu d'intérêt des compatriotes pour un objet qui les dépassait.

n'ayant pas eu de succès, ils modifièrent leur idée et portèrent leur activité au sein même du lycée. Il y était plus facile de combattre l'indifférence des Slovaques qui avait été jusqu'à ce temps cause de l'échec de toute tentative de réveil national.

Cette tolérance des Magyars à l'égard des Slovaques peut, au premier abord, étonner. Pour comprendre le fait, il faut se pénétrer de l'idée qu'à une longue période de persécutions religieuses comme celles dont les Magyars avaient souffert aussi bien que les Slovaques, succède nécessairement un besoin de calme, de repos. Les souffrances communes ont atténué pour un temps les causes de discorde. C'est à cet état d'esprit qu'est dû l'effacement des antagonismes au lycée de Presbourg à partir de l'année 1790 et presque jusqu'en 1836 (1). C'est à cette même circonstance aussi que les Slovaques doivent d'avoir pu, pour la première fois, fonder une institution qui était un puissant moyen de conserver la vie nationale : l'Institut slave (*Institutum linguæ et litteraturæ slavicæ*). L'Institut slave n'est pas la chaire tchéco-slovaque. C'est une institution parallèle qui fera ce que la première de par ses attributions ne peut faire. La chaire sera savante, l'Institut patriote. Au fond, il faut voir dans l'Institut slave l'idée qui avait inspiré la fondation de la société tchéco-slovaque, mais reprise sous une forme meilleure et plus pratique. En effet, l'Institut slave trouve un point d'appui dans la chaire tchéco-slovaque. Organisé au sein même du lycée, il a en quelque sorte une existence officielle et se trouve par cela même moins exposé aux attaques des ennemis. On peut dire que la méthode

(1) En 1790 une loi fut proclamée selon laquelle les protestants des deux confessions auraient le droit de fonder des écoles et de les diriger.

d'action des Slovaques de Presbourg fut assez habile. C'était montrer du tact que de savoir se plier aux circonstances et bénéficier d'un moment de détente comme celui qui avait mis fin à près de trois siècles de persécutions religieuses. C'est grâce à ce sens de l'opportunité que les Slovaques durent de n'être pas combattus dès le début de leur action. Nul doute que s'ils avaient eu aussitôt à lutter avec l'adversaire, ils n'eussent pu prendre assez de force pour garder l'existence nationale qu'ils ont encore à présent.

Si l'on compare la situation des Slovaques de 1790 avec celle des Slovaques de 1827, on est frappé des résultats acquis. Alors que quelques années auparavant, les Slovaques sentaient à peine qu'ils existaient, n'avaient aucun centre commun, à dater de 1803, ils ont une chaire, un institut au lycée même de Presbourg, ce centre magyar, et à côté de ce lycée une société d'étudiants dont nous allons expliquer l'organisation et l'activité.

Cette société a pour objet essentiel d'éveiller le sentiment national dans la jeunesse slovaque de Presbourg. Ce but n'est pas secret, il est avoué. En effet, rien n'était opposé à l'existence de sociétés semblables : la jeunesse magyare, la jeunesse allemande avaient devancé les Slovaques et s'étaient organisés en groupements nationaux, défendant des intérêts nationaux. Avec la naissance et le développement de ces sociétés, nous assistons à un réveil du sentiment national qui semblait s'être éteint. Ce réveil du sentiment national qui se produit au commencement du xix^e siècle est le point de départ de toutes les luttes que les Slovaques eurent à soutenir.

À côté de son objet principal, la société tchécoslovaque a des objets particuliers.

Expliquons d'abord dans quelles circonstances elle s'était fondée. La chaire tchéco-slovaque avait pour titulaire Palkovic (1), homme savant, esprit droit, mais pédant et minutieux.

Son enseignement se ressentait de ce caractère, de ces dispositions de son esprit. Il enseignait le tchéco-slovaque en latin, ce qui n'était pas fait précisément pour donner de la vie à une langue menacée dans son existence.

Quant à ses élèves, ils ne parvinrent jamais à retenir son attention. Il ne s'en occupait guère.

Entre les livres populaires, contes, grammaire qu'il éditait, les calendriers qu'il faisait paraître sans relâche et son journal *Tydennik*, comment aurait-il pu trouver le temps de songer aux jeunes Slovaques de Presbourg ? Au reste, son activité eut de bons effets. Les calendriers de Palkovic, répandus à profusion parmi le peuple, y entretenaient le souvenir de quelques traditions en même temps que l'habitude de lire le tchéco-slovaque. Les contemporains de Palkovic étaient moins reconnaissants de sa bonne volonté, qu'irrités de ses négligences. La société tchéco-slovaque Banska, les professeurs Fabri et Bilnic, Tablic (2) et Bartholoméides, quarante de ses élèves vinrent un jour pour le prier de bien vouloir leur enseigner la grammaire. C'était là un effort inutile. Palkovic écouta la requête avec bienveillance et n'y pensa plus. En 1806, trois ans après sa nomination, il avait presque complètement cessé d'enseigner ; à ce point que L. Bartholoméides écrit en 1812 à la date

(1) Palkovic naquit en 1769 à Rimabani. Il occupa la chaire tchéco-slovaque à Presbourg de 1803 presque jusqu'à sa mort (1850). Il est connu comme littérateur très actif et partisan acharné de la langue tchèque.

(2) Pasteur et écrivain slovaque (1769-1832) membre très actif de la société littéraire Banska.

du 6 février à la société Banska pour se plaindre de l'interruption des cours de littérature tchéco-slovaque. Dans cette lettre, il fait remarquer que les mécènes du comitat de Gemer qui avaient donné différentes sommes pour la chaire tchéco-slovaque seraient fondés à les réclamer, étant donnée la négligence du maître (1).

Le mécontentement provoqué par les procédés de Palkovic ne cessa de grandir et le jour où il y eut à Presbourg des étudiants moins indifférents que ceux des premiers temps et vraiment désireux d'étudier le tchéco-slovaque on songea à fonder une société qui eût pour premier objet de faire ce qu'on ne pouvait obtenir du maître (1827). Palkovic fut membre de cette société, mais il n'y eut aucune influence.

L'organisation de cette société montre quel était au juste l'esprit de la jeunesse slovaque à Presbourg. Les statuts à eux seuls sont un document qui nous permet de pénétrer les intentions de ceux qui dirigeaient le mouvement. Nous en donnerons une courte analyse.

En premier lieu, il faut remarquer que ces statuts semblent n'avoir été inspirés que par le soin de maintenir une discipline ferme parmi les adhérents.

Le moyen choisi est l'amende. Il n'est pas d'article imposant une obligation positive qui ne renferme la menace d'une somme en argent à payer de 10 à 4 kr., plus souvent 10 que 4 kr., si l'on ne se soumet pas à ce que les règlements imposent.

Ce qu'on sent parfaitement, c'est que cette société n'a qu'un objet : rendre la langue tchéco-slovaque

(1) Extrait du protocole de la Société Banska. Arch. du M. de Turc. Sv. Martin. Manuscrit inédit.

de plus en plus vivante. Les membres ne doivent parler que la langue maternelle (art. II). Ils devront chacun présenter des travaux littéraires une fois par mois (art. III) ; si on ne le fait pas, 10 kr. à payer. Pour les travaux en retard (art. V), 10 kr. d'amende aussi ; à chaque séance, deux membres doivent déclamer un texte. Pénalité 4 kr. Le reste des statuts ne laisse voir qu'un souci de bonne organisation. Les membres doivent être présents à chaque séance (art. I). Pour toute absence non justifiée, 10 kr. d'amende. Il est difficile de rentrer dans la société quand on l'a quittée sans raison valable. On a, en effet, à payer 10 kr. pour chaque semaine d'absence.

On doit obéir au Président ou à son substitut.

Les œuvres littéraires de chaque membre sont jugées par un autre membre. A chaque séance, deux membres doivent apporter un travail. On désigne alors deux membres juges. Aux amendes, s'ajoute le renvoi à la 3^e infraction au règlement (art. X). Le dernier article se rapporte à la rentrée des amendes ; on doit s'acquitter promptement : trois semaines sont données pour se procurer les fonds nécessaires. Ces statuts furent plusieurs fois modifiés. On augmenta le nombre des articles. On donna à certaines dispositions une importance plus grande, mais, il faut le dire, ces changements n'altèrent aucunement le caractère de la rédaction première. C'est le même esprit avec je ne sais quel souci d'une discipline de plus en plus ferme. On peut dire que si ces statuts furent observés à la lettre, jamais membres d'une société ne méritèrent plus d'éloges que les membres de la société tchécoslovaque de Presbourg. Leur bonne volonté tient aux idées dont ils sont pénétrés. Nourris de pensées romantiques, admirateurs de Kollár, enthousiastes

de son poème la *Fille de Slava* (1), ils vivent dans un monde idéal. Ils se grandissent eux-mêmes et ne voudraient point agir à la légère en des circonstances qu'ils estiment tous graves. Ils se sentent les hommes d'un moment unique. Ils vont devenir les plus sérieux défenseurs de l'existence d'un peuple. En effet, dès 1836, les Magyars commencent à se montrer hostiles aux Slovaques. L'ennemi commun ayant disparu, la persécution religieuse ayant cessé, les haines nationales se sont réveillées. Les Magyars imaginent de magyariser le lycée.

Avant de retracer les péripéties de cette lutte dont le lycée est l'objet, il y a lieu de dire quelques mots des éléments qui se trouvaient en présence. Les élèves magyars sont les plus nombreux. Ils sont tous partisans de la magyarisation. Pour leur faire échec, il semble qu'on aurait pu compter sur tous les élèves non magyars, Slovaques, Serbes, Tchèques (un très petit nombre), Allemands. Mais les Allemands se désintéressent de la résistance et les Magyars peuvent concentrer leur effort contre l'élément slave.

Au lycée, chaque nation est en quelque sorte représentée par un professeur. Tandis que les Magyars ont à leur tête Gregusch, les Allemands ont pour les diriger Grosz. Quant aux Slovaques, leur maître est Sevrilay ; ils ont aussi Palkovic !

Hurban, dans sa Biographie de Stúr, donne une idée de ce qu'étaient les maîtres du lycée de Presbourg : « Les professeurs étaient pour la plupart des hommes remarquables. Du temps de Stúr se distinguaient : M. Gregusch qui était un des plus zélés protecteurs de la jeunesse magyare, mais qui

(1) La *Fille de Slava* fut publiée d'abord en trois chants en 1829 à Bude. En 1832 elle parut à Pesth en 5 chants.

plaçait la philosophie, sa science préférée, au-dessus du magyar. Celui qui résolvait le plus facilement les difficultés des catégories logiques était son ami, qu'il fût Magyar, Allemand ou Slovaque. Il regardait avant tout le talent et l'application.

G. Kovác-Martiny était un physicien et un mathématicien remarquable. Il aimait les Slovaques et les défendait souvent. M. Sevrlyay, qui fut président de la société tchéco-slovaque durant plusieurs années était le plus grand ami des Slovaques. Aucun professeur ne parlait si souvent de l'avenir du monde slave avec la jeunesse. Ces trois professeurs étaient d'origine slovaque (1).

Le professeur Grosz était un Allemand, homme très savant, historien et styliste (2).

Schroer était connu dans la littérature allemande comme un écrivain qu'intéressaient les questions d'esthétique, comme un poète et un historien (3). Il connaissait très bien les littératures slaves, surtout la tchéco-slovaque. Kalincak dit de lui : « Je n'ai pas connu de plus pur humaniste que lui. Il groupait autour de lui la meilleure partie de la jeunesse des diverses nationalités et lui donnait des instructions sur la manière dont elle devait user de cette richesse qu'est l'esprit national. Schroer était un Allemand, auteur d'ouvrages remarquables, il forma de nobles caractères, aussi bien magyars que slovaques (4). »

Ces divers groupes qui se sont formés dans le lycée donnent aux nations une existence individuelle. Le sentiment national se rencontre partout.

(1) M. J. Hurban : *Louis Stúr*. Revue slovaque 1881, p. 105-108. T. S. M.

(2) Id. p. 107.

(3) Connue sous le pseudonyme de Chr. Oeser.

(4) Kalincák : *Autobiographie*, p. 60.

Seuls quelques professeurs conservent l'impartialité et la liberté d'esprit nécessaires.

Tous les autres sacrifient de plus en plus l'étude à des intérêts d'un autre ordre.

Ce mouvement a une conséquence : les sociétés d'étudiants qui, jusqu'alors (vers 1836) n'avaient pas eu à proprement parler de caractère politique prennent une attitude plus prononcée et les passions nationales s'y exaltent. Les sociétés magyares, en particulier, inquiètent par leur exagération le gouvernement qui, jaloux de son autorité, en profite pour dissoudre toutes les sociétés. De fait, la défense ne s'appliqua qu'aux sociétés slovaques. Les Magyars continuèrent d'agir comme par le passé, sûrs que nul n'aurait la force d'amener le pouvoir central à sévir contre eux. Les Slovaques qui n'étaient pas assez puissants pour opposer aux ordres de Pesth la résistance de l'inertie durent se soumettre. La société tchéco-slovaque disparut. Mais ils portèrent leur activité dans l'institut slave, cette institution parallèle à la chaire tchéco-slovaque. Tout ce qui était hors du lycée passa dans le lycée. En somme, les Slovaques se mettaient à l'abri des persécutions extérieures en invoquant des dispositions légales qui leur assuraient certains droits dans le lycée même de Presbourg. Par ce système, ils diminuaient peu leur action et ils rendaient difficiles les attaques de leurs adversaires, obligés pour les vaincre de renoncer aux apparences de la légalité. La conséquence de ce déplacement d'activité fut que l'institut slave et la chaire tchéco-slovaque qui groupaient quelques rares élèves, se trouvèrent avoir l'un des adhérents, l'autre des auditeurs nombreux. C'est à partir de ce moment que se dessine le mouvement d'émancipation slovaque. Ce mouvement a un caractère particulier.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, il y a dans toutes les poitrines un souffle romantique. L'idée de nation, l'idée de liberté, l'idée d'humanité ont perdu ces proportions réduites où l'on est accoutumé de les voir dans les temps ordinaires. Elles ont grandi, elles sont devenues des fictions idéales si belles que c'est avoir vécu que de donner sa vie pour elles. Cet enthousiasme qui a envahi la jeunesse slovaque se communique.

Le 24 avril 1836, les jeunes gens, s'enivrant d'espérances, célébrèrent une fête nationale sur les ruines de Devin, près de Presbourg, forteresse qui avait vu la gloire des anciens princes slovaques. « Le temps était beau, le soleil se levait juste lorsque nous approchâmes des ruines de Devin, écrit Stúr, et semblait se lever pour un jour nouveau du monde slave (1). » Ils choisirent le plus haut point de la forteresse et leur fête commença par un chant composé par Stúr en l'honneur de cette fête. Ils se découvrirent pour le chanter. Les chants, les discours, les déclamations s'entremêlaient. Stúr parla des souvenirs historiques rattachés au lieu où ils se trouvaient. « Les idées élevées de Stúr emportaient la jeunesse dans les siècles de Rastic, de Svatopluk et de Mojmir, et le torrent de son discours se répandait sur le cours de la Morava, du Danube, du Vah et du Hron, sur les prairies slovaques. Ils peignaient avec des couleurs vives les jours sacrés de l'ancienne gloire et invitait la jeunesse à se vouer à l'étude de l'histoire nationale (2)... »

(1) Lettre inédite de Stúr à Vrchovsky. Presbourg, 26 juin 1836. — Archives du Musée de Turc. Sv. Martin ; quelques jours avant, Stúr écrivait au même : « Ecoutez bien quel genre de fête nationale nous allons célébrer. Dans quelques jours, nous nous rendrons sur les ruines de Devin pour y pleurer la perte de notre indépendance et renouveler son souvenir. »

(2) M. J. Hurban : Louis Stúr. Revue slovaque 1881, p. 201. T. S. M.

Chacun à leur tour, Grossmann, Skultéty, Cervenak déclamèrent et prononcèrent des discours.

Stúr leur fit la proposition suivante : « Frères, quel souvenir rapporterons-nous de ces lieux ?... Certaines sociétés savantes ont l'habitude de donner à leurs membres des noms ayant part aux fins de la société. Nous sommes des membres d'une société immense, c'est-à-dire de la société du peuple slave, nous avons mieux senti que nos pères l'éveil du sentiment national dans notre peuple et son union avec le grand peuple slave ; efforçons-nous aujourd'hui de ne jamais oublier ce que nous nous sommes promis sur les ruines de l'ancienne gloire de nos pères, ce pourquoi nous nous sommes engagés à travailler, à combattre, à mourir et à vivre. Je conseille à chacun de choisir une devise pour sa vie et d'ajouter à son prénom un autre prénom slave qu'il emploiera toujours. » Les noms furent donnés pour la plupart par Stúr. Lui-même prit le nom de Velislav (grand slave). La fête fut terminée par le chant patriotique : *Hej Slováci !* que la jeunesse chanta, les mains fortement serrées et levées au-dessus de la tête pour mieux accentuer les dernières paroles : « Nous resterons toujours fermes, comme les murs des forts (1). »

Stúr écrit à son ami Vrchovsky pour lui parler de la fête : « Nous célébrâmes glorieusement la fête sur les ruines de Devin. Pourquoi n'y as-tu pas été, ton cœur se serait fortifié. Nous étions tous émus et lorsqu'on compara le temps passé au présent l'enthousiasme s'empara de tous. Nous n'oublierons jamais ce jour, que nos descendants célébreront aussi toujours (2) »

(1) M. J. Hurban : Louis Stúr, Revue slovaque 1881, p. 202.

(2) Lettre inédite de Stúr à Vrchovsky. Presbourg, 30 mai 1836. Archives du Musée de Turčiansky Sv. Martin.

Telle était cette jeunesse généreuse, mais inexpérimentée. Elle n'avait point la maturité nécessaire à ceux qui veulent faire beaucoup. Il y avait en elle plus de sentiment que de raison. On peut dire aussi que ses idées étaient nées en elle trop vite. Elle s'était exaltée à la lecture des livres de Kollár et cherchait à imiter le maître. Toutes les poésies de ce temps ont pour sujet les sujets mêmes de Kollár, traités dans la *Fille de Slava* ou dans la *Solidarité slave*.

On peut juger du contenu par les titres : *Je ne serai que Slave*, *Le mal du pays*, *Ma patrie*, *Ode à l'Union*, *Slaves ! quand aurons-nous notre siècle*, *Aux jeunes filles slovaques*, etc.

Une autre influence s'était aussi exercée sur eux dans le même sens : celle des Polonais. L'insuccès de la Révolution polonaise de 1830 avait inspiré à tous les Slaves d'Occident les plus vives sympathies pour les Polonais. Chez les Slovaques, cette sympathie fut accompagnée d'une admiration extrême. Les chants, les poésies polonaises ne parlaient que de l'amour de la patrie, de liberté, de sacrifice complet non seulement pour la patrie, mais pour l'humanité entière. Tout cela séduisit les Slovaques et pénétra les jeunes étudiants de Presbourg.

L'*Ode à la jeunesse* de Mickiewicz devint leur poésie préférée ; leurs réunions retentissaient de chants polonais : *La Pologne pendant la Révolution*, *la Pologne vierge*, *A Dombrowsky*, *le Polonais exilé*, *le Mazur de Chlopicky*, *La Patrie périt*, etc., étaient leurs chansons favorites.

La sympathie des Slovaques pour les Polonais s'est maintes fois exprimée en des accents enthousiastes :

« Frères Polonais, frères de mon cœur,
Vous, voisins des châteaux de la Tatra
Vous que les Slovaques ont aimés dans leur jeunesse,
Vous étiez pour nous des héros aux âmes généreuses.
Je n'étais qu'un enfant, vous étiez déjà ma lumière,
Et si des étincelles secrètes s'enflammaient parfois en moi,
C'est parce que j'avais pénétré votre cœur.
Petit garçon, je me couchais sur la terre de la Tatra
Et je prêtai l'oreille pour saisir
Le grondement de vos canons raisonnant du côté de la lointaine Varsovie
Comme les trompettes, sonnait la liberté de la Panslavie.
Je ne connaissais pas les Russes, je n'adorais que vous.
Frères Polonais, frères de mon cœur,
C'est vous que nous Slovaques aimions dans notre jeunesse,
Nous avons entendu vos pleurs.
Votre Adam (1) m'inspira aussi par la lumière de sa croix,
Et le souffle de Bohdan (2) passa sur moi,
Je rêvais aux nouvelles visions célestes,
La parole des prophètes vivait dans mon cœur.
Avec vous exilée, elle errait par le monde.
Et même lorsque vous attaquâtes ma mère
Je n'eus que de la pitié pour vous Polonais (3).

En définitive, s'il faut juger du mouvement slovaque vers 1836, on peut le résumer ainsi : trop de sentiment, peu de raison, un enthousiasme débordant qui aime à mettre sur toutes choses un air de grandeur parfois empruntée.

C'est parmi cette jeunesse ardente que Stür se

(1) Adam Mickiewicz.

(2) Bohdan Zaleski.

(3) Slovenské Iskrice par S. B. Hrobon 1857. Manuscrit inéd. Arch. de Turc. Sv. Martin.

Le frère aîné de Louis, Charles, écrivit en 1832 une Ode sur le Fratricide qui montre en quelque sorte sa sympathie pour les Polonais :

« Déjà les étendards terribles se balancent
Près de Varsovie, notre sœur.
Le brave Moscovite déteste ses proches
Et précipite dans la ruine la Pologne, sujet de nos pleurs. »

Man. inéd. Arch. du m. de T. S. M.

trouva dès son arrivée à Presbourg. Aussitôt, il devint membre de la société tchéco-slovaque et ne tarda pas à y être très actif. Toutefois, le succès se fit attendre. Les débuts furent peu brillants. Il lut des discours, des poésies de sa composition qui ne rencontrèrent pas l'approbation de ses collègues. Était-ce que Stúr manquait encore de talent ? Ou qu'il différait trop de la jeunesse slovaque de Presbourg ? Il est assez difficile de se faire une opinion à cet égard. Sans doute, les deux causes eurent leur part dans cet échec de Stúr. Différent de ses camarades, il n'avait pas encore le talent qui s'impose. En effet, s'il faut en croire le registre de la société tchéco-slovaque, Stúr eut comme orateur et comme poète quelques mésaventures. On peut lire session VI, 17 décembre 1831 : « Stúr, durant qu'il prononçait son discours, dut prendre peur, ou se fier trop au souffleur, il s'embrouilla. » Plus tard, les jugements qu'on porte sur Stúr sont d'un autre caractère ; on lui reproche de manquer de naturel, d'avoir la voix trop dure, et des gestes non appropriés à la parole.

Ses poésies sont plus goûtées. D'ailleurs, en ce temps-là tous les Slovaques étaient poètes. Ecrire des vers était un devoir. Stúr s'en acquittait avec zèle. Il écrivit de nombreuses pièces. Voici le nom de quelques-unes : *Vision, Un orage au mois de juin, La mère Patrie pleurant sur le sort des Slaves, Kosciuszko, Près du ravin de Sobieski* (1).

De ces pièces, le titre seul est connu, et nous ne pouvons nous faire une opinion sur leur valeur que par le jugement du collègue de l'écrivain. Elle peut se résumer ainsi : richesse d'images, style châtié, la mythologie est fantaisiste, l'orthographe aussi (2).

(1) Registre de la société tchéco-slovaque 1831-1832. Manuscrit inédit. Archives du M. de Turciansky Sv. Martin.

(2) *Id.*

Ce qu'on peut constater, en tous cas, c'est que Stúr aime la nature et que peu à peu s'éveille en lui le sentiment slave. L'influence polonaise lui a dicté deux pièces : *Kosciuszko* et *Près du ravin de Sobieski*. Stúr fut plus remarquable et plus apprécié comme élève que comme orateur et poète. D'une manière générale, ses notes sont excellentes. Le livre du lycée nous permet de le suivre dans ses études et de voir par le choix des matières qu'il étudie, quels étaient ses goûts. Pendant deux ans et demi, il est inscrit comme « *politicus* » (*Vitæ genus futurum-politicus*). A son retour au lycée de Presbourg en 1834, il est inscrit au registre du lycée comme « *theologus* ».

Ses études se résument comme suit (1) :

Première année : psychologie empirique, interprétation des classiques romains, exercices de style latin, logique, histoire de Hongrie, philosophie des mœurs, esthétique, science de la religion.

Seconde année : histoire moderne universelle, exercices de style latin, interprétation des classiques romains, physique, histoire ecclésiastique, langue magyare, science religieuse.

Troisième année : Droit naturel, encyclopédie des sciences, exercices de style latin, statistique de Hongrie et droit public de Hongrie.

Quatrième année : exercices de style latin, théologie morale, introduction à l'étude du Nouveau Testament, exercices homilétiques, logique, droit naturel, interprétation de l'Ancien Testament, métaphysique, droit public hongrois, droit ecclésiastique, langue magyare.

Cinquième année : exercices de style, théologie dogmatique, interprétation du Nouveau Testament,

(1) D'après les registres du lycée de Presbourg.

exercices homilétiques, théologie pratique, langue hébraïque, droit ecclésiastique hongrois.

Les notes de Stúr portées en regard de ces matières sont excellentes. D'ordinaire, il a « E » (*Eminentiam*) ou 1 E (*classem primam cum Eminentias*). Sa plus faible note, c'est 1 e pr. (*cl. pr. e primis*) qu'il reçoit durant toutes ses études pour les exercices du style latin et pour la langue magyare.

En 1833, Stúr est obligé d'interrompre ses études parce que son père ne peut plus subvenir à ses besoins, quelque modestes qu'ils soient. Il subit ses examens au milieu de l'année scolaire (1), quitte Presbourg et se rend dans sa famille à Zay-Uhrocz. Il regretta beaucoup ses camarades et en les quittant, il les pria de le considérer toujours comme membre de la société tchéco-slovaque, de l'autoriser à leur soumettre ses travaux littéraires. Nul doute qu'il fut un correspondant exact. Au commencement de 1834, nous retrouvons Stúr chez lui, dans une situation matérielle et morale pénible. Ses parents sont trop pauvres pour lui faire continuer ses études et aucune carrière ne s'ouvre devant lui. Mais son père connaît le comte Zay et celui-ci le prend comme économe dans sa propriété. C'est un emploi bien modeste et qui correspond peu aux études déjà faites par le jeune homme. Néanmoins, il l'accepte. C'est pour lui une occasion d'étudier le peuple et de vivre tout près de la nature qu'il aime.

Mais cette soumission n'est pas sans lui être pénible. En lui, une lutte s'engage entre le devoir filial qui lui commande de rester chez le comte Zay et l'amour de l'étude, peut-être aussi le pressenti-

(1) Registre du lycée de Presbourg 1833-34. *Discessit proxime ante Examen pro Scriba ad Illustr. D. Comitum Zay. Privatum subiit examen et calculum expositum extulit.*

ment de sa véritable vocation. Mais il ne se hâte point d'y mettre un terme. Il laisse les deux idées qui lui sont chères prendre tour à tour l'avantage et pour employer fructueusement son temps, il est sans cesse parmi les classes pauvres de la population slovaque. On le trouve parfois à la veillée dans une humble demeure, écoutant les chansons et les contes du pays. C'est, en effet, une coutume des Slovaques de se réunir chez une voisine pendant les longues soirées d'hiver pour filer et pour deviser ensemble du bon vieux temps. Stúr était là en contemplateur. Son intelligence pénétrante saisissait dans ces gens simples, au cœur naïf, ce qui se cachait en eux de vie nationale. Cette existence où, nécessairement, il devait se recueillir, accomplir ce retour sur soi-même qu'on fait lorsqu'on est seul, que l'âme est partagée entre des désirs contraires, lui était favorable. Il apprenait à se connaître, à se vaincre et se dominer. Il acquérait la force des résolutions fermes. La première qu'il prit ce fut de retourner à Presbourg, d'y achever ses études et de devenir ce qu'il voulait être. Il revient brusquement chez ses parents et leur fait part de ses intentions. Il ne leur demande aucun soutien matériel, au contraire, dans la mesure de ses moyens, il tâchera de venir encore en aide à ses frères cadets désireux de s'instruire.

Ces dernières années d'études au lycée, il les consacra aux sciences théologiques, cependant qu'il réservait son temps libre aux langues française, grecque, hébraïque, aux dialectes slaves, spécialement au polonais. Cet amour de Stúr pour les Polonais montre combien grande était alors leur influence sur la jeunesse slovaque (1). Durant ce

(1) A propos de cette influence polonaise on peut remarquer que la société tchéco-slovaque de Presbourg ressemble jusque dans le

deuxième séjour à Presbourg, Stúr, qui était resté membre de la société tchéco-slovaque et en avait été le correspondant, en devint l'âme.

A peine est-il arrivé qu'on lui confie la charge assez lourde de bibliothécaire. Ceci nous montre en quelle estime ses collègues le tenaient.

Naturellement, Stúr prononça divers discours et lut des poésies qui, cette fois, furent mieux accueillies que les premières. Le jugement de ses collègues consigné au registre de la société est à peu près celui-ci : Stúr parle bien, mais il a cependant la voix dure et de plus il manque d'une juste attitude : son corps reste trop penché en avant.

Si sévères que soient ces critiques, on peut constater que Stúr peu à peu s'impose à ses collègues.

détail à deux sociétés polonaises fondées l'une en 1817, l'autre en 1821 : les Philomates et les Filarètes. Chez eux comme chez les Slovaques il y avait des statuts, un président, vice-président, secrétaire, trésorier. Chaque membre devait apporter à son tour un travail littéraire jugé ensuite par un de ses collègues. On donnait un grand soin à la langue maternelle, au développement du sentiment national, de la vertu. Avant d'être accepté comme membre on était obligé de présenter un ouvrage littéraire. Les membres d'une autre ville devaient correspondre avec la société et lui envoyer des travaux. On faisait des excursions champêtres accompagnées d'un repas frugal : du pain, du laitage. Souvent on se rendait dans un lieu historique et aux charmes de la nature s'ajoutait alors le souvenir du temps qu'évoquait quelque membre parlant d'une époque disparue. A la simplicité s'alliait une sensibilité un peu mélancolique.

Tout cela ressemblait à s'y méprendre aux coutumes des Slovaques.

Ils tâchaient de connaître beaucoup de jeunes gens, remarquaient ceux qui étaient doués et s'efforçaient de les attirer dans leur société. Mickiewicz a dit en parlant de cette société que : la patrie, la science, la vertu y trouvent un refuge sacré. Les Slovaques comme les Polonais n'attendaient pas seulement de leur société la renaissance de leur propre peuple, mais aussi la renaissance du monde entier.

Le plus souvent c'est dans les sociétés allemandes que les historiens slovaques voient le modèle de la société de Presbourg ; mais la ressemblance avec les sociétés allemandes est beaucoup moindre qu'avec les sociétés polonaises. Au reste il semble bien naturel que les Slovaques aient imité les Polonais puisqu'ils les admiraient, traduisant leurs vers, ou les déclamant, chantant leurs hymnes. Un autre fait est à retenir : l'un des membres de la société écrivit une fois une sorte de dissertation sur les Philomates et les Filarètes et l'Ode à la jeunesse de Mickiewicz. (Manuscrit inéd. Arch. de Tur. Sv. M.).

Il peut être intéressant de connaître ce qu'étaient quelques-uns de ses discours ou de ses poésies.

Comme orateur, il prenait volontiers des sujets dans le genre de ceux-ci : *De l'amour du peuple, La culture de la langue maternelle, Comment on peut réveiller dans un homme l'amour de son peuple, Comment on défend son peuple.*

Ces titres à eux seuls montrent clairement quelles étaient les préoccupations ordinaires de Stúr et de ses amis.

Si l'orateur était médiocre, les matières étaient hautes, vivantes, actuelles et de nature à intéresser. Quant aux idées, c'étaient le plus souvent des lieux communs. Parlant de l'amour du peuple, il disait : il faut avant tout l'instruire, le défendre courageusement et efficacement contre ses ennemis et éloigner de lui tout ce qui l'opprime et le rend malheureux.

Stúr insiste auprès de ses auditeurs pour qu'ils prennent à cœur d'écrire des ouvrages qui soient les témoins de la vie nationale et de la gloire du peuple. Chercher la gloire et l'honneur est en soi quelque chose de bien, et l'on y reconnaît l'élan d'un grand cœur et d'une âme supérieure.

Et Stúr ajoute avec Cicéron : « Tout homme de bien aspire à la gloire. » Le poète ne le cédait pas à l'orateur. Nombreuses furent les ballades et les sonnets de Stúr vers 1836-37. De ces poésies, nous possédons peu de chose en dehors des titres. Toutefois, quelques sonnets ont échappé à l'oubli (1). Ce sont des productions sans grande valeur : Stúr imite visiblement la *Fille de Slava* de Kollár.

En définitive, la littérature de Stúr à cette épo-

(1) Stúr choisit en 1836 parmi ces sonnets tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre quelques vers et les publia dans les *Plódy « Fruits »* sous le titre de « Sonnet ».

que, qu'il s'agisse des discours ou des poésies, n'a rien qui nous permette de voir en lui un véritable orateur ou un poète de naissance. Son succès fut dû au moment, au temps, qui rendent ses sujets intéressants pour tous. Même à ce point de vue, bien des critiques peuvent lui être adressées, une surtout, son habitude de demeurer dans les idées générales, vagues, aux contours incertains. Ainsi, quand il parle des moyens d'éveiller dans un homme l'amour pour son peuple, il nomme : 1° la connaissance de soi-même, 2° la connaissance de son peuple, 3° la connaissance de l'humanité.

C'était excellent, sans doute, mais cela eût demandé à être présenté avec plus de précision. Stúr, le plus souvent, se contentait de dessiner les contours d'une conférence qu'il négligeait de faire. Il excellait moins à résoudre qu'à poser devant son auditoire les questions qui pouvaient passionner l'opinion.

Peut-être ces défauts contribuèrent-ils à rendre son succès plus rapide et son influence plus générale. Il n'est pas rare que ceux qui posent les problèmes, qui les agitent, qui les présentent dans leur généralité et leurs plus idéales conséquences produisent plus d'effet que ceux qui, par une réflexion puissante, en découvrent la vraie forme ou la solution.

Il est certain dans tous les cas que, dès ce moment, Stúr est populaire dans son petit cercle d'action. Dès les premiers mois de son retour à Presbourg, il fut nommé secrétaire de la société tchéco-slovaque. C'était une fonction importante. Les attributions du secrétaire étaient nombreuses. Tout d'abord, un grand travail de classement ; mettre les mémoires en ordre, les répertorier afin de faciliter les recherches ; ensuite lire et apprécier

les travaux très nombreux présentés par les membres extraordinaires (1) ; enfin entretenir avec les autres sociétés, avec les personnalités du monde slave une longue et difficile correspondance. Il y avait là de quoi occuper un homme des plus laborieux. Stúr semble s'être acquitté facilement de ce travail considérable. Il fit preuve d'une activité exceptionnelle et acquit l'habitude de faire vite et bien. De plus, la correspondance qu'il entretenait ne contribua pas peu au développement de ses idées, à l'affermissement de ses principes. Le fait seul qu'il avait constamment à discuter d'autres points de vue que les siens sur les questions qui lui étaient le plus chères donna à ses idées une forme plus précise. Mais en même temps, son labeur acharné et ses relations constantes avec quelques-uns des coryphées du slavisme échauffaient son ardeur nationale et donnaient à son imagination une poussée plus impétueuse.

C'est au moyen de cette correspondance qu'il se lia d'amitié avec le Slovaque Vrchovsky (2). Ce dernier eut une grande influence sur Stúr. Vrchovsky

(1) Registres de la Société tchéco-sl. 1834/35. Session XXV. 17 décembre. Manuscrit inédit. Archives du musée de Turciánsky Sv. Martin.

(2) Vrchovsky naquit en 1811 à Skalica, dans le comitat de Nitra. Jusqu'à douze ans il fréquenta l'école de la ville. En 1823 il fut envoyé à Komarno pour apprendre le magyar. Jusqu'alors il n'avait parlé que le slovaque et lu des livres slovaques. A Komarno, Vrchovsky se sentait fort mal. Les Magyars se moquaient de lui parce qu'il était Slovaque et il se mit à haïr ce peuple. En 1826 il alla continuer ses études à Presbourg et y resta cinq ans. Il manqua de s'y germaniser complètement, ne lisant que des livres allemands, ne fréquentant que des Allemands. Il avait entendu parler de la Société slovaque, mais comme d'une institution pour les théologiens et jamais personne ne l'y invita. Son père avait grand soin de son instruction et de celle de ses frères. Des professeurs venaient leur enseigner la musique, le dessin et les langues.

A la mort de son père, Vrchovsky resta chez lui en 1830 pour aider sa mère, qu'il quitta en 1831 pour se rendre à Vienne afin de faire son droit. C'est là, que sous l'influence de camarades polonais s'éveilla en lui le sentiment national.

ne s'était pas trouvé à Presbourg en même temps que Stúr. Les deux hommes ne se connaissaient pas personnellement. Vrchovsky avait quatre ans de plus que Stúr (il avait fait ses études vers 1825 et avait quitté Presbourg l'année même qui précéda l'arrivée de Stúr). Il n'avait jamais été membre de la société tchéco-slovaque. Il en connaissait l'existence, mais s'était imaginé qu'il s'agissait seulement d'une société de jeunes théologiens ; aussi n'avait-il pas cru devoir donner son adhésion. D'autre part, chez Vrchovsky le sentiment national est faible. Connaissant mal sa langue maternelle et connaissant par contre très bien les autres langues européennes, il ne pouvait guère avoir pour les Slovaques la sympathie, l'amour que nous avons trouvé chez Stúr et dans sa famille. Et cependant, ce sentiment qu'il ignore existe en lui puisque une fois à la lecture d'un sonnet de Kollár sur le manque de reconnaissance pour son peuple, il a senti vibrer en lui l'amour de sa nation. Il nota le sonnet dans son journal (1).

Vrchovsky en serait sans doute resté là si les circonstances n'étaient intervenues. En 1831, il se rendit à Vienne pour y étudier le droit. Jusqu'en 1834, l'allemand fut son occupation ordinaire ; il

Vrchovsky interrompt son autobiographie sur cet événement important de sa vie.

Autobiographie de Vrchovsky. Manuscrit inédit. Archive du musée de Turc. Sv. M. Hurban dans la Revue Slovaque 1881, p. 111-112 parle de Vrchovsky, comme d'un membre de la Société, collaborateur de Stúr. Il dit : « ... Boleslavin Vrchovsky, très enthousiaste alors pour l'évolution slave, enseignait à la jeunesse les langues européennes, l'anglais, le français, l'italien, qu'il connaissait parfaitement et réunissait les jeunes gens en particulier pour les leçons pratiques. »

Vrchovsky lui-même dit dans son autobiographie que dans les années 1831-36, il se trouvait à Vienne. A l'époque où il écrivait son autobiographie il se trouvait à Pesth (1838). Il n'a donc pu être à Presbourg que de temps en temps, en passant.

Les lettres de Stúr à Vrchovsky, presque toutes datées de 1835, 1836, 1837, prouvent aussi que Vrchovsky n'habitait pas Presbourg.

(1) Sonnet de Kollár sur l'ingratitude envers son peuple.

s'assimila cette langue. Mais un jour, il fit connaissance d'un certain Zajackowsky ; c'était un Polonais ; les deux jeunes gens échangeaient des leçons ; Vrchovsky enseignait le français et apprenait le polonais. Zajackowsky était un vrai Polonais du temps, patriote ardent et convaincu ; blessé jusqu'à en souffrir personnellement des malheurs de son pays. Au cours des conversations fréquentes des deux étudiants, Zajackowsky parlait avec chaleur du sort de la Pologne, de son héroïsme dans ses revers ; il lui disait son espérance en des jours meilleurs, sa foi dans l'avenir, sa conviction que le devoir de tout homme est d'être patriote et de travailler pour son peuple et pour son pays. Au début, Vrchovsky resta indifférent. Les Slovaques lui paraissaient être trop faibles pour aspirer à une existence nationale. Peu à peu cependant, la sincérité, l'enthousiasme de Zajackowsky triomphèrent du scepticisme et de l'indifférence de Vrchovsky.

Dès lors, il commence à entrevoir la possibilité d'une indépendance slovaque relative ; ses études et ses relations se modifient. Il s'adonne à l'étude de la langue et de la littérature slovaque (1) ; il se lie avec les Polonais (2) et autres slaves de Vienne. Bientôt, son enthousiasme déborde : « A dater du jour de cette renaissance spirituelle, écrit-il dans son autobiographie, une étoile conductrice éclaira le chemin de ma vie, et l'éclairera toujours ; et toi, chère « Solidarité slave » fidèle, puissante, infatigable, et toujours en éveil, tu me conduiras jusqu'au bout (3). »

Un des premiers actes de Vrchovsky après ce qu'on pourrait appeler sa conversion au patriotis-

(1) S. Chalupka et G. Matuska l'aidèrent en cela.

(2) Ce furent : Czyzewski, Belecki, Śmiałowski et Lewandowski.

(3) Autobiographie de Vrchovsky. Manuscrit inéd. Archives du musée de Turciánsky. Sv. Martin.

me slovaque, ce fut d'entrer en relations avec la société tchéco-slovaque, dont il devint membre honoraire. Il lui envoya des livres slaves au nom de la société slave de Vienne. A cet envoi était jointe une lettre adressée à Stúr et qui marque le début de l'amitié qui exista bientôt entre les deux hommes. Cette lettre à elle seule suffirait à nous donner une idée du caractère ardent et enthousiaste de Vrchovsky : « L'agrandissement et l'amélioration de votre société, écrit-il, me paraissent une chose du plus haut mérite. J'ai réglé les comptes avec mes espérances, et je renonce à tout, je me suis donné entièrement à mon peuple, j'ai mesuré en partie le chemin que je dois parcourir et je trouve que je ne suis pas en état tout seul de faire bien et de faire beaucoup, et que non seulement je dois être soutenu par mes compatriotes, mais que toutes les forces et toutes les volontés doivent être unies en un seul tout et qu'un *centrum gravitatis* doit être formé. Mais où prendre tant de bonnes têtes, de cœurs purs, lorsque nous nous mettrons à l'action, n'en aurons-nous pas besoin plus tôt ? Et quelle instruction sans école ? Que votre société soit la première école où les jeunes gens, la fleur du peuple, grandiront, qu'ils s'y munissent d'une ardeur et d'un esprit sublimes pour toute leur vie, car sans ardeur et sans abnégation de soi, crois-moi, cher frère, nous ne ferons rien de grand. » Un peu plus tard, il écrit encore : « Si d'un côté, une vie calme, douce, sans labeur vous attendait, et que de l'autre vous aperceviez la gloire et la conscience que vous renoncez à tout bien terrestre au nom de votre peuple, suivez l'exemple d'Héraclès et choisissez comme lui (1). »

(1) Correspondance de Vrchovsky, 15 Avril 1835, Vienne. Manuscrit inédit. Archives de Turc. Sv. Martin.

Stúr, qui professait les mêmes idées, éprouva aussitôt une grande sympathie pour Vrchovsky et entre Vienne et Presbourg s'échangea alors une correspondance suivie. Vrchovsky encourageait Stúr et ce dernier subissait son ascendant. Parfois Stúr demandait des conseils à Vrchovsky. Une fois même, cédant peut-être à des appels pressants, Vrchovsky vint à Presbourg rendre visite à la société (1). Pour mesurer combien l'influence de Vrchovsky sur Stúr fut grande, il suffit de se reporter à quelques-unes des lettres que celui-ci écrivait à cette époque à ses amis. Dans l'une d'elles adressée à Cendekovic, on trouve les déclarations qui rappellent non seulement les idées de Vrchovsky, mais encore sa manière : « Le peuple est mon objet, pour lui doivent couler toutes les heures de ma vie ! » ou bien : « Fais ce que tu peux, crois-moi, frère, il n'y a pas de but plus élevé que de travailler pour son peuple, ce but te rendra heureux, il te délivrera des passions, te relèvera si tu tombes ; l'idée de faire quelque chose pour le bien général est la plus haute et dépasse toutes celles dont s'occupe l'humanité (2).

A la fin de l'année scolaire 1835, Stúr fut élu par ses collègues vice-président de la société tchécoslovaque. Dès qu'il exerça cette fonction, son premier soin fut de vouloir augmenter le nombre des volumes de la bibliothèque. Il y avait en caisse une somme assez importante qui ne recevait pas d'emploi. Stúr s'en servit pour acquérir les livres qui lui paraissaient le plus utiles, surtout des livres classiques, tchèques et polonais.

(1) Le 30 Mai 1836, Stúr écrit à Vrchovsky : « ... L'esprit que tu nous a prêché l'été dernier, étant chez nous, se répand de plus en plus. » Manuscrit inédit. Archives du musée de Turc. Sv. M.

(2) Lettre inédite de Stúr à Cendekovic, Presbourg 1835, 16 Février. Lettre de Stúr à Cendekovic. Presbourg, 17 Mars 1835. Archives du Musée de Turc. Sv. Martin.

Mais comme ces ressources étaient limitées, il songea à s'en procurer d'autres. Il s'adressa donc aux personnes qui pouvaient le plus utilement lui venir en aide. Il leur demandait de lui envoyer des livres pour la bibliothèque et de faire don à la société d'une somme lui permettant de continuer ses achats. Ses demandes, d'une manière générale, furent favorablement accueillies : MM. Vinaricky, Celakovsky, Hanka, Nejedly, A. Hansgirk, Rosciszewsky, etc. lui expédiaient leurs œuvres et celles d'autres auteurs et en 1836 la bibliothèque renfermait plus de 400 ouvrages. Stúr s'occupa aussi du fonctionnement intérieur de la société. Sa vice-présidence fut marquée par une revision des statuts. On y sent très nettement l'action de Stúr, le désir d'en appeler plus directement au sentiment moral : les amendes disparaissent ; l'admission est soumise à des règles plus rigoureuses : il faut avoir (art. I), non plus une connaissance suffisante, mais une connaissance remarquable de la langue slovaque. A défaut de cette connaissance, on devenait membre honoraire, mais non membre effectif. On prévoyait une action plus étendue de la société et pour lui permettre d'étendre son influence, on créa, à côté du président, du vice-président, du secrétaire, du bibliothécaire et du trésorier qui la dirigeaient jusque-là, un secrétaire adjoint, un trésorier adjoint et un bibliothécaire adjoint (1).

Ces changements répondirent au but que se proposait Stúr, et Hurban en constate les effets lorsqu'il dit que de toutes les sociétés d'étudiants, la société tchéco-slovaque était la plus active et aussi la plus persécutée (2). C'est que, depuis quelque temps, les

(1) Statuts de la Société tchéco-slovaque pour l'année 1835. Manuscrit inédit. Bibliothèque slave du lycée prot. de Presbourg.

(2) M. J. Hurban : Louis Stúr. *Revue Slovaque* 1881, p. 108.

Magyars voyaient d'assez mauvais œil les progrès incessants de l'action slovaque. Tout était prétexte à des attaques plus ou moins directes. Le seul fait pour les Slovaques d'avoir organisé, aux environs de la ville, une promenade où ils chantaient des airs nationaux soulevait l'indignation de la presse locale (1). Les Magyars éprouvaient quelque jalousie en face d'un enthousiasme national qu'ils ne retrouvaient pas au même degré chez la plupart de leurs compatriotes. Leurs étudiants entonnaient plus souvent des chansons à boire que des hymnes patriotiques.

Cette situation tendue entre les sociétés d'étudiants obligeait les Slovaques à une grande prudence. Stúr recommandait sans cesse la modération. Et soucieux de ne rien négliger de ce qui pouvait donner de la force aux Slovaques dans le lycée même de Presbourg, il leur conseillait la plus grande application. Il eût souhaité trouver en eux les meilleurs des élèves. Le désaccord ne se fût pas aggravé sans doute, si vite sans un incident d'école qui, fort insignifiant en lui-même, n'en eut pas moins de graves conséquences. Parmi les étudiants magyars de Presbourg se trouvaient des jeunes gens de famille dont les dépenses entraînaient leurs camarades moins fortunés. Ils ne suivaient guère les cours, menaient joyeuse vie, et buvaient beaucoup ; quelques-uns même avaient signé des traites revêtues de fausses signatures.

Comme ces faits se multipliaient, on fut obligé, pour les réprimer, d'organiser un conseil composé de professeurs et de bourgeois de la ville qui se montra d'une extrême sévérité. Les camarades des étudiants frappés se solidariserent avec eux et

(1) M. J. Hurban : Louis Stúr, *Revue Slovaque* 1881, p. 132.

prétendirent protester violemment contre le nouveau conseil de discipline.

Pour avoir quelque chance d'aboutir, il leur fallait grouper autour d'eux les autres éléments du lycée. Ils recherchèrent la sympathie des Slovaques et ceux-ci se laissèrent amadouer par ces avances intéressées. Aussi bientôt vit-on Slovaques et Magyars errer ensemble en bonne amitié à travers les cafés de la ville de Presbourg (1).

Stúr, vigilant, comprit le danger. Il en avertit ses camarades et leur conseilla avec toute son énergie de ne point participer à la manifestation des Magyars. Mais ces sages paroles ne furent pas écoutées et au mois de décembre les étudiants de Presbourg, sans distinction de nationalité, firent irruption dans la salle où siégeait le conseil de discipline. Munis de bâtons, ils se mirent à crier : justice, humanité, liberté. Les lumières furent éteintes. Beaucoup de professeurs épouvantés s'enfuirent ; d'autres, moins craintifs, écoutèrent les revendications de cette jeunesse en révolte et pour l'apaiser lui promirent d'intervenir en sa faveur. En somme, il y eut plus de bruit que de mal ; seul un infortuné appariteur fut battu par les étudiants.

A quelque temps de là, le lycée de Presbourg eut la visite d'un commissaire venu de Vienne avec mission de faire une enquête et de déférer les coupables à la justice. La punition fut sévère. Quelques manifestants furent condamnés à quelques jours de prison, d'autres exclus du lycée ; les moins compromis eurent des peines plus légères. Les Slovaques qui avaient pris part au mouvement étaient parmi ces derniers et Stúr put se féliciter de voir cette affaire se terminer sans que la

(1) M. J. Hurban : Louis Stúr, *Revue Slovaque* 1881, p. 206-210.

société eût perdu un seul de ses membres. Malheureusement, ces troubles fournirent au gouvernement le prétexte qu'il attendait pour comprimer un mouvement qui, depuis assez longtemps, avait suscité sa défiance. Une loi du conseil de la lieutenance de Pesth signée le 20 septembre, mais qui n'entra en vigueur qu'au mois d'avril suivant, ordonna la dissolution pure et simple de toutes les sociétés d'étudiants sans exception. Le 5 avril 1837, Stúr présida la dernière réunion de la société tchéco-slovaque. Il annonça aux membres présents que leur société cessait d'exister et en même temps il les exhorta à ne pas perdre courage, à continuer la lutte avec une pleine et entière confiance. Le moyen, il le leur indiquait : porter toute leur activité au sein de l'Institut slave (1). On pouvait, dans une certaine mesure, à force d'adresse, atténuer les effets de la sévérité magyare. Il n'en résultait pas moins que le champ d'activité des Slovaques était de plus en plus borné. Venue plus tôt, cette loi de 1836 eût été plus nuisible encore, mais la société avait déjà derrière elle presque neuf années d'existence, pendant lesquelles son action avait été féconde. Elle laissait des travaux qui assuraient la continuité de sa vie morale, en particulier « Plody », (*les Fruits*). C'était un petit volume qui retraçait d'abord à grands traits l'histoire des Slovaques à partir du xvi^e siècle ; puis l'histoire résumée de la société tchéco-slovaque. Le reste du volume était le témoignage le plus positif

(1) Après la lecture de la loi ordonnant la dissolution des sociétés, le vice-président (Stúr) de la société slovaque encouragea les jeunes gens à être aussi actifs que par le passé. L'incident ne devait point être un empêchement à l'amour de la nation slovaque, à l'enthousiasme pour elle, même dans des circonstances plus graves, ils ne devaient point oublier le malheur de leur peuple... Extrait du registre de la société sl. de Presb. Séance LIII. 5 avril 1836-37. Manuscrit inédit. Archives du musée de Turc. Sv. Martin.

des travaux accomplis. En effet, tout ce que la jeunesse avait produit de meilleur en fait de poésies s'y trouvait reproduit. Aussi ce recueil contenait-il tout ce qui était nécessaire au maintien du sentiment slave (1). Il fut envoyé aux amis slaves, à l'Académie de St-Pétersbourg, une partie fut mise en vente. L'idée qu'on retrouve à chaque page, ce n'est pas encore l'idée nationale proprement dite ; c'est une idée plus large, une idée de race ; la pensée qui domine, c'est celle d'une vaste solidarité unissant tous les peuples appartenant à la race slave. Cette idée, c'est l'idée de Kollár, qui a été l'inspiratrice du mouvement slovaque jusqu'en 1840.

Un autre fait qui compensait pour ainsi dire le dommage causé aux Slovaques par la suppression de leur société, c'était la nomination de Stúr comme professeur adjoint de Palkovic. Cette nomination officielle avait précédé la dissolution de la société et avait été faite sur l'ordre du convent de district par l'administration du lycée, ainsi qu'en font foi les registres de la société tchéco-slovaque (2), les nouvelles sur l'Institut de Presbourg (3) et les nombreuses lettres des membres.

La chaire se trouvait donc pourvue en la personne de Stúr d'un homme actif, laborieux et tout dévoué à la Slovaquie. Cette nomination ne plut pas aux Magyars et pour cause. Aussi s'efforcèrent-ils toujours de la contester (4) insinuant que Stúr n'était devenu professeur-adjoint de Palkovic que par la volonté de ce dernier et non par décision du convent.

(1) L'intention des « Plody » était d'encourager les jeunes gens des autres écoles à une plus grande activité et à quelque entreprise pour le peuple.

(2) Registres de la société tchéco-slovaque. Session LV. 12 avril 1837. Manuscrit inéd. Arch. de Turc. Sv. M.

(3) Manuscrit Archives du musée de Turc. Sv. Martin.

(4) Markusovszky : A Pozsonyi ág. hitv. evang. lyceum Története, p. 458.

CHAPITRE II

Les années d'étude et d'enseignement (1836-1844)

Stúr professeur adjoint de Palkovic. Son départ pour Halle. Mouvement national en Slovaquie. Fondation de différentes sociétés, Relation de la Société de Presbourg avec les Slaves. Stúr à Halle, ses études à l'université allemande. Stúr à Kralove-Hradec, son amour pour Marie Pospisil. Son retour à Presbourg. Luites des églises protestantes luthériennes avec le comte Zay. Recours des Slovaques protestants au trône. Convent général de 1842. Destitution de Stúr. Second recours au trône.

La nomination de Stúr comme adjoint de Palkovic n'est pas, à proprement parler, le premier acte de sa carrière de professeur. Au cours de l'année 1834, il avait maintes fois suppléé Palkovic et enseigné la grammaire slave. Ses leçons avaient même plu. En effet, quittant la méthode de Palkovic, il enseignait la grammaire slave en tchéco-slovaque et non en latin. C'était un rajeunissement de l'enseignement qui rencontrait l'assentiment de chacun. C'était de plus un acte d'indépendance qui présentait Stúr comme un homme décidé et capable de prendre à l'occasion des résolutions utiles. D'autre part, au sein même de la société tchéco-slovaque, Stúr avait donné des leçons d'histoire slave, où il s'occupait surtout de tout ce qui avait trait aux origines des Slaves. Ces cours ont été perdus ; seul le registre de la société

tchéco-slovaque nous fait connaître de quoi il y était question. On peut y constater que Stúr marchait sur les traces de Kollár et de Safárik. Une de ses leçons était consacrée à rechercher les origines du mot *slave*.

La société tchéco-slovaque ayant été dissoute, Stúr transporta son activité à l'Institut, qui, au fond, nous l'avons déjà dit, n'était qu'un autre nom de la société tchéco-slovaque disparue. Les hommes restèrent les mêmes ; leur titre seul était changé. Il n'y avait plus ni président, ni vice-président, mais un professeur et un adjoint qui, dans l'esprit de tous, avaient le même rôle et la même autorité. L'institut était si bien un substitut de la société tchéco-slovaque que les membres entre eux ne perdirent jamais l'habitude de le nommer ainsi. Palkovic abandonnait à Stúr presque tout l'enseignement, de sorte que ce dernier organisa les études, fit de l'institut le complément de la chaire. Par là, il réalisait l'idée même qui avait présidé à la fondation de l'institut. Les heures d'études étaient divisées en deux séries : les heures de théorie, c'étaient les heures de cours au lycée, les heures de pratique, celles qui comportaient l'enseignement proprement dit de l'institut. Les leçons pratiques qui avaient lieu hors du lycée, en devenant une des attributions de l'institut, ne perdaient rien de leur ancien caractère. Les heures même furent conservées.

Trois autres points complétaient cette disposition :

I. Les membres étaient divisés en membres ordinaires et extraordinaires. Les premiers devaient lire des travaux à chaque séance. Les seconds étaient seulement tenus de présenter chaque mois un travail à l'un des juges délégués pour apprécier les copies remises.

II. On tenait un procès-verbal des travaux des heures pratiques et Jean Bistersky fut choisi comme secrétaire.

III. Les heures de pratique devaient être de même nombre que les heures de théorie. Il y avait deux heures de théorie par semaine. Il y eut deux heures de pratique (1).

Afin d'assurer le bon fonctionnement de l'institut on forma un Comité de direction et de gestion composé de 6 fonctionnaires et de 3 délégués. Les délégués du Comité de direction sont élus par les membres les plus anciens. Les attributions du Comité sont très étendues. Elles portent à peu près sur tous les actes de la société ; l'article V des règlements de 1836 à 1837 (ces règlements modifient ceux de 1835) les définit ainsi : veiller à la bonne marche de la société ; prendre soin de la bibliothèque ; proposer de nouveaux règlements de nature à contribuer au progrès de la société ; s'appliquer à augmenter le nombre des membres et à accroître leur activité ; améliorer la situation financière. Le reste de l'article V est consacré au fonctionnement même du Comité. Il doit se réunir sur convocation du président ; les débats de chaque réunion doivent être inscrits au registre des procès-verbaux, tous les membres devront avoir communication des notes prises. Aucune décision du Comité ne peut avoir force exécutive si la société tout entière n'y consent, soit tacitement, lorsqu'il n'y a pas d'opposant, soit explicitement lorsqu'on fait appel à la majorité. La société nommera, en outre, chaque année et au cours de la première session, trois commissaires qui auront à apposer leur signature sur toutes les lectures faites au nom du Comité

(1) Registre de la société tchéco-slovaque de Presbourg 1836-37. Manuscrit inédit. Archives du m. de T. S. M.

de direction en séance publique devant les membres de la société.

Cet article ajouté au règlement de 1835 est un des plus importants. En effet, en créant le Comité de direction, on donnait à l'action de la société plus de force. Les propositions lui étaient soumises, après étude ; elles avaient une forme définie et nécessairement la discussion en était plus facile. On évitait les débats inutiles, puisque, dans maints cas, l'absence d'opposant suffisait à donner force d'exécution aux volontés du Comité.

En somme, l'initiative était réservée au Comité de direction et la société gardait seulement le droit de s'opposer à ses propositions, de les modifier et de les rendre exécutoires. Ce système qui, tout en rassemblant dans quelques mains l'action de la société, garantissait suffisamment contre toute usurpation du Comité de direction, était excellent et vraiment propre à un temps de lutte.

A ces modifications importantes s'en ajoutaient d'autres. Les travaux des membres qui, auparavant, étaient soumis à un seul juge devaient désormais être soumis à un jury composé de plusieurs membres qui pouvaient garder le travail huit jours au plus. Il y avait un juge principal, chargé de faire un rapport sur le travail ; on lui accordait quatre jours, le reste du temps était pour les membres qui lui étaient adjoints. Recommandation lui était faite d'être très sévère, de ne pas tenir compte des personnes, de juger le style aussi bien que les idées, d'éviter les remarques blessantes de même que les louanges et les blâmes démesurés.

L'article V se préoccupait en outre de faciliter la tâche des juges. Il divisait les membres en quatre classes suivant l'état de leurs connaissances. Mais cette division ne fut pas réalisée immédiatement.

On se borna à faire deux classes de membres. Les examens du 14 juin 1837 furent faits d'après cette division (1). La situation des membres honoraires était également définie d'une manière plus précise par les statuts de 1837. Comme les membres honoraires étaient le plus souvent dans l'impossibilité de venir s'inscrire eux-mêmes sur le registre, on les autorisait à se faire inscrire par l'entremise d'un tiers. Ils devaient remettre deux fois par an un travail littéraire et payer un florin par an dans les trois premiers mois de l'année. Les membres honoraires qui remplissaient scrupuleusement ces obligations recevaient un diplôme de membre de la société tchéco-slovaque.

Ce qui est remarquable, c'est que le diplôme portait société tchéco-slovaque, alors que, légalement, cette société était dissoute. Les statuts de 1837 réglementaient en détail ce qui concernait la bibliothèque et ils paraissent avoir modifié sur ce point les règlements qui dataient de 1827. Malheureusement, ces statuts de 1827 sont introuvables. De patientes recherches dans la bibliothèque de Presbourg sont restées pour nous sans résultat. Les statuts de 1837 recommandent au Comité de direction de veiller à son entretien, à son agrandissement et au bibliothécaire d'agir de façon que le bon ordre soit constamment observé (2).

Stúr ne bornait pas son activité à des travaux ayant pour objet l'administration et la direction de

(1) Les membres de la première classe furent interrogés sur la grammaire tchéco-slovaque et durent écrire une dictée.

Ceux de la seconde classe eurent encore un examen de grammaire polonaise et une traduction à faire du passage « Sur les Slaves » tiré du livre de Maciejowski : Histoire du droit slave. Manuscrit inédit. Archives du musée de Turc. Sv. Martin.

(2) Le bibliothécaire est personnellement responsable des livres qui sont dans la bibliothèque et le bibliothécaire adjoint des livres qu'on prête.

l'Institut slave, il s'efforçait d'être un exemple à ses collègues en composant des poésies. Quelques-unes de ses œuvres sont parvenues jusqu'à nous ; on ne les connaît guère et l'oubli où elles sont tombées est légitime. Publiées dans des journaux, elles purent avoir à un moment un certain succès, mais leur valeur littéraire est fort mince et elles n'indiquent pas une imagination très puissante. On y retrouve partout l'influence de Kollár ; c'est la même tendance dominante, le même enthousiasme pour la cause slave.

En somme, il ne faut retenir des poésies de Stúr que l'objet auquel il voulait atteindre en les écrivant ; il n'y a pas lieu de les examiner à un autre point de vue.

Stúr ajoutait à ces occupations déjà nombreuses d'autres travaux fort divers. Hurban, dans sa biographie, nous le représente donnant des leçons particulières, remplaçant des professeurs, corrigeant les travaux des jeunes élèves de Presbourg, donnant tantôt un conseil, tantôt une critique, serviable toujours, actif sans cesse (1).

Stúr resta à Presbourg jusqu'en 1838. Il se rendit alors dans sa famille où il passa quelques mois, après quoi il songea à se rendre à Berlin pour y continuer ses études à l'Université.

Pour cela, il obtint un passe-port qui l'autorisait à séjourner à Berlin, non dans une autre ville (2). Mais il lui fallait réunir des fonds. Il chercha des prêteurs. C'était sa seule ressource ; il n'avait, en effet, reçu comme récompense pour les trois années

(1) M. J. Hurban : Louis Stúr, p. 112. Revue slovaque 1881.

(2) Les manifestations des étudiants des universités allemandes inspiraient des craintes à l'Autriche. Soucieuse de ne pas laisser pénétrer le moindre souffle d'esprit plus libéral dans ses terres, elle faisait mille difficultés pour donner aux étudiants de son empire l'autorisation de fréquenter les universités allemandes.

d'enseignement à Presbourg que la somme de cent florins. Mais les prêteurs pressentis ne se montrèrent pas empressés et Stúr, après avoir offert toutes les garanties dont il pouvait disposer, un billet signé par son père et une hypothèque sur quelques champs et une prairie près de Trentschin, dut renoncer à l'espoir de réunir la somme nécessaire pour aller à Berlin. Il fut très affecté de cet échec.

Sa situation était délicate. Essaierait-il de se rendre dans une autre ville où la vie lui serait plus facile ? Il n'y était pas autorisé par son passe-port. Passer outre et se rendre à Halle comme il le fit, c'était enfreindre les règlements administratifs et se mettre dans une situation fautive dont ses ennemis ne manqueraient pas de se faire une arme contre lui.

Il s'en ouvrit à Vrchovsky : « De cet argent dépend en grande partie mon avenir, car sans argent je ne puis me rendre à Berlin ; je dois aller ailleurs ; inutile de penser à Berlin, l'existence y est d'un prix trop élevé ; je suis obligé de me rendre à Halle ; je sais bien ce qui peut s'en suivre. » (1) La décision de Stúr fut donc prise en pleine connaissance de cause. Il arriva à Halle à l'automne de 1838 et se mit aussitôt à étudier la philosophie, l'histoire, la philologie.

Pendant deux années, il disparaît du mouvement national slovaque, auquel il a donné une impulsion si forte qu'il ne s'arrêtera plus. Depuis longtemps déjà, ce n'était pas seulement à Presbourg que se concentraient les forces slovaques. Partout, on assistait à un réveil du sentiment national.

Les élèves de Stúr à leurs vacances se répandaient dans le pays et y portaient l'idée de l'indé-

(1) Lettre inédite de L. Stúr à Vrchovsky. Presbourg 14 septembre 1838. Archives de Turciansky Sv. Martin.

pendance slave. Ils s'efforçaient de tourner l'attention vers ce qui se passait dans les pays slaves et comme en ce temps il n'y avait pas de journaux, ces voyages avaient une importance extrême. C'était le seul moyen mis à la disposition de ceux qui voulaient avoir quelque idée de la vie publique.

Bientôt même, Pesth devient un véritable centre d'activité. Presbourg reste à la tête du mouvement, mais la seconde place revient à Pesth. Le mouvement, dans cette dernière ville, diffère de celui qui avait lieu à Presbourg, où ce sont surtout les jeunes slovaques protestants qui travaillent, tandis qu'à Pesth, les catholiques se sont groupés, pour mener une action parallèle à celle de leurs jeunes compatriotes. Ce mouvement est fort intéressant. Ceux qui y participent sont pour la plupart des fonctionnaires, des écrivains, des prêtres du haut clergé. Leurs idées sont celles de Bernolak. Ils veulent faire du slovaque une langue littéraire (1). Un projet qui leur est cher, c'est celui de la fondation d'un grand journal politique. Mais il n'y avait pas à y songer. Il était, en effet, interdit par le pouvoir de publier des journaux politiques en Slovaquie. A Vienne, on avait cette idée que les journaux politiques en latin, en magyar et en allemand étaient assez nombreux et que point n'était besoin d'en publier en slovaque. Dans l'impossibilité de faire paraître un organe politique, ils résolurent d'éditer une publication périodique. Ils fondèrent une société par actions, au capital de 300 florins qui prit le nom de « Société d'amateurs de langue et de littérature slovaque (2). » Ce fut cette société qui édita l'almanach Zora. Un fait à noter, c'est que

(1) Elever au rang de langue littéraire le dialecte des comitats d'Occident.

(2) Registre de la société d'amateurs de langue et de littérature slovaque. Manuscrit inédit. Archives du musée de Turc. Sv. Martin.

cette société, fondée par les catholiques, fit appel aux protestants. Kollár lui-même fut invité à en faire partie. L'almanach Zora parut en 1835, 1836, 1839 et 1840, c'est-à-dire pendant 4 ans. Les collaborateurs principaux de cet almanach étaient : Kollár, Holly, Hamuljak, Kuzmány, Ottmayer, Zela, etc. L'un d'eux, M. Hodza, était un partisan décidé de l'alphabet latin (1) ; avant qu'on publiât Zora, il écrivit une lettre à la société pour qu'on lui permît d'imprimer les œuvres qu'il enverrait à l'almanach Zora en caractères latins. Il souhaitait qu'on adoptât cette écriture parce qu'il voyait là un moyen de rapprocher les Slaves, surtout les Polonais, les Yougoslaves. Dans cette lettre, il pria les membres de la société des amateurs de littérature et de langue slovaque de ne point envisager ce changement comme une innovation, mais comme une défense des droits éternels de l'alphabet latin.

D'une manière générale, les œuvres qui parurent dans Zora furent écrites, tantôt avec l'orthographe de Bernolák, tantôt avec l'orthographe de Dobrovsky (2). Un des collaborateurs, le plus connu même, et qui n'était autre que le président de la société fondatrice de l'almanach Zora se distinguait de tous les autres par une orthographe spéciale. Dès la seconde édition de la *Fille de Slava*, Kollár avait introduit des lettres supplémentaires qui étaient à ses yeux un embellissement du slovaque. Il recherchait par là une plus grande sonorité, une mesure plus harmonieuse et aussi sans doute un rapprochement avec les autres langues slaves (3).

(1) Les Slovaques conservèrent l'habitude d'employer quelques lettres gothiques dans leurs écrits presque jusqu'aux années quarante du XIX^e siècle.

(2) L'orthographe de Bernolák était celle qu'employaient les Slovaques catholiques, les protestants employaient celle de Dobrovsky.

(3) Il écrivait : serdce, terpelivy, pervy, derzo, terni, etc.

Ces innovations, dès qu'elles s'étaient produites, avaient déplu aux Tchèques. Ils craignaient que le slovaque ne se séparât complètement du tchèque, et par ces additions orthographiques ne finît par former une langue à part. En outre, on se plaignait avec raison des difficultés nouvelles que créaient au lecteur les nouvelles formes de mots dans une langue qui avait déjà l'infortune d'avoir plusieurs orthographes. L'opinion tchèque était sage. Le travail de Kollár était une pure fantaisie, une fantaisie de poète qui se croit philologue. On s'en rendait très bien compte parmi les Tchèques. L'almanach Zora fut l'occasion de vives critiques sur l'orthographe de Kollár. Stúr écrit à Storch le 16 novembre 1836 : « Des paroles de mécontentement se font entendre de toutes parts au sujet de la critique faite sur Zora et de l'opinion sur Kollár ; ces mécontentements vont grandir bientôt et pourront facilement nous amener à nous séparer des Tchèques ; nous n'abandonnerons pas cependant notre entreprise (1). Il fallait parler autrement de Kollár ; cette manière là blesse fort les Slovaques. »

Ces critiques (2) qui avaient été adressée à Kollár déjà maintes et maintes fois avaient le don de l'irriter extrêmement, et au lieu de s'en tenir à ses modifications premières, il en faisait sans cesse de nouvelles. Il vint même un moment où il fit quelque chose de sérieux. Il s'efforça d'écrire dans une langue qui fût le slovaque proprement dit et n'eût plus rien de commun avec le tchèque (3). C'était la

(1) Cette entreprise consistait en une certaine slovaquisation de la langue littéraire des protestants.

(2) Lettres de Jungmann à Kollár. 26 février 1828 ; 26 avril 1836. (Chacun se croit maintenant philosophe, chacun se crée une langue littéraire à part etc.) Revue du musée tchèque 1880.

(3) Stúr écrivit à ce propos à Charles Storch le 21 mars 1837. « ... Je sais que Kollár fait tout ce qu'il peut pour élever le slovaque au rang de langue littéraire ; il a déjà plusieurs partisans, qui nous ont écrit pour nous engager à nous joindre à eux. »

première fois qu'un protestant se ralliait au pur slovaque qui avait été jusque-là la langue des catholiques. Le fait est important, car il annonce une prochaine séparation des intérêts tchèques et slovaques et une union des catholiques et des protestants en Slovaquie. Cette union entre adversaires atteste combien le sentiment national était devenu fort. L'almanach Zora est le premier centre où cette union se soit réalisée. Stúr considérait cet almanach comme devant rendre les plus grands services à la cause slovaque. On a de lui une lettre du 4 mars 1836 dans laquelle il exprime l'impatience que fait naître en lui la publication prochaine de l'almanach. « Nous attendons, dit-il, avec fièvre Zora et nous nous en réjouissons ; cet almanach sera le précurseur de l'ardeur slave. Il aura une grande influence. Ce qui me plaît surtout, c'est la liberté des orthographes. » Cette dernière opinion demande à être expliquée. Stúr était à ce moment là le partisan résolu de l'union tchéco-slovaque. Aussi tout ce qui créait un contact entre les langues parlées dans les deux pays lui semblait-il chose excellente. La liberté des orthographes entraînait avec elle la liberté d'écrire soit en tchèque, soit en slovaque et Stúr espérait que les lecteurs s'accoutumant à lire à la suite des articles écrits dans des langues diverses, mais au fond fort ressemblantes, finiraient par les fondre en une qui hériterait de la richesse des deux (1).

Mais les espérances de Stúr restèrent des espé-

(1) Dans la lettre du 4 mars 1836 Stúr écrit plus loin : « ... Les Tchèques proclament qu'il écrivent en tchéco-slovaque, mais ce n'est qu'une simple manière de parler... C'est un vrai purgatoire chez nous, car écrire en pur tchèque, c'est éloigner le peuple de la lecture, incliner vers notre dialecte, c'est nous séparer des Tchèques... Un temps viendra où ils écouteront peut-être nos réclamations et écriront en vrai tchéco-slovaque et tous nous suivrons le même chemin. »

rances. L'almanach Zora vécut d'une vie assez précaire jusqu'en 1840, puis disparut. La société qui l'avait fondé cessa de tenir ses réunions (1850) et de tout ce mouvement, il ne resta rien de définitif. Toutefois, l'almanach Zora avait rempli un rôle utile. Il avait rapproché catholiques et protestants. Cette idée était chère à Stür et l'on comprend son enthousiasme pour une publication qui servait en tous points ses desseins.

Ce qui montre bien l'intensité du mouvement slovaque, c'est ce qui se passait dans de petites villes comme Trnava. Il y avait là un bourgeois nommé Tamaskovic et qui, sans avoir d'idées philosophiques, sans penser à l'union des Slaves, était un ardent patriote slovaque. Il avait coutume d'assembler chez lui les jeunes bourgeois slovaques et de les entretenir du sort de leur pays. On trouvait dans sa maison les journaux slovaques et tchèques : *Hronka*, *Tatranka*, *l'Abeille de Prague*, le *Journal de Prague*. Il prêtait ces journaux et quelquefois en soirée faisait la lecture d'un article. Il était si convaincu que ses ennemis lui donnèrent le surnom de Nicolas le Russe (Nicolas régnait alors en Russie) et de Svatopluk.

L'activité de Tamaskovic est intéressante, parce qu'elle nous fait assister à la naissance du sentiment national dans la petite bourgeoisie slovaque. En dehors de quelques intellectuels ecclésiastiques et maîtres d'écoles, la bourgeoisie n'avait pas de sentiment national. Elle avait eu d'abord à souffrir l'oppression allemande et ensuite celle des Magyars, qui, quand le sentiment national s'était réveillé en eux, avaient eu l'avantage sur les Allemands. Tamaskovic connaissait ces vexations qui se faisaient surtout sentir dans les villes royales où les fils de la bourgeoisie slovaque se rendaient pour

apprendre un métier. Les Allemands avec lesquels ils étaient en contact ne cessaient de les railler ; ils se moquaient de la langue slovaque à tel point que les jeunes bourgeois finissaient par avoir honte de leur nationalité et comprenant à peine l'allemand s'efforçaient de parler cette langue et d'oublier la leur. On voit combien l'action de Tamaskovic était utile.

Sur Tamaskovic, les renseignements sont assez nombreux. Il a laissé des sortes de mémoires qui nous renseignent sur ses actes et sur ceux de ses compatriotes (1). On y peut lire qu'un soir, ayant réuni les bourgeois de la compagnie civique dont il était le sergent, il porta le toast suivant : « que Dieu vienne en aide au peuple slovaque dont cette compagnie bourgeoise provient aussi, qu'il le réveille de son sommeil, lui donne la connaissance de ses besoins nationaux, accroisse sa force, élève son esprit, afin qu'il règne comme jadis dans ce pays. »

Il y eut d'autres initiatives encore. Les instituteurs locaux d'Orava décidèrent de former une société ayant pour objet l'amélioration de l'enseignement dans les écoles locales. Ils souhaitaient surtout qu'on enseignât la langue maternelle, qui était complètement négligée. L'enseignement comprenait surtout l'étude du latin et un peu celle du tchéco-slovaque. Dans les premières séances de la société, on eut à discuter sur la langue à employer pour les procès-verbaux des séances. Quelques-uns voulaient le latin, mais la majorité se prononça pour le slovaque. Aussi, de 1834 à 1840, la langue slovaque, favorisée par un commencement d'union des protestants et des catholiques, se répand-elle de plus en plus. Avant que les instituteurs locaux se

(1) Manuscrit inédit. Archives du musée de Turciansky Sv. Martin.

groupent, d'autres faits s'étaient produits qui montraient bien la force du mouvement qui se préparait. D'autres sociétés, semblables à celle de Presbourg, se fondaient dans divers points. En 1832, il y en eut à Levoca ; quelques années plus tard, à Stiavnica, Presov, Kezmark. Toutes ces sociétés étaient animées du même esprit que leur sœur aînée : elles avaient toutes un caractère d'idéalisme très marqué. A Stiavnica, les membres devaient professer les uns pour les autres des sentiments de fraternité et toujours porter dans leurs actes la justice, la noblesse, la bonté, et cette justice dont on recommandait la pratique aux membres ne devait pas rester un vœu sans sanction (1).

La société de Levoca dont l'âme et le chef était le professeur et pasteur M. Hlavacek, ancien président de la société de Presbourg (1831-32), a plus d'importance que les autres. Bien qu'elle leur ressemble pour ce qui est des idées directrices, elle a quelque chose de plus littéraire ; on s'y intéresse fort à tout ce qui exige du goût. Elle n'est pas étrangère aux questions d'esthétique. Cette société, sous la direction de Hlavacek, édita ses produits littéraires sous le titre de *Jitrenka* (*l'Aurore*). Mais cette aurore faillit être le crépuscule de la société, car les Magyars irrités de son activité et de l'esprit qu'ils y voyaient se développer firent paraître dans leur journal tout un article sur les héros tchéco-slovaque du panslavisme à Levoca, dans lequel ils accusaient Hlavacek d'être le propagateur de cet esprit séditionnel et pardonnaient à la jeunesse ses fautes, car, disaient-ils, elle ne savait ce qu'elle faisait, mais se laissait conduire par

(1) Extrait du registre de la société de Stiavnica. Manuscrit inédit. Archives du musée de Turc. Sv. Martin.

de mauvais bergers. Une phrase de l'article peut en résumer l'intention : « Les maîtres peuvent éveiller l'esprit et le développer autant qu'ils le veulent, mais on ne saurait souffrir que dans le pays magyar s'implante l'esprit tchéco-slovaque (1). » Dès lors, les Slovaques de Levoca furent fortement combattus par les Magyars en sorte que de 1840 à 1843 ce furent des années de sommeil. Les membres de la société étaient peu unis et souvent des querelles s'élevaient entre eux. D'autre part, ils avaient un adversaire dans l'Eglise protestante entièrement soumise à la direction magyare (2).

Les deux sociétés de Stiavnica et de Levoca sont des sociétés qui visent à l'action. Il en est une qui paraît plus modérée et préfère les moyens lents et sûrs aux démonstrations bruyantes. La société de Presov définit ainsi son objet : « non pas développer avec bruit et éclat le sentiment national, mais marcher avec paix et calme vers le but proposé ; le devoir de chacun est de travailler par ses paroles et par ses actes au réveil national, de prouver un véritable amour pour la Slavie sans craindre les terreurs et les chimères qui peuvent se présenter en chemin (3). »

Toutes ces sociétés entretenaient avec la société de Presbourg des rapports étroits. Elle les stimulait sans cesse. A peine voyait-elle leur activité faillir qu'elle les rappelait au devoir. Stúr écrivait lui-même le à la société de Presov : « Ayez tous un cœur brave et entreprenant pour notre

(1) Társalkodá N 92. Pesth 14 novembre 1840.

(2) La jeunesse slovaque à Levoca de 1843 à 1847. Manuscrit inédit. Archives du musée de Turčiansky Sv. Martin.

(3) Extrait du registre de la Société de Presov. Manuscrit inédit. Archives du musée de Turc. Sv. M.

peuple malheureux et persécuté ! Méditez ce que nous sommes et ce que nous devons être, souvenez-vous des communes libres de l'Amérique. Rappelez-vous ce que nous sommes, ce qu'est la Pologne, ce qu'est le monde slave ? Lisez, si vous pouvez en obtenir, des livres allemands sur l'Amérique occidentale, sur la révolution polonaise... Tout ce que vous faites, faites-le pour votre peuple et pour l'humanité(1). »

A mesure que des sociétés se formaient, la presse, plus lentement il est vrai, prenait de l'extension. Il y avait deux journaux *Hronka* et *Tatranka*, plus l'almanach *Zora* dont nous avons déjà parlé. Ces journaux étaient littéraires, nullement politiques. On ne les eût pas autorisés autrement. Leur esprit c'est celui qui règne : enthousiaste et romantique ; beaucoup de poésies paraissent dans *Hronka* et ce sont le plus souvent des odes ou encore des élégies et des sonnets. Quant aux idées qu'on y expose, elles ne sont toutes que le développement ou l'analyse de l'idée générale de solidarité entre les Slaves(2). On peut donc conclure que la presse slovaque n'a que peu d'importance à l'époque. Son action n'est guère étendue ; de plus, les journaux n'ont qu'une existence éphémère : ils vivent d'une vie sans éclat pendant deux ou trois ans et s'évanouissent. En outre, ils paraissaient irrégulièrement. *Tatranka* en cinq ans donna ce qu'elle devait donner en un an.

Cet état de chose était fâcheux. La petite bourgeoisie s'était habituée à lire ; sa curiosité s'était éveillée, mais cette curiosité ne trouvait pas à se satisfaire. Il lui eût fallu des journaux plus nom-

(1) La lettre ne porte pas de date.

(2) La Solidarité slave de Kollár avant de paraître en allemand parut en tchéco-slovaque dans la *Hronka* en 1836.

breux, traitant de questions plus actuelles et « surtout écrits dans une langue facile, pure, claire, connue de tous et non incompréhensible comme tout ce qui est dans la langue nouvelle », ainsi que le souhaitait Ollik dans une lettre du 30 octobre 1837 où, après avoir constaté combien le peuple slovaque lisait avec plaisir les livres slovaques, il s'élevait contre les ouvrages écrits en « tchèque élevé, rempli de mots ou trop vieux ou trop nouveaux, toutes choses à quoi excellent surtout les poètes d'aujourd'hui » ; Ollik eût voulu « une littérature de style coulant, léger, comme celui de Komensky, de Mosoci, de Palkovic, de Tablic, de Chalupka, etc. »

Cette dernière remarque de Ollik met de nouveau en relief l'importance de la question des langues. La vie slovaque était subordonnée à cette question et, la scission se faisant de plus en plus grande entre les Tchèques et les Slovaques, le moment était proche où le fait d'adopter définitivement leur langue serait pour les Slovaques une question d'existence (1).

Après le départ de Stúr, A.-H. Skultéty était devenu professeur-adjoint à sa place ; à l'institut, c'étaient Cervenak et J.-M. Hurban qui s'étaient chargés des fonctions qu'il avait exercées durant trois ans.

Tous les trois avaient l'activité de la jeunesse ; ils étaient fervents disciples de Stúr et ne faisaient que continuer son œuvre. Bientôt, on ne se borna plus à étudier les langues slaves ou à correspondre avec les pays slaves ; on organisa des voyages en

(1) La lettre de Ollik précédemment citée contient à ce sujet la réflexion suivante : « J'ai su de là, que vos Slovaques en emboitant le pas après les Tchèques agissent contre leur intérêt. Car pour les Slovaques écrire dans ce siècle en langue tchèque élevée est la même chose que si dès aujourd'hui tous les écrivains à Prague se mettaient à écrire en pur slovaque. »

pays slave ; pour fournir la somme nécessaire à ces voyages, les membres versèrent une cotisation spéciale (1). Un des bénéficiaires de ces bourses de voyage fut Ollik. En 1838, il se rendit en Slavonie et en Croatie. Hurban, en 1839, alla en Bohême, en Moravie. De retour en Slovaquie, ceux qui avaient bénéficié d'une bourse devaient faire un rapport et le faire imprimer. Il paraît que cette dernière obligation ne fut pas remplie par tous, puisque Hurban, dans la biographie de Stúr, parlant de la publication de ces voyages, dit qu'il fut seul à remplir le devoir des boursiers en publiant en 1841 une relation de son voyage en Bohême et en Moravie (2).

Cela montre bien que nulle part dans les pays slaves, on n'avait si fortement l'idée d'une solidarité de tous les Slaves. L'inspirateur de ce mouvement était Kollár dont les Slovaques suivaient les conseils pour ainsi dire à la lettre.

La dissolution de la société tchéco-slovaque fut suivie d'une tentative de société secrète. Quelques membres, peu nombreux, 6 ou 7 au plus, formèrent un groupe qui prit le nom de Solidarité. On sait peu de chose sur cette organisation où tous les membres de l'institut n'étaient pas admis. Voici quelques-unes des obligations que les membres contractaient l'un à l'égard de l'autre. Ils devaient correspondre entre eux deux fois par mois pour se faire part de tout ce qui se passait dans les pays slaves et se réunir une fois par an dans une sorte d'assemblée générale où étaient débattues les questions importantes. Dans les premiers temps, la société eut un peu l'allure d'une loge de Franc-Maçonnerie ; on y était admis après un cérémonial

(1) Chacun 10 Kreutzer en argent par mois.

(2) M. J. Hurban : Louis Stúr, *Revue Slovaque*, p. 305, 1881.

compliqué qui fut bientôt supprimé, de vives critiques s'étant produites (1). Les membres de cette Solidarité étaient les plus marquants dans l'Institut : Cervenak, Skultéty, Hurban, Ollik, Vrchovsky à Pesth, S. Chalupka à Teplice. Cela donne à penser que cette Solidarité était au fond un Comité d'action secret, puisque les adhérents étaient ceux qui avaient la direction de l'Institut.

Tels sont les faits qui caractérisent l'activité slovaque jusqu'en 1840, date du retour de Stúr. Mais, avant même que la société eût songé à organiser des voyages dans les pays slaves, des relations s'étaient établies entre divers peuples slaves et les Slovaques de Presbourg.

Dès 1836, quelques voyageurs slaves étaient venus rendre visite aux membres de la société tchéco-slovaque qui n'était pas encore devenue l'Institut slave. L'un d'eux était le Polonais Maciejowski, professeur d'histoire à Varsovie. Pendant la diète qui eut lieu à Presbourg (1836), des députés croates et serbes délégués à la diète avaient aussi fait une visite aux Slovaques de la société. Mais ces visiteurs étaient des visiteurs isolés. Deux ans après, en 1838, une délégation de Tchèques (2) vint spécialement pour encourager les Slovaques à pratiquer la solidarité entre Slovaques et Tchèques et à anéantir les tendances trop particularistes de chaque peuple. Les Slovaques se montrèrent fort étonnés d'un reproche dont ils ne comprenaient pas le sens et qui leur paraissait absolument injuste. Les Tchèques alors accusèrent les Slovaques de se laisser abuser par des idées panslaves trop exaltées qui leur faisaient oublier le but immédiat et le

(1) Lettre de Chalupka à Vrchovsky. Teplice, 7 Mars 1839. Lettre de Cervenak à Vrchovsky, 28 Octobre 1838.

(2) Pellár, Kampelik, Rieger et Sneider.

travail nécessaire. La discussion entre les Tchèques et les Slovaques devint si vive qu'on décida de tenir un conseil où les deux nations sœurs seraient représentées.

Le débat devait porter sur la manière d'agir en Slovaquie et en Bohême. On avait invité, outre les Slovaques de Presbourg, quelques membres honoraires de l'Institut slave. Un seul vint, Vrchovsky. Les délibérations furent bruyantes ; aux reproches réitérés des Tchèques, les Slovaques finirent par répondre qu'ils continueraient à marcher dans la voie déjà prise, qu'ils seraient Slovaques avant tout, puis Tchéco-slovaques et ensuite Slaves. On se sépara plus étrangers que jamais.

C'était un échec pour l'idée de la solidarité slave, compensé heureusement par des sympathies venues d'ailleurs. Les Polonais de Vienne, les Russes, les Moraves se mirent à encourager les Slovaques, leur recommandant de se rendre indépendants et de cultiver leur langue. Ils envoient des livres à la bibliothèque tchéco-slovaque (1), correspondent avec

(1) Les Polonais leur envoyèrent 4 brochures imprimées à Paris, ajoutant à chacune une introduction. La première traite de « La guerre des partis » précédée de ces mots : « Vous voyez notre préparation au combat, il sera terrible, instruisez vous aussi, car vous en aurez peut-être besoin. Car une guerre inouïe va survenir, guerre des peuples, guerre de l'imagination pure (czystych wyobrazen) avec les préjugés, guerre du nouveau monde avec l'ancien. Slovaques ! nous pensons que vous voudrez appartenir au nouveau monde. Donc, prenez garde, prenez garde, vous dis-je, et courage ! Car l'Allemand dit : Leere Fässer klingen hell. Donc, parler peu et beaucoup agir ! » La seconde : Des Sociétés de Secours Mutuel. « Lisez avec soin et réfléchissez sur le sens présent des Sociétés de Secours Mutuel... Mais seulement du courage et en avant ! Non la paresse, mais bien l'application et le courage, non la crainte, mais la hardiesse et l'audace ; non le chagrin, mais des pensées solides peuvent nous relever et nous mettre au rang des peuples indépendants. Vous voyez combien nous sommes opprimés et surveillés de toutes parts, et pourtant nous avons le plus grand esprit des Slaves. Nous espérons que vous répondrez à nos attentes, comme il vous convient de le faire ! » La troisième : De la guerre de la Pologne. « Lisez les exploits de notre révolution. Elle eut été non seulement pour la Pologne, mais si elle avait réussi pour le monde slave entier. Tel était

l'Institut ; leurs lettres sont surtout des exhortations à mener la lutte avec ardeur. Certaines d'entre elles montrent avec quel intérêt dans les divers pays slaves on suivait le mouvement slovaque. L'une de ces lettres écrite par le slaviste russe Bodiansky qui était venu voir les Slovaques de Presbourg est tout au long un éloge de leur activité et de leurs pensées. Nous en citons l'essentiel :

« Vous savez depuis longtemps sans doute ce qui m'est arrivé depuis notre séparation. Maintenant, grâce à Dieu, ma situation s'est améliorée et j'ai l'espoir de pouvoir continuer mon voyage à la fin de ce mois. Je ne sais encore moi-même où je porterai mes pas, si ce sera directement au sud, à l'occident ou au nord-ouest. Du moins, où que ce soit, je voudrais me trouver encore une fois dans votre cercle, vous voir, vous embrasser tous et chacun. Je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé avec vous, j'ai eu le désir de le prolonger, car il fut trop court, pourtant je le considère comme le moment le plus heureux de ma vie. Demeurant dans le lointain nord Slavo-Russe, il me sera infiniment agréable de me transporter en esprit au sein de votre cercle fraternel, de m'entretenir avec vous sur le bien *général* de nos compatriotes, afin que nous puissions unir nos forces et parvenir au

l'accord entre le Russe Pestel et le Polonais Lukasinski. Souvenez-vous toujours que c'est l'aristocratie qui fut cause de notre perte et prenez garde qu'elle ne vous perde aussi... Instruisez-vous sur cela afin de savoir bien juger nos entreprises, car, nous Polonais, nous n'avons jamais oublié ce dont nous nous sommes redevables et nous n'oublierons jamais notre nationalité et notre culture. Nous étions le mur de l'Europe civilisée et nous voulons l'être. Nous exigeons de vous une activité plus prompte et plus d'indépendance. En avant Slovaques! Seul le titre de la quatrième brochure est connu : « Expédition en Pologne ».

Lettre inédite de Cervenak à Vrchovsky. Presbourg, 1 Janvier 1838. Archives du musée de Turc. Sv. Martin.

but que le ciel a destiné aux races slaves. Croyez-moi, *je suis toujours avec vous*, sinon de corps, du moins en *esprit*. La direction de vos pensées, de vos sincères sentiments, l'élan de votre volonté sont au-dessus de toute louange. Fasse le ciel, que vous suiviez toujours cette belle et noble voie, cette voie de vérité. Je vous dirai franchement, que, quoique j'aie entendu dire de vous beaucoup de bien par d'autres, je ne m'attendais pourtant pas à ce que j'ai trouvé personnellement dans votre milieu. Vous m'avez étonné par votre ardent, pur et altruïste amour, par votre attachement sans limite au Panslavisme, à cette fleur magnifique de l'activité vivifiante de notre peuple dans le temps moderne. Dans mes voyages, je donne une attention spéciale à ce trait de l'esprit de ceux qui appartiennent à la même race que nous et là où je le remarque, je me dis à moi-même et aux autres : *Voilà un vrai Slave !* Voilà un ferme garant de la *renaissance* des Slaves ! Voilà un véritable gage de la grandeur présente, de la gloire et de la prospérité de ce peuple ! — A regret, je n'ai pu le dire partout, remarquant chez les uns une faible conception de cette idée sublime, d'autres en ont conscience, mais leur cœur n'y est pas disposé, d'autres sont particulièrement amoureux de leur nationalité, c'est pourquoi ils repoussent tout ce qui sent le panslavisme, qui est un ennemi ruinant leur édifice avec le dessein d'élever sur les ruines de leur bonheur, son propre empire ; enfin la plupart n'ont aucune conscience, non seulement du panslavisme, mais de leur indépendance de slave propre et distincte. Je vois et j'ai vu le contraire chez vous. J'espère que dans l'avenir vous ne changerez pas, mais qu'au contraire vous progresserez de plus en plus : lutter pour l'affermissement des peuples slaves est un

effort brillant et salulaire. Vos frères du *nord-ouest* sauront vous apprécier, vous et vos semblables, et vous offriront leurs mains fraternelles, dans tout ce que le sort vous prépare pour l'avenir dans la vie et la mort, dans le bonheur et le chagrin, dans la joie et dans les tristesses *mutuelles*, toutes choses qui doivent être partagées, inséparables. Surtout, gardez, aimez, soignez votre *langue maternelle* ! Avoir sa langue est la condition de tout ce qui est bon, élégant et prospère pour vous et votre peuple, comme premier et dernier héritage de nos aïeux à leurs descendants :

Sans *langue* — la nation est dans la tombe
Et ne *ressuscitera* jamais !
Mais un peuple qui a gardé sa langue
Peut toujours se rire des méchants à leur face ⁽¹⁾. »

Une autre lettre, non moins remarquable, qui est presque du même temps, a pour auteur la société morave de Brno. Elle montre que de tous côtés on a les yeux tournés vers le petit peuple slovaque qui étonne par son ardeur et son amour de la patrie et de la race : « Votre Institut, comme (*weregué listy i Sankromne*) les journaux et les lettres privées nous l'annoncent, doit être un signe bon et consolant, non seulement pour nous, Moraves, vos plus proches voisins, mais pour tout Slave qui a pénétré plus avant dans les mystères cachés des Slaves et a dû se persuader que de vous, Slovaques, on attend dans le plus proche avenir, non seulement la force morale et spirituelle, mais aussi la force physique, la puissance.

Vos chants *Hej Slováci, Où l'Adriatique écume*,

(1) Lettre inédite de Bodiansky à la société de Presbourg. Archives du musée de Turciansky Sv. Martin.

Réjouissons-nous, jeunes gens, etc., sont très aimés chez nous et se chantent souvent (1). »

Cette activité des Slovaques, si remarquée à l'étranger, ne semblait pas devoir se ralentir. En effet, la prospérité matérielle avait fait suite à ce qu'on aurait pu appeler la prospérité morale. La chaire tchéco-slovaque qui, à ses débuts, n'avait pour garantir le paiement du professeur qu'une somme de 150 florins produit par les dons volontaires des patriotes slovaques, avait vu ses ressources croître peu à peu ; des dons étaient faits qui, totalisés et capitalisés, assuraient définitivement l'avenir d'un enseignement si précieux à la nation.

Ce capital de la chaire tchéco-slovaque a une histoire. Constitué en 1801 par les libéralités de quelques Slovaques patriotes, il s'élevait à 978 florins. Cette somme était entre les mains de Palkovic qui, de ce fait, se trouvait être à la fois trésorier du capital et bénéficiaire du revenu. Cette situation était irrégulière. Aussi songea-t-il à confier la somme à une personne morale qui, par son importance, offrirait plus de garantie aux yeux des donateurs qu'un simple chargé de cours (Palkovic n'était pas encore professeur) et donnât à ce capital le caractère d'une véritable fondation. Ce fut Palkovic qui, désireux de remettre une charge qui ne lui convenait pas, s'adressa au convent du district *Cis-Danubien*. Celui-ci accepta, non pas immédiatement, mais six ans plus tard en 1825. Il y eut à cette occasion une réunion du convent le 4 et le 5 mai 1825 pendant laquelle Palkovic fut nommé professeur titulaire de langue et de littérature tchéco-slovaque ; quant à la question du capital, ce fut seulement le 25 août 1825 qu'elle reçut une

(1) Lettre inédite de la Société de Brno à la Société de Presbourg, 15 Mars 1840. Archives du musée de Turciansky, Sv. M.

solution. Le convent en acceptait la gestion. Dans cette acceptation, le convent ne se bornait pas à donner note d'un fait d'ordre financier, il assurait encore Palkovic de l'intérêt qu'il portait à la chaire dont il était le professeur et lui faisait même la promesse d'employer toute son influence au maintien de cette chaire qui ne devait jamais être détachée du lycée (1).

L'administration de la fondation destinée à la chaire tchéco-slovaque se poursuivait normalement jusqu'en 1840.

Vers cette époque, on eut des craintes. La magyarisation devenait très forte ; une main mise sur les fonds de la société pouvait être envisagée d'un moment à l'autre ; les Magyars avaient pris, en effet, la direction même de l'Eglise protestante et ils étaient tout puissants dans les convents (2).

Ce danger fut pressenti par les jeunes gens de l'Institut qui projetèrent alors de reprendre le capital et de former une société savante nationale (3).

Mais avant même qu'ils pussent commencer de réaliser leur intention en envoyant une pétition au roi pour demander l'autorisation nécessaire, le Palatin, de sa propre autorité, ouvrit une enquête sur les agissements des Slovaques ; elle aboutit à l'ordre donné au convent de faire cesser toute manifestation nationale à l'intérieur du lycée et de n'enseigner la langue tchéco-slovaque qu'à ceux qui en avaient besoin pour demeurer en contact avec le peuple, c'est-à-dire aux futurs pasteurs et aux futurs maîtres ; encore recommandait-on de la leur enseigner le moins possible, dans les limites néces-

(1) Tatranka. t. IV, p. 37. Presbourg.

(2) Assemblée ecclésiastique des protestants.

(3) Lettre inédite de P. Ollik à Vrchovsky, 20 septembre 1839. Archives du musée de Turc. Sv. M.

saires, selon l'expression même de l'avis du Palatin adressé au convent du district. Pour assurer l'exécution de ses volontés, le Palatin chargeait en outre la superintendance de Cis-Danube de veiller à l'exécution de ses instructions (1).

C'était le premier acte contre la chaire tchécoslovaque. Ce ne devait pas être le dernier. Dès lors, on en poursuivra systématiquement la destruction.

Stúr arriva à Halle en automne 1838. Du moment qu'il ne lui était pas permis d'aller à Berlin, il n'eût pu faire de meilleur choix. Depuis le XVIII^e siècle, l'Université de Halle était la première des Universités protestantes de l'Allemagne. Elle comptait parmi ses professeurs des hommes remarquables.

C'était aussi une de celles que fréquentaient le plus volontiers les jeunes Hongrois. Il y avait à leur disposition une bibliothèque hongroise, riche surtout en livres de géographie, de statistique et d'histoire de Hongrie. Quelques bourses y avaient été fondées en faveur des étudiants protestants, mais elles étaient exclusivement réservées aux Magyars.

Stúr arriva en Allemagne à une époque où le sentiment national, un moment assoupi après 1824, commençait à se manifester avec une nouvelle énergie. « La vie de presque tous les professeurs allemands à cette époque était un apostolat et au-dessus de leurs études flottait sans cesse devant leurs yeux l'image de la patrie commune (2). » La philosophie de Hegel trouvait ses meilleurs adeptes à Halle. Stúr fut emporté par le courant d'enthousiasme général. « Il étudia la philosophie dans ses

(1) Markusovszky : A. Pozsonyi ag. histv. evang. lyceum Története 1896.

(2) E. Denis : L'Allemagne 1810-1852, p. 220.

moindres rameaux, écrit Hecko, un de ses élèves ; psychologie, logique, anthropologie, métaphysique, esthétique, éthique, pédagogie ; il passa ensuite au droit naturel, à l'administration, à la politique, et s'initia aux sciences naturelles et aux mathématiques, d'où il revint à la philologie classique et populaire, à la philologie dans un sens plus large, à l'ethnographie, à la statistique, à l'histoire qui charma surtout son esprit et qu'il préféra à toute autre science. » Il suivit les cours de philosophie d'Erdmann et de Schaller, professeurs favoris de tous les Slovaques, les cours d'histoire de Dunker, de Rœpell, de Léo et de Blanc, les cours de philologie de Bopp et de Pott.

Erdmann, Schaller et Léo étaient des Hegeliens connus.

Nous aurions voulu suivre à Halle les traces de Stür ; nous avons dû y renoncer ; mais les renseignements que nous possédons nous permettent en somme de nous faire une idée assez précise sur ses années d'études. Les matières enseignées en 1840 pendant le semestre d'hiver furent les suivantes. Histoire, D^r Dunker : *Histoire ancienne*, D^r Rœpell : *Histoire des états européens avec un rapport spécial sur leur constitution et leur développement*, Rœpell : *Histoire de l'Allemagne*, Léo : *Histoire de France de 1786 à 1804*. — Philosophie, Schaller : *Sur la philosophie de notre temps*, Ulrici : *Critique de la philosophie de Hegel*, Erdmann et Schaller : *Anthropologie et Psychologie*, Erdmann : *Sur la logique d'Aristote*.

Stür était évidemment très bien préparé, à la fois par son passé et par les qualités naturelles de son esprit, à subir profondément l'influence de son nouveau milieu. Il n'est pas excessif de dire qu'il en demeure comme marqué et que nous en

apercevons la trace dans toutes ses œuvres ultérieures. « Sa pensée, nous dit Vlcek (1), poétique et contemplative, partant toujours du même principe, se plaisait dans les grandes vues rétrospectives, même basées sur des connaissances positives très modestes ; son penchant à généraliser très vite et à prophétiser, tout cela trouvait assez d'appui dans la formation dialectique de la philosophie de Hegel.

La synthèse de la culture orientale et antique avec la culture latine, forme la culture germanique mode Hegel. De la culture antique et latine, l'évolution mène à la culture germanique et de là à la culture slave mode Stúr. Dans le slave et sa civilisation, Stúr voyait la synthèse de toute la culture antérieure de l'Europe. »

Tous les cours que Stúr fit au lycée de Presbourg après son retour de Halle en 1842 et 1843 sont le résultat de l'influence de Hegel, de Cieszkowsky, philosophe polonais que Stúr aimait beaucoup, de Mickiewicz et des slavophiles russes.

En 1839, Stúr, pénétré des idées de Kollár, et désireux de réaliser tout ce que le maître avait conseillé à ceux qui voulaient être vraiment slaves par le cœur et par l'esprit, décida de faire un voyage en Lusace. Il avait choisi cette région en partie pour des raisons pratiques, le voyage étant court, en partie parce qu'il comptait trouver là quelques types de ces vieux Slaves qui avaient conservé en eux toute la pureté de la race. Il se mit en route au printemps et envoya à la *Revue du Musée tchègue* une relation de son voyage dans laquelle il épanche les sentiments éprouvés en parcourant ces pays où autrefois les Slaves

(1) Littérature du XIX^e s. Article de Vlcek, p. 434. Prague 1905.

avaient été nombreux et où à présent ils n'étaient plus que quelques-uns. Là où jadis le village tout entier était slave, l'élément allemand a tout subjugué ; à peine de loin en loin une ancienne famille a conservé les traditions d'autrefois. Inspiré par ces regrets, cet amour de sa race, Stúr donna quelque temps après dans *Nitra* un petit poème : *Le prêtre païen*, où il décrivait dans une langue imagée, les ruines des temples païens, la conversion des Lusa-ciens au christianisme.

« Malheureuse et pauvre Lusace,
 Ton sort sera bien triste,
 Ils te prendront tout, les méchants,
 Tout ce que Dieu t'a donné en partage.
 On t'a arraché ta foi sainte,
 Ta chère liberté,
 Ils t'arracheront aussi ta langue,
 Ton costume national et tes traditions. »

La poésie passa inaperçue, mais l'article fut traduit à la fois en illyrien, en polonais et en russe (1).

Stúr avait cru en cours de route, devoir s'arrêter chez les lycéens de Budisin (2).

Ceux-ci lui furent fort reconnaissants de sa visite et de ses entretiens. On peut lire dans le registre où ils notaient les événements importants de leur vie commune au lycée, ce qui suit : « Nous devons être très reconnaissants à Stúr, car il nous fit faire connaissance avec d'autres Slaves, nous donnant des lettres de recommandation pour Prague, Pesth et Presbourg. Il éveilla dans nos âmes un zèle extraordinaire pour une activité nouvelle et énergique, il

(1) L'article parut traduit en russe et en polonais dans la « Jutrzenka » de Dubrowsky, 1842, Varsovie.

(2) Bautzen (allemand).

nous réveilla de notre sommeil (1) ». Son voyage en Lusace achevé, Stúr retourna pour quinze mois à Halle ; il y termina ses études et ensuite se rendit dans son pays. Mais en route, il s'arrêta à Prague. Il avait là un ami, J. Pospisil, le rédacteur des *Kvety* dont Stúr avait été souvent le collaborateur comme poète. Pospisil partageait les idées de Stúr ; il était actif et grand patriote. Il l'accueillit avec beaucoup d'empressement et insista auprès de lui pour qu'il se rendît à Kralove-Hradec (2), dans sa propre famille. Stúr céda aux instances de son ami et se rendit chez Pospisil. Cette famille était dans la Bohême d'alors un milieu exceptionnel. Elle apparaissait à cette époque de transition comme une vision consolante. Nulle part, semblait-il, on ne suivait avec tant d'intérêt le progrès des Slaves. Nulle part on ne prenait une aussi grande part à ce progrès. Leur maison était un vrai foyer pour les Slaves. Hurban durant son voyage en Bohême et en Moravie y passa plusieurs jours et, charmé par toute la famille, dédia à Marie, sœur de J. Pospisil bien des lignes remplies de son admiration pour elle (3).

Marie Pospisil était une jeune fille belle et spirituelle ; elle avait en outre de hautes qualités morales. Stúr ne put rester indifférent à tant d'attrait réunis. Cependant, il se fût sans doute éloigné de cette maison où une grande affection pressentie le retenait déjà, si un accident n'était venu rendre impossible son départ. Comme il venait de faire ses adieux aux membres de la famille Pospisil, il tomba sur les marches de l'esca-

(1) V. A. Frantsev, *La matica serbe à Budisin*, 1847-1897.

(2) Königgratz.

(3) *Voyage d'un Slovaque chez les frères slaves de Moravie et de Bohême*. Pesth. 1841.

lier en quittant leur maison et se fractura le bras. On le transporta en hâte dans la maison, on lui prodigua les soins les plus dévoués, et durant des jours trop courts au gré du blessé, Marie Pospisil fut pour Stúr une garde-malade incomparable. Stúr qui avait jusque-là considéré l'amour des femmes comme l'égal d'un crime, tout au moins comme une défaillance de la raison, s'éprit cependant de Marie Pospisil.

Cet amour ressenti par Stúr était en opposition avec les convictions de toute sa vie. Il avait toujours considéré la femme comme la cause de la faiblesse du caractère de l'homme, de sa passivité dans les affaires nationales. On peut connaître ses idées sur les femmes, par une lettre à un ami où il parle de la naissance de la fille de Kollár : « La Mina de Kollár a enfanté. Qu'a-t-elle ? Autant que rien : une fille. »

Dès qu'il fut rétabli, Stúr prit congé de Pospisil sans rien laisser paraître de ses sentiments. Sans doute la jeune fille les connaissait, soit qu'elle les eût devinés, soit que Stúr les lui eût avoués.

De retour dans sa patrie, Stúr, comme pour repasser encore une fois dans son cœur ce souvenir et en revivre les joies, écrit en détail au frère de Marie Pospisil tout ce qui lui est arrivé et lui fait la confidence de ses sentiments. C'était la deuxième fois que J. Pospisil était le confident d'une passion inspirée par sa sœur (1). « Votre Hradec, lui écrivait-il le 6 décembre 1840, m'a vivement blessé. La blessure au bras droit sera vite

(1) Charles-Eugène Tupy, poète tchèque connu sous le pseudonyme de Boleslav Jablonský (1813-1881). Il rédigeait avec J. Pospisil les Kvety (Fleurs) et connut dans sa famille la sœur cadette de ce dernier qui fut dès lors la muse du poète sous le nom d'Angéline dans ses chants d'amour (1836-1837).

guérie, mais la blessure au cœur, que m'a faite celle qui m'a soigné est profonde, inguérissable. Qui m'aurait prédit qu'à Hradec l'amour me blesserait, moi qui le fuyais si obstinément afin de pouvoir travailler plus indépendamment et plus librement et consacrer toutes mes forces à un seul problème. Et vous Jaroslav, vous en êtes la cause. Vous m'avez forcé moralement à ce voyage à Hradec, en disant que je vous l'avais promis ; et moi, voulant éviter vos reproches, je vous ai promis d'aller à Hradec. Si vous ne m'aviez moralement forcé, je n'y serais pas allé. Voilà une étonnante destinée..... Vous avez là toute l'aventure décrite bien sincèrement ; elle est vraiment extraordinaire. Mademoiselle votre sœur, patriote, bonne, aimable et modeste a fait sur moi une forte impression. Elle enleva de mon cœur son ancienne tranquillité et vous Jaroslav, vous en êtes la cause. Je vous le pardonne volontiers grâce à la noblesse et au patriotisme de Mademoiselle votre sœur et à votre bonté. Vous avez agi franchement avec moi sans savoir à quoi vous m'envoyiez chez vous. Deux hommes sont déjà frappés de la même flèche. L'autre (1), malheureux à Strachov périra peut-être dans sa solitude sous le poids des douleurs d'amour, moi sous la Tatra dans le tourbillon des soucis et des luttes, je suis triste. Mais c'est le sort commun ! Finalement, j'ai écrit tout cela et je me suis confié seulement à votre cœur fraternel... » En même temps, il envoyait à J. Pospisil, rédacteur des *Kvety*, une poésie écrite sous le pseudonyme de Boleslav Zahorsky, où il évoquait l'image de celle qu'il aimait encore et le souvenir de leur rencontre. La dernière strophe est directement adressée à la jeune

(1) Charles-Eugène Tupy.

filles. « Marie ! La Tatra est déjà blanche de neige et le vent souffle dans les plaines ; il amènera bientôt le triste hiver, devant lequel la nature baissera tristement les yeux. Mais dans mon cœur, la flamme que tu as allumée devient plus ardente, elle porte l'été avec elle, il n'est qu'en ton pouvoir d'y faire naître un douloureux automne. »

Ces derniers vers pourraient donner à penser que Stúr n'était point encore assuré de l'affection de la jeune fille. Bientôt, cependant, ses amis le considèrent comme fiancé. Hurban écrit à Vrchovsky : « Je ne puis taire une nouvelle : Stúr se marie ! Il est froid avec nous, et même avec ses élèves que lui et nous avons tellement enflammés ; il ne s'occupe presque pas d'eux et ne leur enseigne plus, ou presque plus, les langues slaves. » Cet étonnement des amis de Stúr est celui qu'on éprouve quand on voit un homme aux convictions fortes, accomplir un acte qui est contraire à toutes les opinions qu'il a professées. Stúr n'avait-il pas maintes fois conseillé à la jeunesse de fuir l'amour pour servir la cause sacrée de la liberté du peuple ? C'était ce même Stúr si enthousiaste, si soucieux de donner toute son activité à la patrie, qui à présent composait des vers d'amour où l'on retrouve le romantisme avec lequel il avait chanté la terre slovaque. Les « *Kvety* » lui offrent encore leurs colonnes pour une poésie adressée à Marie Pospisil et intitulée le *Désir*.

Dans cette composition, il s'adresse à la brise et la prie de porter à Marie ses soupirs.

Toutefois, si profondément épris que fût Stúr, ce ne devait être dans sa carrière que l'incertitude d'un moment. Les événements ne tardèrent pas à le rappeler à ses convictions et à son devoir de patriote.

Le comte Zay, tout puissant alors comme inspecteur général des écoles, s'opposa à ce que Stúr reprit sa place de professeur adjoint.

De plus, il donna l'appui de son autorité à toutes les tentatives de magyarisation entreprises dans l'Eglise protestante. Menacé injustement de la privation de son emploi, Stúr sentit revivre en lui tous ses sentiments de Slovaque et il résolut d'y sacrifier ses sentiments personnels les plus chers.

Il écrivit donc à Jaroslav une lettre à laquelle il joignait une poésie qui est un adieu adressé à Marie Pospisil. Stúr, partagé entre l'amour et le devoir envers la patrie, sacrifiait le premier au dernier. Les lettres de Stúr à J. Pospisil écrites entre le 28 janvier 1841 et le 21 mars 1841, sont intéressantes. Elles nous font voir le véritable caractère de Stúr, plus attaché à ses idées qu'à ses sentiments. Bien que ceux-ci remplissent sa poésie, ils paraissent assez faibles et surtout artificiels. Stúr pour exprimer son amour fait trop souvent appel à des images symboliques, la plaine blanche de neige, le vent qui souffle, l'hiver dans la nature et l'été dans son cœur, pour que ses pensées soient profondes. Il n'y a point en lui de charme, point de naïveté. Cette opinion se confirme lorsqu'on lit sa lettre du 28 janvier : « Lisez ces vers que j'envoie dans les *Kvety* et donnez à Marie un conseil sincère. Vous me comprendrez ! Imprimez vite les vers. Ils partent d'un cœur sincère ; je veux que votre chère sœur, la digne Marie, soit heureuse !! Que le ciel la protège et vous tous, mes très chers !!! J'atteindrai mon but, vous, vivez heureux ! Ne faites pas attention au cœur du jeune homme : le sort l'a voulu ainsi !... Lorsque vous écrirez à Hradec, mes saluts et respects à toute votre famille. De même à Marie, Marie ! Expliquez-lui le sens de mes vers avec le

conseil franc et fraternel d'oublier le fils de la Tatra. Je ne veux plus lui écrire, remplacez-moi, cher Jaroslav. »

On sent dans cette lettre une volonté arrêtée de rompre qui se voile sous des regrets plus ou moins sentis.

Celle du 21 mars n'a plus d'émotion. La dernière poésie avait été le dernier souffle d'un amour expirant. Cette lettre est tout entière remplie des soucis que lui cause l'avenir de son peuple, les attaques qu'il doit repousser, les luttes qu'il doit soutenir. A un moment, il laisse échapper comme un lourd soupir : « Que fait et comment se porte M... ? »

En revenant à des idées de lutte, de combat, Stür revenait à sa véritable nature.

Un de ses défauts, non des moindres, ce fut toujours de se croire poète, de vouloir chanter en vers d'une inspiration faible, des sentiments qu'il comprenait par la raison plutôt qu'il ne les vivait. Au reste, c'était un défaut commun alors ; nous l'avons déjà vu, tous les jeunes Slaves écrivaient des vers. Et ces vers étaient au-dessus de la critique, car on y parlait de la patrie et les critiquer, c'eût été porter atteinte au sentiment national.

Le comte Zay, le jour où il avait été nommé inspecteur général des églises et des écoles, avait prononcé un discours où il se montrait un partisan résolu de la magyarisation ; il voyait, dans la diffusion de plus en plus grande de la langue magyare, le germe de la culture, de la liberté et de toutes les vertus (1).

(1) Discours du comte Zay à l'occasion de sa nomination comme Inspecteur général des écoles et des églises protestantes luthériennes en Hongrie, 10 septembre 1840. — Manuscrit, Arch. du musée de Turc. Sv. Martin.

Aussi ses premiers actes furent-ils en accord avec ses idées. Quelques jours plus tard, il prescrivit aux membres de l'Assemblée générale ecclésiastique de ne pas ordonner comme pasteur un candidat qui ne saurait pas parfaitement le magyar ; il voulait en outre que dans un délai de deux ans, l'instruction fut dans tout le pays donnée en magyar, même le latin. Les idées de Stúr étaient directement opposées aux siennes. Nécessairement, le comte Zay fut son adversaire. Il chercha aussitôt à le destituer, à supprimer la chaire tchéco-slovaque. Il en avait la force ; toutefois, il devait rencontrer certaines résistances dues à la présence, dans l'Eglise, d'autorités assez puissantes pour le tenir quelque temps en échec.

Un fait qui ne peut manquer de retenir l'attention lorsqu'on aborde l'étude de cette lutte entre le comte Zay et l'Eglise protestante protectrice de la chaire slovaque, c'est que ce combat a lieu à l'intérieur même de l'Eglise et dans des conditions telles que l'histoire en présente rarement de semblables. En effet, Zay est l'élu des églises protestantes, il est celui à qui tous les membres de l'Eglise ont donné leur confiance et c'est par lui que l'Eglise sera opprimée, menacée dans sa langue, dans son existence. Pour comprendre cette situation, il faut avoir une idée nette des grandes lignes de l'administration de l'Eglise protestante luthérienne.

Toute la Hongrie protestante luthérienne formait quatre districts. A la tête de chaque district il y avait un superintendant chargé d'administrer les affaires générales du district. Mais les églises étant nombreuses, le district était divisé en séniorats. A la tête de chaque séniorat se trouvait un sénior chargé de faire pour le séniorat ce que le superintendant faisait pour le district. Chacun de ces grou-

pements avait son assemblée. L'église tenait une assemblée ecclésiastique. Chaque séniorat réunissait les délégués des églises en assemblée séniorale. Quant au convent de district, il était formé par les séniors qui venaient présenter les rapports au superintendant. Enfin, pour l'Eglise tout entière, c'est-à-dire pour les quatre districts, il y avait un inspecteur général nommé par les séniorats, un chiffre de voix étant attribué à chaque église. Cette répartition du pouvoir était de nature à créer des conflits d'attribution. L'inspecteur avait des droits qui ne différaient guère de ceux des superintendants et des seniors. Ils s'étendaient seulement davantage. Le comte Zay, à partir de 1840, fut inspecteur général et dès sa nomination, il fut en désaccord avec les superintendants.

Il peut paraître étrange qu'élu par le même collège, l'inspecteur et les superintendants aient des opinions contraires. Cela tient à ce que dans l'esprit du comte Zay, il s'était produit récemment un revirement dont il n'avait pas jugé utile d'informer ses électeurs. De protestant qu'il avait été, il était devenu surtout Magyar. Or, le comte Zay qu'on connaissait, c'était le comte Zay protestant, le protecteur des Eglises, le protecteur de Stúr lui-même.

Ainsi s'explique ce déchirement de l'Eglise, cette violence faite à sa volonté. Il y a d'une part comme cause à ces maux, le système d'administration de l'Eglise, éminemment propre à causer des luttes intérieures, d'autre part un artifice du comte Zay, qui, par mépris de ses électeurs peut-être plus que par duplicité, négligea de les informer du changement qui s'était produit dans sa manière de voir. Devenu inspecteur général des églises et des écoles, le comte Zay s'adressa aux

professeurs et leur ordonna de ne pas favoriser la réintégration de Stúr dans ses anciennes fonctions d'adjoint de Palkovic. Il ordonnait comme raison que Stúr avait fait à l'étranger un séjour illégal ; muni d'un passe-port pour Berlin, il s'était rendu à Halle et y avait vécu deux ans. Le reproche en fait était fondé et Stúr avait prévu cette accusation.

Au fond, la faute était vénielle et les amis de Stúr le défendirent. L'injonction de Zay ne pouvait d'ailleurs avoir de résultat direct, car le choix des professeurs du lycée était de la compétence du convent de district, où dominait le superintendant, des séniorats et des assemblées d'église, et non point des professeurs. Le district dont dépendait la chaire tchéco-slovaque ayant à sa tête un Allemand à qui la question était indifférente, les efforts du comte Zay n'aboutirent pas. Au reste, il faut le dire, celui-ci ne fit pas tout ce qu'il aurait pu faire. Sûr de sa force, il se réserva l'avenir.

Dès lors, la destinée des Slovaques se subordonne entièrement à l'évolution qui, sous l'impulsion de Zay, se produit dans l'Eglise protestante. Celle-ci est pour les Slovaques un appui contre toute tentative d'oppression ; en effet, le protestantisme en soi renferme des principes de liberté. Il est difficile, au nom du protestantisme, de faire violence à la conscience individuelle.

Dans le royaume hongrois, à cette époque, l'Eglise était l'organe essentiel de la vie publique. C'était donc seulement dans l'Eglise et par l'Eglise qu'on pouvait affirmer ses droits. Seule l'Eglise protestante était assez libérale pour permettre aux Slovaques de garder leur langue et leur indépendance nationale. Cet attachement au protestantisme était donc pour eux une nécessité. Ils sentaient si bien combien elle était impérieuse, qu'ils tenaient à tout

ce qui les unissait davantage au protestantisme. C'est la raison pour laquelle ils gardèrent si longtemps la langue tchèque qui leur avait été apportée avec la réforme et qu'ils n'abandonnèrent que lorsque les Tchèques renoncèrent pour la plupart au protestantisme auquel ils s'étaient convertis bien avant les Slovaques.

Ainsi les Slovaques avaient dans l'Eglise protestante un terrain où ils pouvaient vivre plus ou moins complètement de leur vie propre.

Ce que l'Eglise protestante offrait aux Slovaques, elle l'offrait également aux autres nationalités du royaume hongrois. Les Magyares et le comte Zay y voyaient le meilleur des instruments pour la défense de la Constitution et de la Foi (1).

Les Allemands, de leur côté, trouvaient dans le protestantisme des avantages du même ordre. Ainsi, trois nationalités adhéraient au protestantisme, moins pour en servir la cause, à quelques exceptions près, que pour trouver en lui un élément de liberté, une force de résistance contre les nationalités voisines. Le protestantisme était pour trois peuples, un instrument qu'ils destinaient tous trois à des fins différentes. Pour les Slovaques, le protestantisme devait rendre la Slovaquie forte et abaisser les Magyars. Pour les Magyars, le protestantisme apparaissait sous un autre jour. Par lui, la puissance magyare devait être conservée.

Les espérances des Allemands, moins belliqueux sans doute, devaient avoir le même caractère. Cette situation est de tous points curieuse. Elle présage des luttes longues et d'autant plus difficiles à définir nettement, que les éléments qui se combattaient

(1) Discours du comte Zay cité plus haut.
Protestantismus, Magyarismus, Slavismus. Leipzig 1841.

étaient unis par un même lien, le protestantisme, et espéraient en une même chose.

Jusqu'en 1840, les forces opposées réunies dans l'Eglise protestante, étaient, si l'on peut dire, demeurées en présence l'une de l'autre à s'observer ; à peine quelques escarmouches. C'est que ces forces étaient à peu près égales et qu'il fallait qu'un accident rendit la lutte nécessaire.

La division du protestantisme en deux rameaux, calviniste et luthérien, donnait à cette lutte des nations sur le terrain religieux, un caractère plus compliqué encore. Si dans le calvinisme les Magyars avaient l'avantage incontesté, la superintendance luthérienne favorisait les Slovaques. Ils étaient deux contre un Magyar et un Allemand. Si Magyars et Allemands s'étaient unis, la balance eût été égale ; mais les Allemands étaient plutôt disposés à rester contemplateurs d'une lutte qui ne les défavorisait pas.

En 1840, les choses changent. Les Magyars tenus en échec dans l'Eglise luthérienne, prennent l'avantage dans les affaires civiles. La Diète convoquée à Presbourg par le roi en 1840, fait de la langue magyare la langue de l'administration.

Depuis 1836, elle était déjà langue légale. En 1844, elle deviendra la langue de l'enseignement. Ces succès des Magyars portent la lutte à l'intérieur de l'Eglise luthérienne, où jusque-là les droits de chacun avaient été respectés. Les Magyars victorieux ailleurs veulent aussi l'être dans la religion. Quant aux Slovaques, ayant perdu tous leurs droits dans les affaires non ecclésiastiques, ils considèrent le luthérianisme comme le rempart de leur indépendance. La question qui se pose pour chaque nation et pour les Slovaques en particulier, c'est d'avoir la direction de l'Eglise pro-

testante. La nation qui y parviendra aura garanti son existence et en grande partie son indépendance. Aussi dès 1840, les superintendants représentent-ils moins les intérêts même du protestantisme que les intérêts des diverses nations qui recherchent la prépondérance dans le protestantisme hongrois. Ce dernier est un instrument de domination politique au service des partis et derrière toutes les questions religieuses débattues alors, apparaît une intention plus ou moins cachée de servir un dessein national. Il en résulte un affaiblissement général de l'Eglise protestante. Les prêtres n'ont plus de vraie religion. Et d'un autre côté, les hommes politiques obligés de porter leur activité sur le terrain religieux n'ont plus de vraie politique.

Le caractère slovaque, rêveur, un peu mystique, convenait assez mal au protestantisme. L'orthodoxie, moins rigoureuse, eût mieux exprimé leurs aspirations.

Leur attachement au protestantisme, sauvegarde de tous leurs intérêts, était le résultat d'un acte de raison bien plus qu'un véritable sentiment religieux.

Le comte Zay, observateur souvent profond, semble avoir remarqué cette opposition latente entre l'esprit protestant et l'esprit slave. Soucieux de fortifier le protestantisme, il a d'abord soutenu l'élément slovaque, comme un contingent d'adeptes à ne pas négliger. Il avait en vue le nombre, la puissance visible du protestantisme. Plus tard, lorsqu'il eut en vue la force spirituelle du protestantisme, il jugea autrement. Les Slovaques lui semblèrent peu préparés à soutenir l'esprit protestant, et il en vint à l'idée que l'élément magyar était le plus capable d'assurer la liberté de l'Eglise, la constitu-

tion, la foi (1). Cette opinion de Zay est intéressante à noter. Elle montre un esprit perspicace et capable de prévoir l'avenir. Zay voulait éviter toute déformation du protestantisme par l'idée slave. En outre, il avait un but politique qui était de nature à fortifier en lui les antipathies qu'il éprouvait pour l'élément slave, il eût voulu assurer à la Hongrie son autonomie sans pour cela la séparer de l'Autriche ; pour parvenir à cette fin, il lui fallait briser l'élément slave qui un jour pouvait se tourner vers la Russie ou, ce qui était plus dangereux encore, former un état confédéré réunissant tous les Slaves sous la protection de l'Autriche, ce qui eût diminué l'importance de la Hongrie et mis celle-ci à la merci d'une tentative de l'Autriche ou même des Etats confédérés qu'elle aurait laissés se constituer.

Le lieu où les Slovaques et les Magyars protestants luthériens se rencontraient pour lutter les uns contre les autres, c'étaient les convents. Il y avait quatre sortes de convents :

- 1) Les convents ecclésiastiques.
- 2) Les convents de séniorats.
- 3) Les convents de districts.
- 4) Les convents généraux.

Le convent ecclésiastique était une simple assemblée des fidèles de chaque église. Autant d'églises, autant de convents. La direction des délibérations appartenait au pasteur.

Les seconds s'assemblaient lorsqu'il s'agissait d'affaires ne dépassant pas les limites d'un séniorat ; les troisièmes avaient des attributions qui allaient jusqu'au district. Quant aux questions communes à plusieurs districts, elles étaient por-

(1) Discours du comte Zay (10 sept. 1840).
Protestantismus, Magyarismus, Slavismus. Leipzig 1841.

tées devant le convent général qui se réunissait chaque année. C'est dans ce convent que les partis se livraient bataille. Il réunissait le clergé et la noblesse foncière, aussi bien magyare que slovaque. Mais les Slovaques ne pouvaient guère compter que sur leur clergé ; la noblesse slovaque s'était depuis longtemps déjà magyarisée ; les grands propriétaires terriens avaient renoncé à leur langue et avaient perdu tout sentiment national. Cette infériorité n'était que fort incomplètement compensée par la présence dans les convents d'un clergé slovaque plus nombreux que le clergé magyar. Bientôt les règlements du convent ne furent plus observés par les Magyars. On vit venir au convent, non seulement la noblesse foncière magyare, mais encore des hommes d'affaires, des avocats surtout qui durant toutes les séances se livraient à des attaques contre les Slovaques et, d'une manière générale, contre tout ce qui pouvait être une entrave à la domination absolue de l'élément qu'ils représentaient. Les séances perdirent tout caractère régulier. On y entraît, on en sortait sans cesse ; c'était une allée et venue permanente de gens qui étaient du convent sans en faire vraiment partie. Il n'y avait plus, à proprement parler, de débats ; ce n'étaient que cris, injures ; la violence faisait place à la discussion raisonnée. Ce régime ne permettait pas aux Slovaques d'élever la voix. Représentés pour la plupart par des membres du clergé, ils n'avaient pas l'audace et l'intempérance de paroles qu'il eût fallu pour lutter contre les nobles magyars si bruyants et si belliqueux. Ils tentèrent cependant de protester contre l'intrusion de personnes étrangères au convent qui y assistaient et prenaient part aux délibérations en violation de tous les usages. En 1841, le superintendent Jozefy prévint le con-

vent que s'il continuait à persécuter les Slaves, à s'occuper de questions qui n'étaient pas de sa compétence, il adresserait une plainte au souverain. Cette protestation fut négligée. Au convent de 1842, les règlements du débat furent encore moins respectés que par le passé.

Cette forme de lutte n'était cependant pas de nature à assurer à brève échéance le succès définitif de l'élément magyar dans l'Eglise protestante. Le comte Zay le comprit sans doute, car il songea à une mesure qui, sans être un acte de violence, était telle qu'elle pouvait, pour ainsi dire, d'un coup, assurer aux Magyars la direction générale et définitive de tous les intérêts de l'Eglise protestante et de l'enseignement qui alors en dépendait. Zay projeta d'unir les calvinistes aux luthériens. Les calvinistes étaient pour la plupart magyars, les luthériens, slovaques. Seuls, les luthériens allaient au convent ; les calvinistes avaient leurs assemblées particulières ; unir les calvinistes aux luthériens, c'était donner aux premiers le droit de siéger dans les convents et par conséquent diminuer d'autant l'influence slovaque. Le projet de Zay était un coup habile porté aux Slovaques. Sous prétexte d'union religieuse, il assurait pour l'avenir aux Magyars la majorité qu'ils avaient jusqu'alors assez vainement poursuivie et il privait les Slovaques du bénéfice d'une situation protectrice. On retrouvait dans ce projet, la clarté de vue et l'ingéniosité que nous rencontrons dans le comte de Zay.

Un rapprochement douloureux pour un Slovaque s'impose. Combien il eût été alors préférable que les Slovaques eussent eu pour les diriger des hommes de pensée aussi limpide, de caractère aussi prudent, aussi perspicace, que le comte Zay, au lieu d'avoir pour chef des rêveurs enthousiastes, pas-

sionnés de liberté, au cœur vaillant sans doute, mais incapable de mûrir dans le silence ces desseins profonds qui si souvent décident du sort des peuples et des races.

L'idée de Zay trouva cependant peu de partisans.

Dès les premiers convents convoqués pour l'affaire de l'Union, les résultats s'étaient fait voir :

« Gestern und heute sind die Unions-Versuche : alles zwar ordentlich human, aber ungemein kalt und ohne Liebe und Zutraun weder zu der Sache noch zu den Partheien. Man sieht es ganz deutlich in voraus dass daraus ein grosses Nichts sein wird, indem es nicht im Leben wurzelt (1). »

Les règlements de la diète de Presbourg en 1844 favorisèrent les projets de Zay, sans qu'il eût plus besoin de recourir à l'union : la langue magyare, par ordonnance supérieure, fut introduite partout.

Opprimés dans les convents, les Slovaques n'avaient protesté que faiblement. La voix seule de Jozefy s'était fait entendre. Cette passivité pourrait surprendre, si elle n'avait sa raison d'être dans la forme de résistance que les Slovaques se préparaient à adopter. Ils se refusaient à une lutte inégale et leur intention était de porter leur plainte devant une autorité supérieure. On songea d'abord à la diète. Hurban, dans une lettre du 20 mars 1840 à Vrchovsky, le confidant des vieux et des jeunes Slovaques, forme un projet de recours dans lequel il demande l'abrogation pure et simple de la loi interdisant l'usage du slovaque dans les Eglises et les Ecoles. Hurban accompagne cette requête d'un exposé de motifs dont les uns sont des affirmations de principe et les autres un résumé des inconvé-

(1) Lettre inédite de Kollár à J. Stehlo, 3 juillet 1842. Archives du Musée de Turc. Sv. M.

nients et des maux auxquels peut donner lieu une mesure injuste entre toutes. Incidemment, Hurban rappelle l'esprit de la constitution et montre combien la dernière mesure, si préjudiciable aux intérêts slovaques, est contraire aux intentions du rédacteur de la constitution, soucieux avant tout de trouver une forme qui unisse, en vue du bien de tous, des peuples, dont l'intérêt particulier est de ne point user leurs forces à lutter les uns contre les autres. Enfin, il exprime en quelques mots le loyalisme de la nation slovaque, sa fidélité à la constitution et il proteste contre les accusations injustes portées trop souvent contre les Slovaques, auxquelles on prête, afin de les desservir auprès du roi, l'intention de rechercher une indépendance personnelle qu'ils ne désirent pas.

Vers le même temps, quelques jours plus tard, Kampelik (1), écrivain tchèque connu, exprimait une opinion semblable et meilleure. Il s'adressait au superintendant Jozefy et lui montrait combien il serait utile pour les Slovaques privés de plus en plus de leurs droits, d'intéresser à leur sort la seule personne qui pût les protéger : le roi. La lettre où il mentionne cette intention est, en quelque sorte, un projet de recours au trône. Après avoir exposé la situation des Slovaques en Hongrie et montré combien le régime qui donnait à 80.000 nobles la domination sur 11.800.000 hommes de toutes classes était contraire aux principes de la constitution, il passe à l'exposé du recours qu'il projette : que quelques corporations, districts ecclésiastiques, comitats, etc., envoient une pétition au trône avec beaucoup de signatures d'hommes respectés et

(1) Lettre inédite de Kampelik à Jozefy, 10 mars 1840, Vienne.
— Archives de Sv. Hurban-Vajansky.

connus. La pétition sera écrite en allemand et d'une manière sage. On s'y appuiera sur le trône et le parti allemand contre les Magyars... L'avantage qu'aura la Slovaquie d'avoir élevé la voix, sera grand et varié. Notamment *a)* la Slovaquie prouvera au roi par des faits devant l'Europe qu'elle n'est pas en bonnes relations avec les Magyars et ne peut l'être ; il paraît que la cour conservatrice d'Autriche n'est pas non plus en bon termes avec les Magyars, de sorte que la cour et le ministère sont de notre parti. Toutefois, nous devons exprimer hautement notre avis contre le russisme que craint notre cour, si nous ne voulons pas qu'elle nous gouverne par l'élément magyar ; car les Magyars crient sans cesse aux oreilles du roi : les Slaves amèneront contre nous les Russes, nous Magyars nous sommes le seul élément antagoniste, etc. *b)* Ce fait sera publié dans les grands journaux de l'Europe, très appréciés par le public. Nous (les Tchèques et les Moraves) défendrons courageusement dans ces journaux nos frères slovaques par des principes purement humains afin de nous emparer en leur faveur de l'opinion publique. *c)* Cette démarche affaiblira le parti magyar et fortifiera, en général, celui des Slaves de la Hongrie. Et la prochaine diète, après trois ans, portera un tout autre caractère, si vous savez, vous, conserver l'opinion publique dans le journalisme européen. *d)* La Slovaquie prouvera son autorité devant les autres peuples slaves et montrera énergiquement qu'elle ne veut point être l'imitatrice de n'importe qui. Ce sont des conséquences bien graves et qu'il ne faut point remettre, car dans notre siècle, il est bien dommage de perdre une année. » Ce projet est meilleur que le précédent. Il renferme une analyse intelligente des possibilités qui sont offertes

aux Slovaques et l'on y remarque une idée importante et qui eût pu, mise en pratique à son heure, contribuer beaucoup au maintien de l'indépendance slovaque : la recherche de l'appui des Allemands. L'idée de Kampelik, intéressante à tout égard, ne vit cependant pas le jour. Elle resta le partage de quelques-uns. Quand en octobre 1840 Stúr revint de Halle, il semble qu'il n'ait connu que le projet de Hurban auquel il s'intéressa beaucoup. Il mit toute son activité à gagner à ce projet le plus grand nombre de partisans. Il modifia même, afin d'en rehausser la valeur, la rédaction première. Dans ce travail de correction, on retrouve le tour d'esprit de Stúr ; il est plus prudent, plus avisé que Hurban, il voit mieux les conséquences possibles des paroles, Hurban se plaçait surtout sur le terrain national, sur le droit à l'existence que possède tout peuple. Stúr déplace le sujet ; à dessein, il évite de mettre en relief l'idée nationale slovaque pour ne parler que du bien-être général des peuples protégés par la Constitution, dont il expose le véritable esprit, montrant que toute atteinte à la nation slovaque est en même temps une atteinte à la constitution, celle-ci ayant pour objet de permettre à chacun de s'élever au-dessus des questions nationales étroites, afin de ne considérer que le bien de tous.

En ce qui concerne les accusations portées contre les Slovaques, il les précise au lieu de les laisser dans l'ombre et les qualifie d'intrigues. Il ne les discute pas. Passant ensuite à la question de l'unité du royaume de Hongrie, il en reconnaît la nécessité, mais ce n'est pas la langue qui fera l'unité ; l'unité dépend entièrement de la sagesse des lois, devenues l'expression de la volonté, non d'un peuple, mais de tous les peuples.

La fin du projet envisage la possibilité d'un

recours au trône et en cas d'échec, la proclamation de l'indépendance slovaque. La dernière phrase énonce un principe qui fait honneur à Stúr ; seul un peuple capable de respecter les droits des autres peuples, mérite la liberté constitutionnelle. Pour Stúr, les Slovaques sont ce peuple plus que tous les autres. Chez eux, point de désir d'imposer leur langue, le soin seul de conserver leur indépendance, ce qui est utile à tout le royaume. C'est là la thèse de Stúr dans son recours. Il dit en substance : si nous Slovaques nous réclamons des droits, ce n'est pas par simple volonté d'être nation, mais parce que ces droits sont utiles à tous ; nous faisons partie du royaume de Hongrie, il nous faut être des hommes, des citoyens éclairés pour servir utilement le pays. Comment le rester ou le devenir si l'on nous prive de notre langue et de nos moyens d'instruction ?

Ainsi présentée, l'idée slovaque est une idée inodérée qui, si le bon sens pouvait jamais s'imposer aux passions nationales, eût obtenu l'assentiment de tous ceux qui présidaient aux destinées de la Hongrie.

Jusqu'en 1842, ce projet fut une préoccupation importante pour tous les Slovaques. On tardait à le mettre en pratique, car on en sentait les défauts. Les événements qui se succédaient depuis 1840, n'encourageaient guère les Slovaques à se réclamer de la bienveillance d'une diète dont chaque session avait été, jusque-là, marquée par une nouvelle confiscation des libertés slovaques.

Bientôt, un revirement d'opinion se produisit. Ce fut l'ancien projet de Kampelik qui reparut, repris par tous les Slovaques sans distinction de nuance. On décida de s'adresser, non plus à la diète, mais au trône. Comme raison, on donnait

celles que Kampelik avait, deux ans auparavant, confiées à Jozefy.

Toutefois, on introduisait une modification. Au lieu de donner au recours la forme d'une protestation nationale, on lui prêtait un caractère religieux ; ce n'étaient plus les Slovaques qui réclamaient des droits, mais l'Eglise protestante qui présentait une requête afin d'obtenir les moyens de remplir sa mission : instruire le peuple et le moraliser. Cette politique était due surtout à Kollár et à Caplovic ; elle montre combien ils étaient desireux de réduire, autant que possible, les froissements qui pouvaient résulter d'un contact trop direct des nations. Hurban nous renseigne complètement sur ces intentions prudentes, il écrit : «les catholiques devaient aussi s'unir à la délégation des protestants slovaques, mais Kollár ne le conseilla pas, disant que les Magyars pourraient facilement élever la voix et considérer ce fait comme une conspiration politique, puisque sans cela déjà, ils ne pensaient à rien qu'à suspecter, dénoncer et noircir les Slovaques. En outre, après avoir bien considéré les circonstances, les bons Slovaques catholiques virent eux-mêmes qu'avec l'indifférence de la haute hiérarchie pour le peuple slovaque, les prêtres ne pouvaient rien entreprendre sans risque (1). »

La rédaction du recours fut laborieuse. Les collaborateurs étaient nombreux. Stúr avait élaboré un plan et tracé en quelques mots les limites des revendications. Ce plan ne fut pas adopté dans son ensemble. Successivement, Kollár, Jozefy, Seberiny, Vrchovsky, Füredy, Prokopius, Lisovini, le retouchèrent jusqu'à ce qu'enfin, Caplovic trouvât que le plan primitif était meilleur, sur quoi on y revint. Ce

(1) M. J. Hurban : Louis Stúr. *Revue Slovaque*, 1882, p. 259.

qui valut à Stúr d'être le rédacteur du recours au trône.

Ce recours est un exposé très sobre ; on y trouve résumés les désirs des Slovaques et ceux-ci sont nettement exprimés. On peut même dire que le recours au trône formule des exigences plus nettes que le recours à la diète. On peut attribuer cela au fait que les Slovaques avaient plus confiance dans le roi que dans la diète dont ils connaissaient par expérience les vraies intentions. Quelques points sont entièrement nouveaux. Les Slovaques proposent que leur littérature soit soumise à l'examen de deux censeurs l'un à Bude, l'autre à Presbourg, et ils demandent, en outre, qu'il soit permis de faire, quand les circonstances l'exigeront, l'apologie du peuple slovaque. Les paragraphes qui suivent, ne font que solliciter le maintien de la chaire tchécoslovaque, la protection de son capital et la création d'une chaire de langues et de littératures slaves à Pesth. Les raisons fournies sont que tous ceux qui doivent avoir affaire au peuple, médecins, avocats, prêtres, fonctionnaires, ne peuvent remplir leur mission auprès des Slovaques que s'ils parlent la langue slovaque.

En outre, le recours insiste directement sur la nécessité de développer l'instruction en Slovaquie, ce qui ne peut être obtenu si l'on prive une nation de sa langue.

Enfin, ils désirent qu'il soit permis de rédiger les actes officiels en latin et non en magyar, les actes rédigés dans cette dernière langue ne pouvant être traduits par personne dans les pays étrangers. Cette dernière demande montre combien l'oppression magyare était pénible. Quelle situation peut être comparée à celle d'un homme dont les papiers sont dans une langue qu'il ne comprend pas, et que personne, en pays étranger, ne peut comprendre ?

Les dernières phrases du recours sont une protestation contre les contraintes exercées ; les Slovaques ne veulent plus qu'on leur impose des sermons magyars, des maîtres, des pasteurs magyars ni être tenus d'assister à des cérémonies magyares.

Lorsqu'on examine ce recours, on le trouve peu persuasif ; il n'est pas de nature à convaincre ; les demandes faites sont justes, mais elles sont insuffisamment développées ; il est vrai qu'au recours étaient joints des documents justificatifs, mais il eût mieux valu que le texte lui-même fût un exposé plus convaincant des maux soufferts par les Slovaques. Le recours, signé seulement par les protestants, est cependant plus une protestation nationale que la présentation des désirs d'une Eglise. On voit percer sous la modération voulue du texte, un sentiment patriotique très fort. Vienne, renseignée à cet égard, le comprit, et si le recours fut en quelque sorte rejeté, c'est que la politique de Vienne était de s'appuyer sur le fort, de sacrifier le faible, tout en les usant l'un par l'autre. Accorder aux Slovaques ce qu'ils demandaient, c'était pour Vienne risquer de perdre l'appui magyar sans être sûr de trouver dans l'appui slovaque une compensation suffisante ; on avait déjà trop cédé pour qu'il fût aisé de reprendre la lutte. Pour que le recours eût des chances d'être accueilli favorablement, il eût dû être rédigé de façon que Vienne vit quels avantages positifs elle pouvait obtenir pour elle en protégeant les Slovaques. Il eût fallu insister sur la puissance totale du royaume de Hongrie, sur la constitution, véritable force du royaume, sur le maintien de la paix à l'intérieur, et peut-être faire entrevoir au pouvoir le danger auquel il s'exposait pour plus tard, en se livrant entièrement aux Magyars, sans aucune force pour faire contrepoids.

Les Slovaques n'étaient point assez politiques pour réussir à s'attacher Vienne par une sorte de pacte tacite.

Le recours rédigé, on s'occupa de former la députation. On décida de choisir, pour se rendre à Vienne, un certain nombre de pasteurs à la tête desquels on mettrait un superintendant chargé de présenter l'adresse au trône. Jozefy parut tout désigné pour remplir cette dernière fonction. Mais Jozefy était âgé, il avait 67 ans, sa santé était précaire et il hésitait à prendre sur lui la responsabilité d'une mission qui eût exigé un homme fort et robuste. Il fallait faire un long voyage sur des routes mauvaises et Jozefy redoutait que l'air trop vif du printemps vînt abrégér ses jours. Aussi conseillait-il aux Slovaques de mettre à la tête de la délégation un homme plus habile que lui en l'art de parler, plus connu, favorisé de relations plus hautes. Il désignait Stromsky, le superintendant du district Cis-Danubianus qui, en effet, semblait bien qualifié pour tenir un emploi qui exigeait de celui qui devait le remplir, en plus des qualités personnelles, l'avantage d'une situation brillante.

Stúr partageait l'avis de Jozefy. Il eût souhaité voir Stromsky se rendre à Vienne, car il savait que ce dernier était le préféré du palatin, le protégé de la princesse Dorothée qui l'honorait de sa bienveillance et de son amitié. Mais Stromsky déclina l'offre. On eut beau le prier, il resta inébranlable. Il motiva ainsi son refus : cette affaire n'intéresse que les Slovaques ; on n'y parle pas des églises allemandes ; moi, je suis allemand de naissance, les Magyars ne m'ont point blessé personnellement.

Jozefy se vit alors dans l'obligation d'accepter. Malgré son grand âge, il se mit en route à la tête de la délégation chargée de présenter le recours.

Il arriva à Presbourg le 31 mai. Là, il prit le bateau pour Vienne. Une fois dans cette ville, son premier soin fut de solliciter une audience de l'archiduc Louis.

Celui-ci reçut la délégation le 2 juin 1842 et se chargea de présenter au roi le recours des Slovaques. On n'a aucun renseignement sur l'accueil de l'archiduc. Kollár, dans une lettre, se borne à dire qu'il promet de signer le recours (1). Les délégués se rendirent ensemble chez le prince Metternich avec l'espoir de l'intéresser à leur cause. Metternich les accueillit avec bienveillance. Il fit asseoir Jozefy à côté de lui, sur un canapé, les délégués dans des fauteuils en face de lui et s'entretint toute une heure avec eux des affaires des Slovaques, écoutant leurs explications avec intérêt. Il termina l'audience par ces mots : « Votre droit repose sur un rocher, vos demandes sont justes, le pouvoir l'est aussi et il doit entendre vos plaintes et répondre à vos désirs. Frappez, il vous sera ouvert, nous ne pouvons pas ne pas exaucer vos prières. La Hongrie se trouve dans un état maladif, les événements s'y précipitent, le cours des choses est rompu. Ce sujet est très grave. »

En quittant Metternich, la délégation alla voir le comte Kolovrat, magnat tchèque, devenu conseiller d'Etat de l'Autriche et qui passait pour être favorable aux Slovaques. S'il faut en croire Hurban, Kolovrat avait plusieurs fois souhaité la venue d'une pareille députation. Au reste, il n'était pas le seul à donner en paroles des marques de bienveillance aux Slovaques. C'était presque un système politique de la cour d'Autriche que d'encourager

(1) Lettre inédite de Kollár à Stehlo, 16 juin 1842, Pesth. Archives du Musée de Turc. Sv. Martin.

les Slovaques à résister aux Magyars sans leur fournir cependant aucun moyen de le faire avec succès.

Kolovrat témoigna aux Slovaques beaucoup de sympathie. Il les félicita d'être venus et leur reprocha même d'avoir tant tardé à le faire, car « quiconque ne revendique rien, n'obtient rien. » Il leur promit de donner toute son attention au recours qu'ils présentaient (1).

Rassurés par ces promesses, les Slovaques s'en revinrent dans leur pays, confiants dans la justice de l'empereur. Leur attente devait être trompée. A leur retour, ils trouvèrent les Magyars plus hostiles que jamais. Les journaux de Hongrie commencèrent une campagne où il reprochaient aux Slovaques d'avoir trahi les intérêts du royaume, d'avoir cherché des appuis contre les Hongrois, même auprès de l'Autriche. Toute la colère des Magyars se manifesta dans les convents.

Au cours de l'année 1842, il y en eut deux : le premier, le convent du district Banský, commença le 12 juillet et s'occupa des affaires particulières de ces districts ; il fut continué par le convent général de l'année ; la première séance eut lieu le 15 juillet 1842. Quoique ces deux convents eussent des attributions distinctes, les temps étaient tels qu'ils s'occupèrent tous deux de la même question : le recours adressé par l'Eglise protestante au trône. On est assez mal renseigné sur ces deux convents. On y attaqua violemment les Slovaques et une lettre de Kollár(2) donne à penser que le premier

(1) Lettre inédite de Kollár à Stehlo, 16 juin 1842, Pesth. Archives du musée de T. S. M.

(2) Lettre inédite de Kollár à Caplovic (Herr Johann Kollár Ev. Geistlicher in Pesth an W. Herrn von Csaplovics in Wien). Archives du Musée de Turc. Sv. M.

convent ne fut en quelque sorte qu'une manifestation contre les Slovaques, et non une délibération. « Après la lecture de deux ou trois procès-verbaux, des cris s'élevèrent contre la députation et tous ceux qui avaient donné leur signature. Tout ce vacarme dura de 9 à 3 heures de l'après-midi et continua dans la session du lendemain. Ces attaques contre les Slovaques n'étaient pas un mouvement spontané. Dans la même lettre, Kollár écrit : « Avant le convent, Pulszky, Szentivanyi, Rákoczi, Kossuth se querellaient déjà sur la tournure à donner au convent. Fallait-il lire d'abord des procès-verbaux ou attaquer immédiatement la députation de Vienne ? » On choisit un moyen terme, quelques procès-verbaux furent lus et l'attaque commença par les cris dont nous venons de parler.

Le convent se sépara le 14 juillet sans avoir pris de décision ; il remettait au convent général le soin d'ouvrir une enquête sur les agissements des Slovaques. En vain, un prêtre d'Agrad, nommé Fábó, proposa-t-il la révocation des deux superintendants, en vain Kossuth lui même soutint-il le projet d'enquête sur les Slovaques et réclama-t-il la punition des membres de la députation, le désordre était trop grand dans l'assemblée pour qu'on pût prendre des résolutions définitives. L'assemblée s'en tint à des menaces générales.

Les renseignements sur le convent général qui siégea à partir du 15 juillet, sont un peu plus nombreux. L'esprit en fut le même. Les Slovaques, très attaqués, se défendirent pied à pied.

Ils étaient condamnés d'avance. Dans la salle se trouvaient, non seulement les membres du convent, mais de nombreux magyars, calvinistes ou catholiques. La présence de ces derniers dans un convent

protestant montre combien on était peu soucieux de respecter les anciennes formes. Au cours de ce convent, on fit aux Slovaques des reproches définis : a) On les accusa d'avoir trahi le protestantisme en s'adressant à un pouvoir de religion différente. b) Kossuth parla d'un crime contre la nation magyare. Ce crime des Slovaques était de ne pas avoir prévenu le convent de 1841 de leur intention de solliciter l'appui du trône. c) Pulszky, partisan acharné de la magyarisation, reprocha à Kollár d'avoir, sous prétexte d'un voyage en Italie, séjourné dans la Croatie et d'y avoir répandu des idées de panslavisme.

Les Slovaques répondirent en indiquant les arguments qu'ils avaient présentés dans l'assemblée précédente. Ils rappelèrent que les Slovaques avaient prévenu le convent général de 1841, ce qui était vrai.

Ils firent ensuite remarquer que c'était contre l'attitude même du convent qu'ils devaient chercher une protection et qu'il eût été absurde dans ces conditions, de s'adresser à l'assemblée même dont ils avaient à se plaindre.

Le superintendant Jozefy, qui fut dans ces assemblées le principal orateur des Slovaques, s'efforça de démontrer que le convent, ayant pour attribution le règlement des affaires d'ordre ecclésiastique, était tout à fait incompetent pour tout ce qui avait trait au recours. Ce qui n'était vrai qu'à demi. Pour soutenir l'incompétence du convent général, Jozefy s'appuya encore sur le caractère de l'Assemblée qui se réunissait librement, volontairement, à seule fin d'assurer la bonne administration de l'Eglise protestante et qui n'était ni une autorité constituée, ni un tribunal. Jozefy s'éleva vigoureusement contre l'accusation d'avoir trahi le protestantisme en s'adressant à un pouvoir catholique. « Le roi, dit

Jozefy, est d'après les lois du protestantisme et même d'après celles de la diète, le *supremus Inspector et Episcopus Ecclesiæ evangelicæ quoad externa.* »

Kollár prit la parole pour se disculper des accusations qui avaient été soulevées contre lui : « Tant que M. Pulszky n'aura pas prouvé par des actes et des faits que pendant le banquet donné en mon honneur à Zagreb, on a parlé contre le magyar, contre la religion et contre le protestantisme ou bien qu'on y a parlé de panslavisme politique, je proclame ici publiquement ses paroles pour des fables, des rêves fous, de méchantes calomnies. Il est vrai que j'ai voyagé l'automne dernier, mais non spécialement à Zagreb ou en Croatie, mais en Styrie où un de mes amis m'avait invité à son mariage ; j'ai voulu profiter de cette occasion pour visiter un peu l'Italie dans une pensée littéraire et artistique. M. Pulszky voyageait aussi en ce moment dans tous les pays de l'Europe et personne parmi les Slaves ne s'en est préoccupé. Si l'on donnait quelque importance aux délires et aux reproches magyars, les Slaves ne pourraient ni voyager, ni même se promener. »

Le 17 juillet, la majorité du convent vota l'enquête qui avait été proposée le 14 juillet au convent du district. On nomma à cet effet une commission, chargée de présenter un rapport au convent de 1843, qui informé des faits exacts, prendrait alors des résolutions.

La situation des Slovaques était fort difficile et leur seul espoir était désormais une prompt intervention de la couronne.

Quelques incidents de séance peuvent donner une idée de l'animosité des Magyars contre les Slovaques.

Le procès-verbal de la première séance avait été rédigé par von Füredy. Kossuth le trouva trop impartial et il fit substituer à l'œuvre primitive une rédaction inspirée d'un tout autre esprit. Füredy offensé donna sa démission. S'il faut en croire Kollár et Hurban, Füredy ne fut pas seul parmi les Magyars à désapprouver la conduite des débats du convent.

Ainsi le comte Tihanyi se retira du convent avant la fin des débats et le baron Albert Pronay, administrateur du comitat de Pesth et inspecteur de district, déclara ouvertement que « l'esprit du convent était la meilleure excuse du recours et du voyage à Vienne ; moi-même je préférerais être parmi les persécutés, que parmi les persécuteurs. »

Kollár résumait avec une amertume bien naturelle les résultats de ces discussions : « Ce n'a pas été un convent ecclésiastique, mais une congrégation Kossuthiste, nationale, on y a à peine effleuré les affaires ecclésiastiques et religieuses. On n'a voulu entendre parler ni d'église, ni de religion, les Magyars prétendant n'avoir d'autre religion et d'autre église que leur langue et leur nationalité. »

Pendant que ces luttes se poursuivaient, Stúr devenu le collaborateur de Palkovic pour la rédaction du journal *Tatránka*, composait un ouvrage qui non seulement est une date importante dans la vie de l'auteur, mais qui tranche nettement avec ce qu'on avait coutume de publier en Slovaquie. Ce ne sont plus des vers, mais une sérieuse étude historique où l'inspiration fait place à un véritable effort critique. Certes, l'ancienne habitude de se laisser porter au gré de ses impressions enlève bien souvent au travail de Stúr sa valeur. Trop de fois, les preuves de ce qu'il avance font défaut, plus

souvent encore, il écrit l'histoire comme on écrit un roman rempli de belles fictions. Au sommet de son livre, paré de tous les attraits, surgit sans cesse un monde slave idéalisé, appelé à devenir le conducteur du monde. L'ouvrage est intitulé : *L'Asie et l'Europe ou le rôle de la Russie en Asie*.

L'objet que Stúr se propose, c'est de mettre en lumière non seulement les rapports qui ont existé, mais encore ceux qui doivent nécessairement exister entre l'Asie et l'Europe. Sa méthode est souvent subjective et les faits n'arrivent le plus souvent que pour prouver les impressions de l'écrivain.

La civilisation a eu pour berceau l'Asie. Elle n'y a point vécu. Elle s'est déplacée et le monde occidental en est devenu le dépositaire. Ce dépôt fut sans cesse en danger d'être détruit par les invasions venues d'Asie. Celle de 400 emporta même pour ainsi dire la civilisation européenne. Il en resta si peu, qu'elle cessa d'être visible. Toutefois, elle était conservée et telle l'arche de Noé, elle flottait au-dessus des terres submergées par les Barbares. Elle reparut donc bientôt avec une force nouvelle, car elle n'eut pas à supporter de nouvelles atteintes. Qui la protégea ? qui défendit l'Europe contre les Barbares toujours en marche vers le soleil couchant ? Ce furent les Slaves. Nombreuses furent les attaques qu'ils repoussèrent ; d'abord les invasions de divers petits peuples barbares, puis les invasions tartares et les invasions turques.

Quand en 1223, les Mongols venus en hordes innombrables faillirent submerger l'Europe entière, ce furent les Tchèques, les Moraves, qui brisèrent leur élan, après quoi Polonais et Russes achevèrent de les vaincre. Plus tard, ce furent encore les Slaves qui, au prix de sacrifices inouis et de souffrances séculaires, opposèrent une barrière à l'invasion tur-

que. Faut-il maintenant s'armer contre les Slaves en résultat des maux qu'ils ont soufferts pour la cause commune de la civilisation ? Ne nous reprochez pas, dit Stúr, de manquer d'une certaine civilisation ; elle ne nous fait défaut que parce que nous avons combattu sans cesse pour vous la garder. En vous préservant du contact des Barbares, nous l'avons subi. Deux missions incombaient aux habitants de l'Europe : l'une était de garder la civilisation, de la développer sans cesse, c'était la vôtre, l'autre, moins brillante, mais aussi difficile et plus périlleuse, était de s'opposer de siècle en siècle au flot d'envahisseurs toujours prêts à la faire disparaître. Ce fut notre œuvre.

Stúr examine ensuite les rapports qui existent entre l'Asie et l'Europe au ^{xix}^e siècle. Tout d'abord, il fait remarquer que la première doit être dominée par la seconde, plus civilisée et plus avancée. Mais à quelle race appartiendra la domination de l'Asie. Seuls les Slaves, représentés par les Russes surtout, sont appelés, « prédestinés » à régner sur l'Asie. Pour établir sa thèse, Stúr essaie d'établir l'impuissance des Latins et des Germains. Espagnols, Portugais, Hollandais, Allemands, Français, Anglais, tous les peuples de l'Europe occidentale ont vainement tenté d'établir leur pouvoir en Asie. Stúr examine les raisons qui expliquent ces échecs successifs. C'est le point faible du livre. Ainsi, il admet comme fatale la déchéance prochaine de l'Angleterre affaiblie par ses luttes politiques et religieuses. Comment concilier ce pessimisme avec l'affirmation que nous retrouvons si souvent dans les œuvres de Stúr qu'un pays ne doit pas être livré à un seul parti, et que seule la rivalité de doctrines opposées assure la grandeur d'une nation. Il est évident que Stúr fait moins œuvre d'historien que

de polémiste et il n'attribue qu'une importance médiocre à ces contradictions. Il connaît assez mal l'histoire de l'occident et il a hâte de passer aux raisons qui lui semblent annoncer le triomphe de la Russie.

L'ouvrage, tel que nous le connaissons, est inachevé. La fin a-t-elle jamais été écrite ? Nous l'ignorons. Il est possible que Stúr ait senti lui-même la faiblesse de son argumentation et ait renoncé à poursuivre son travail. Tel qu'il est, il présente cependant un grand intérêt pour la connaissance de Stúr. Tout d'abord, on y retrouve les influences germaniques subies par Stúr durant son séjour en Allemagne, ensuite il est tout empreint de la tendance panslaviste, si commune alors parmi les écrivains slaves et qui se manifestait par une croyance fanatique aux destinées de la Russie. Nombreux sont et seront plus tard les auteurs russes qui reprendront cette idée chère aux slavophiles et dont la trace subsiste encore aujourd'hui en pays slave. Les Slaves croient en une mission qui est la leur et que nul au monde autre qu'eux ne peut accomplir. Ils croient en outre à la nécessité de l'accomplissement de l'œuvre à laquelle ils sont appelés.

En 1842, Stúr recommença ses cours au lycée de Presbourg. Il donna par semaine deux heures de cours théorique et deux heures de cours pratique. Pendant deux années, il professa les matières suivantes : histoire de l'esthétique, histoire, philosophie des langues indo-européennes, histoire slave.

Son enseignement est tout pénétré de la philosophie de ses maîtres allemands. A Halle, la philosophie de Hegel était en honneur, et les cours de Stúr y font des emprunts nombreux. Le cours d'histoire tout entier peut être considéré comme un

résumé du livre de Hegel sur la philosophie de l'histoire. Non seulement des passages en sont traduits textuellement, mais l'ordre est partout le même. Un rapprochement entre les deux textes serait à cet égard intéressant. Hegel successivement étudie l'Inde, la Chine, l'Egypte, la Grèce, etc. Stúr suit le même ordre après une introduction qui n'est qu'une réduction de celle de Hegel. Les paragraphes de la partie essentielle de l'ouvrage, où le philosophe examine les différentes manières d'écrire l'histoire, ont exactement la même division et portent les mêmes lettres indicatives A. B. C., etc. Aucune modification dans l'exposé.

Dans le cours d'histoire de l'art, les emprunts sont aussi réels, mais il est plus difficile de les découvrir. L'esthétique de Hegel est un ouvrage fort long, trois gros volumes. Stúr l'a résumé en en gardant le plan et les divisions. Ce qui est remarquable dans la manière de Stúr, c'est qu'il conserve toujours l'ordre de l'auteur dont il s'inspire. Il ne brise jamais le cadre. Il se borne à choisir les parties les plus séduisantes qu'il développe en laissant dans l'ombre les autres. Il en résulte que le passage d'une idée à une autre est parfois difficile. Chaque idée reprise dans les cours est en quelque sorte isolée. Toutes servent d'appui aux conclusions de Stúr qui sous l'action des influences générales et personnelles slaves, se distinguent très nettement de celles de Hegel. La philosophie allemande avait un système qui aboutissait à des opinions favorables au génie allemand. Stúr dérive en quelque sorte cette philosophie. Il suit la même route mais conclut en faveur des Slaves.

Est-ce assez pour faire de Stúr un philosophe original ? Nous ne le pensons pas. Un écrivain slovaque, S. Ormis, a tenté de faire ressortir l'origi-

nalité de la philosophie de Stúr. Mais la comparaison à laquelle il se livre, aboutit seulement à faire ressortir la faiblesse des idées qu'on pourrait attribuer à Stúr personnellement. La thèse qu'il soutient tend à prouver que Stúr, qui est moniste comme Hegel, a plus de spiritualité que ce dernier. Il conçoit la perfection comme attribut de l'esprit et n'admet point que cette perfection puisse être obtenue par progression ; en d'autres termes, il fait de la perfection l'origine et la substance de l'esprit, tandis que Hegel fait de cette perfection la fin vers laquelle l'esprit tend, à mesure que le corps s'y adapte. Le résultat de cet écart entre les deux philosophes serait, d'après l'auteur, à l'avantage de Stúr dont la morale coïnciderait davantage avec la morale chrétienne, l'homme ayant pour fin ici-bas de retrouver la perfection de l'origine et non d'aboutir par l'effort de son esprit à une perfection non donnée. Ce déplacement de certaines parties de la philosophie de Hegel n'est pas sensible dans l'œuvre de Stúr. C'est tout simplement une interprétation de S. Ormis, flatté à l'idée de penser qu'un Slave aurait mieux saisi l'intention définitive de Hegel que Hegel lui-même. Les Slaves auraient serré de plus près le fil presque invisible autour duquel s'enroulait la pensée hegelienne et ils auraient su le tenir au point où la philosophie de Hegel devenue incertaine, l'abandonnait.

Stúr n'avait jamais songé à se donner un tel mérite. Il semble bien qu'on ait assez grossi ses talents pour qu'on puisse lui épargner cette fois une comparaison qui en aucun cas ne saurait être à son avantage.

Lorsqu'il n'empruntait pas à Hegel, Stúr avait recours à d'autres savants allemands. Le cours de Philosophie des langues indo-européennes a pour

départ l'enseignement de Bopp. Un des élèves de Stúr le constate.

«...Il enseignait la grammaire slave sur le modèle de la grammaire de Bopp, c'est-à-dire la grammaire comparée des langues indo-européennes avec le slave d'abord, ensuite celle des dialectes slaves (1). »

Une partie peut-être plus originale de son enseignement, ce sont ses leçons sur l'histoire slave. Il y exprime des idées qui lui sont personnelles, mais qui en même temps ne sont qu'une adaptation des idées allemandes à l'histoire des Slaves. Ce que Stúr veut déterminer, c'est le lieu d'où partira la poussée qui doit rénover le monde slave. La conclusion est en faveur de la Slovaquie. Une remarque d'ordre philologique lui semble un indice précieux. Après avoir remarqué que *k* et *n* peuvent être substitués l'un à l'autre, il fait de *Slovak*, *Slovan*, c'est-à-dire *slave*. Aussi la Slovaquie est-elle pour lui l'arche sacrée, le berceau primitif du monde slave ; elle est prédestinée à le rendre glorieux (2).

L'enseignement de Stúr, tel que nous venons de le présenter, dura de 1842 au 20 décembre 1843. C'est durant cet intervalle de près de dix-huit mois que la réponse au recours des Slovaques fut rendue.

Après avoir pris connaissance de la pétition des

(1) Autobiographie de Kalincak, p. 66. Turc. Sv. Martin 1889.

(2) Les poésies préférées de la jeunesse à cette époque étaient : L'Aigle, de Chomiakoff ; Le Russe à ses frères de race, de V. Perejaslavets ; Aux calomnieurs de la Russie, de Pouschkine ; A la mer, Petrograd, etc. La sympathie des étudiants slovaques de Presbourg était toute pour la Russie. Voici ce qu'un des élèves de Stúr écrivait à un autre en 1841 sur la couverture d'un volume de Tatranka, probablement pendant une leçon : « Nihil erit de nostro Panslavismo nisi Rosii mutemur. Causa enim est in variis conversationibus nostris.... non habemus linguam communem, non habemus religionem identicam, non habemus easdem literas.

Quid putas Csaika ? » Et Csaika répondit : « Gloire ! gloire ! gloire ! Panslavisme slovaque ! Vive les Slaves ! »

(D'après un document de la biblioth. slave du lycée prot. de Presbourg.)

Slovaques, le roi l'avait transmise au palatin Joseph en lui demandant son avis sur les revendications qu'elle formulait. Le palatin Joseph était un Allemand qui cherchait avant tout les sympathies des Magyars et que les réclamations des Slaves agaçaient et irritaient (1). Un de ses secrétaires, qui pressentait une réponse très défavorable, alla trouver Kollár et le pressa de décider Jozefy à venir à Budapest afin d'y présenter à l'archiduc un exposé complet de la situation. Sur les instances de Kollár, Jozefy, bien qu'il fut vieux et malade, partit pour Budapest et obtint une audience du palatin. Celui-ci reprocha aux Slovaques de s'être adressés à Vienne au lieu d'avoir recouru directement à lui, mais laissa espérer une réponse favorable.

A Vienne cependant, il se prononça nettement contre les Slovaques, et la Cour, qui ne voulait déplaire ni aux Magyars, ni au palatin, abandonna leur cause. Leur pétition ne reçut même aucune réponse. Un document qui complète l'histoire du recours des Slovaques, c'est la lettre du palatin Joseph à Jozefy, en date du 25 avril 1843, dans laquelle le palatin prie Jozefy d'être patient, de ne pas semer la discorde, et de chercher le bonheur dans une union fraternelle (2).

L'enquête ordonnée par le convent de 1842 sur les auteurs de la pétition, avait commencé sous la présidence du baron Pronay (27-29 juin 1843). Sur la demande du superintendant Stromsky, Stúr, au nom de Palkovic, avait préparé une note en magyar pour démontrer la légalité de l'existence de la chaire tchéco-slovaque au lycée de Presbourg ; il rappelait que l'enseignement de la langue

(1) Il répétait toujours, quand il était question des Slovaques : « Ich kann dieses Volk nicht leiden. » (Je ne puis souffrir ce peuple.)

(2) M. J. Hurban : Louis Stúr, *Revue slovaque*, 1882, p. 270.

tchéco-slovaque au lycée de Presbourg remontait à 1803, qu'un institut slave y avait été fondé à cette époque avec l'autorisation du convent local et du convent de district, que l'enseignement actuel n'était que la continuation de cet enseignement et n'avait, en aucune façon, le caractère d'un acte de sympathie pour l'étranger. La note renfermait en outre des renseignements sur la fondation et l'objet de l'institut slave, tel qu'il existait alors.

L'enquête menée avec beaucoup de partialité ne donna guère cependant de résultat positif.

Les accusations lancées contre les Slovaques ne reposaient sur rien et il fut impossible de formuler contre eux des griefs précis. La Commission ne prononça pas même la révocation de Stúr, dont on redoutait l'influence sur la jeunesse et dont le patriotisme était trop ardent. La chaire tchéco-slovaque subsista avec Palkovic pour titulaire. Quant à l'institut slave, on n'y toucha pas. La révocation de Stúr n'en restait pas moins une menace grave pour les Slovaques. Palkovic était trop vieux pour maintenir, groupé autour de lui, tout un auditoire de jeunes gens.

L'enquête avait montré quels sentiments d'inquiétude et de haine les Magyars nourrissaient contre les Slovaques. Tout ce sourd travail qui agitait la jeunesse leur apparaissait comme des menaces de révolution. Ils se préoccupaient surtout des publications qu'ils avaient entreprises et la commission revint souvent sur ce point. Benyovszky, un des enquêteurs, interroge Palkovic sur *Nitra* : « Mais pourtant, Monsieur le professeur, puisque vous êtes professeur, vous devez répondre des actions de vos élèves. Regardez seulement quel livre criminel est cette *Nitra* que vos élèves ont écrite et éditée. » — « *Nitra* n'est point publiée par mes élèves, mais

par Hurban, pasteur à Hluboke, et elle ne contient rien de criminel. On y trouve des nouvelles historiques du passé de la Hongrie et quelques poésies. Elle a passé par le chemin légitime de la censure. » Pulszky reproche à Kalineak un article paru dans ce même journal : « Comment avez-vous osé publier étant étudiant cette nouvelle parue dans *Nitra* ? Vous avez agi contre les lois de l'école et de la patrie. » Pulszky s'enquête aussi d'un prétendu journal manuscrit « *Prostonárodní zábavník* ». Ce n'était en réalité qu'un recueil de chants, contes, charades, proverbes populaires. Les accusations les plus graves furent dirigées contre l'Institut slave, dans lequel les commissaires voulaient à tout prix découvrir une société secrète qui servait de centre aux intrigues panslavistes.

Pulszky : « Nous avons entendu dire que la société slave avait des réunions secrètes ; de quoi s'y occupait-on, Monsieur Stúr ? » Perlaky (interrompant) : « Aha ! des réunions, des intrigues panslavistes, nous connaissons cela. » Stúr : « Ce n'étaient point des réunions secrètes ; rien de secret, de défendu ne s'y est passé. La jeunesse slave est avide d'étude, de nouvelles connaissances, elle m'encourageait par son zèle et me priait de lui enseigner des choses bonnes et belles pendant les longues soirées d'hiver. Cette exhortation, pensais-je, ne pouvait d'autant moins être refusée qu'elle partait d'un vrai désir d'acquérir la science. Alors une fois par semaine, le soir, j'ai donné aux jeunes gens des notions sur l'art, j'ai attiré leur attention sur la poésie grecque et je les ai intéressés à la poésie populaire slave. Voici des notes prises par mes élèves et qui sont un témoignage de la vérité de ce que je viens de dire (il les montra et les remit à Pulszky). Ces cours ont été fréquentés par tous

ceux de mes élèves qui voulaient y venir. » Pulszky : « Ces cours ne servaient que de manteau à des intrigues panslavistes politiques. » — « Il ne s'est jamais passé autre chose pendant les heures de cours que ce que je vous ai exposé. » Des questions sont posées par divers membres sur la bibliothèque, sur son fonctionnement. Il s'agit pour les Magyars d'établir que la bibliothèque reçoit des livres de l'Académie russe. Un fait sert leur thèse. Des livres expédiés par l'Académie russe au comte Apponyi, un Magyar, avaient été remis par erreur à l'institut slave. Voici un extrait de l'enquête à ce sujet. Pulszky : « Avez-vous une bibliothèque ? où se trouve-t-elle ? de quelle manière vous procurez-vous les livres ? » Francisci : « La bibliothèque se trouve dans la seconde classe du lycée. Elle doit son existence en partie aux dons faits par nos compatriotes, pour la plupart anciens élèves de l'établissement, en partie à nos propres sacrifices, dans la mesure où nos modestes moyens nous permettaient d'aider la cause générale nationale. » Benyovszky : « La bibliothèque doit être bien belle, si vous recevez en masse des livres de la part de l'Académie russe. Quels étaient les livres qui arrivaient à l'adresse : « A la société savante de Presbourg et pour lesquels vous deviez payer 70 florins ? » Les professeurs Martiny et Schimko : « Il est vrai que nous avons reçu des livres adressés : « A la société savante de Presbourg » ; mais ces livres, qui nous ont été expédiés par erreur, étaient adressés au comte Apponyi et non à l'institut slave.

La réception de Kollár à Presbourg est un autre sujet de préoccupation. Benyovszky : « Que s'est-il passé à l'arrivée de Kollár à Presbourg ? » Francisci : « Vous pouvez le lire dans son itinéraire mot par mot. » Benyovszky : « Cette réponse ne me

satisfait point. J'ai entendu dire que vous vous êtes réunis dans une maison de la rue Nonnenbahn, deux d'entre vous étaient restés à la porte pour en défendre l'entrée aux étrangers et Dieu sait de quoi vous vous y êtes entretenus. » Pulszky : « Kollár y a prêché ! » Francisci : « Ce n'est pas exact ! Kollár arriva à Presbourg juste au moment où notre institut devait avoir une réunion. Il se rendit à la séance publique et c'est tout. »

L'interrogatoire devient particulièrement agressif lorsque la commission examine le recours des Slovaques. Benyovszky : « Qui vous a envoyé recueillir des signatures pour le recours slave ? » Francisci : « Personne, je m'y suis décidé de moi-même. » Benyovszky : « Qu'entendez-vous par là ? » Francisci : « Personne ne m'a poussé à faire ce voyage, et je l'ai pourtant fait, d'ailleurs je n'ai pu le faire que de ma propre décision. » Benyovszky : « Mais comment avez-vous eu le recours ? Vous avez dû le voir chez quelqu'un ? » Francisci : « Chez Stúr. Le nombre des signatures était faible, et je savais que beaucoup de personnes seraient heureuses de mettre leur nom sous la pétition, si on les avertissait ; le temps pressait ; je pris donc une copie chez M. Stúr et je m'en allai agissant au nom de Dieu. J'ai reçu le recours de M. Stúr, mais il ne m'avait point envoyé. » Pulszky : « Vous n'aviez eu alors que la copie du recours envoyé à sa Majesté et non l'original même ? » Francisci : « La copie du même exemplaire. Je ne pouvais pas avoir l'exemplaire envoyé à Vienne, car en ce moment, on recueillait d'autre part les signatures et parce que par tant de va et vient et de signatures, il eût été entièrement déchiré et que présenter un chiffon déchiré et sali à sa Majesté, vous l'avouerez vous-mêmes, honorés mes-

sieurs, c'eût été tout à fait inconvenant. » Pulszky : « Les signatures n'ont donc point été apposées sur l'original ? » Francisci : « Il y avait impossibilité matérielle, je viens de le dire. Chacun exprima son désir qui devait être présenté à sa Majesté sur un papier spécial, revêtu d'un cachet et ce papier fut emporté comme témoignage par les députés à Vienne. » Pulszky : « Aviez-vous beaucoup de signatures ? » Francisci : « Je ne puis vous le dire, car je n'ai visité que le comitat de Nitra et une partie de celui de Trentschin. » Pulszky : « Ne pourriez-vous pas me dire quels étaient les points principaux du recours ? » Francisci : « Vous pourrez le lire dans le 3^e cahier de « Vierteljahrschrift aus und für Ungarn ». Benyovszky : « Vous adressez des plaintes contre nous, car vous êtes des ennemis de la patrie. » Stúr : « Nous ne sommes point des ennemis de la patrie, quoique nous soyions terriblement opprimés dans notre patrie. Du reste, nous nous sommes plaints au pouvoir d'être accusés de russisme, et d'autres intrigues, et nous l'avons prié d'ordonner une information sur ces calomnies. » Benyovszky : « Le pouvoir n'a point à se mêler de nos affaires intérieures. » Pulszky : « D'où avez-vous reçu le recours des Slaves ? » Stúr : « Je l'ai reçu du superintendant Jozefy qui voulut avoir mon opinion. » Pulszky : « Voyez donc, c'est bien du panslavisme, alors vous correspondez aussi avec Jozefy ? » Stúr : « Est-ce que la correspondance serait aussi défendue dans notre patrie ? » Ce qui précède, permet de se faire une idée de cette enquête et des questions qui y furent examinées. Bien d'autres points furent l'objet d'une discussion ; les uns ont quelque importance, d'autres sont puérils. Nous en donnerons quelques extraits. Sur

la question du sceau de l'institut, Pulszky : « J'ai entendu dire que cet établissement à un sceau. Comment est-il, Monsieur Stúr ? » Stúr : « Il y a quelques années, l'établissement formait encore une société semblable à d'autres sociétés qui avaient pour siège le lycée, par exemple les sociétés magyares et les sociétés allemandes, l'institut avait donc un sceau ; cela lui avait été permis comme aux autres sociétés par les supérieurs. Mais après le décret de la vice-royauté en 1837, suivant lequel toutes les sociétés furent défendues, le sceau n'eut plus d'usage. » Benyovszky : « Et où était-il conservé ? » Stúr : « Il avait été conservé dans la bibliothèque, il a été remis ensuite au professeur Palkovic. » Sur les rapports des Slovaques avec les les Magyars, Pulszky : « Est-il vrai que des querelles et des inimitiés règnent au lycée parmi la jeunesse slave et la jeunesse magyare ? Ce serait singulièrement triste entre jeunes gens d'une seule et même patrie ? » Francisci : « Il n'y a point d'inimitié, surtout de notre part, mais il n'y a pas non plus de véritable amour. » Le président : « Nous voyons que ce qui a été dit sur l'animosité est sans fondement, nous voyons que les Slaves étudient aussi le magyar. M. Francisci parle très bien le magyar. » Francisci : « Autant que cela est possible, nous l'apprenons sans doute ; j'apprends aussi et j'aime la langue magyare. » Benyovszky : « Et les Magyars, les aimez-vous aussi ? » Francisci : « Les Magyars aussi, tant qu'ils sont bons et justes, mais lorsqu'ils ne le sont pas, je ne puis non plus les aimer, car quel homme juste peut ne pas s'indigner de la méchanceté et de l'injustice. » Sur les ressources de Stúr, Benyovszky : « D'où Stúr reçoit-il de l'argent ? » Francisci : « Est-ce que vous ne savez pas qu'il donne des leçons publiques et des

leçons particulières à quelques hommes distingués et riches ? qu'il est écrivain ? » Sur une prétendue fête de St-Nicolas, Benyovszky : « Racontez-nous quelque chose sur la fête de St-Nicolas ? » Francisci : « Je ne sais rien là-dessus. » Benyovszky : « Mais moi je sais quelque chose. » Francisci : « Pourtant, je n'ai pas été absent de toute l'année et je ne sais rien sur la fête de St-Nicolas. Peut-être saurez-vous aussi raconter là-dessus tout un conte, car je vois que vous avez une bonne réserve de contes. D'ailleurs, d'où que puissent provenir ces inventions, ce ne sont que de ridicules mensonges. » Le président : « Nous pensons que vous nous le diriez aussi, comme le reste, tout sincèrement, s'il y avait quelque chose de vrai dans l'affaire. Nous estimons votre sincérité. » Sur l'uniforme des Slovaques, Benyovszky : « Nous avons entendu dire que vous avez une sorte d'uniforme ; est-il vrai que vous portiez des casquettes vertes ? » Francisci : « Il se peut bien que quelques-uns d'entre nous portent des casquettes qui se ressemblent, mais c'est une simple coïncidence, et cela ne peut être considéré comme un uniforme. » Sur cette grave question, on interroge l'appariteur : « Est-il vrai que les Slaves portent des casquettes vertes ? » L'appariteur : « Je n'en ai vu qu'une et c'était un Allemand qui la portait. » Benyovszky : « Les Slaves ne portent donc pas des casquettes vertes ? » L'appariteur : « Ils portent pour la plupart des chapeaux. » La commission termina ses travaux de façon assez brusque. Après avoir fait appeler l'étudiant Francisci, elle lui posa les questions suivantes : « Où est la bibliothèque ? Ne pourriez-vous pas l'ouvrir ? nous voudrions bien la voir. » Francisci : « La bibliothèque est ici dans le lycée même. Je puis l'ouvrir tout de suite si cela peut vous faire

plaisir. » Les membres de la commission d'enquête se rendirent alors dans la bibliothèque qui fut ouverte, ils examinèrent tous les livres, mais furent obligés de se retirer sans avoir rien découvert de suspect.

Les Slovaques sachant que les Magyars, bien que leur enquête eût été pour eux un échec moral, ne désarmeraient pas, formèrent le projet d'un second recours. C'était vouloir appliquer le conseil de Metternich : « Frappez et l'on vous ouvrira. » Cette persistance à demander au trône un appui jusque là refusé, est un témoignage en faveur des Slovaques : elle montre leur loyalisme et leur fidélité.

Ce second projet de recours fut, durant toute une année, le sujet des discussions. Klobucaric, député croate à la diète de 1843, passant par Pesth, encouragea les Slovaques dans leur décision. Il exposa à Kollár l'opinion de Vienne sur les affaires slovaques (1). Le dernier convent général avait fait sensation, non seulement à Presbourg parmi les députés, mais aussi à la cour de Vienne ; le ministre Kolovrat s'était longuement entretenu avec lui à propos du recours des Slovaques et de leur situation et les invitait à ne pas se laisser abattre et à insister pour obtenir une réponse : « Comment sa Majesté qui répond à la pétition d'un mendiant, pourrait-elle laisser sans réponse celle de deux ou trois cents hommes honorables. » Au mois d'août, Kolovrat exprima la même opinion au pasteur slovaque Hodza, qui se plaignait à lui du silence de la cour.

Un fait nouveau emporta tous les doutes. Stúr, dont jusque-là la révocation n'avait pas été offi-

(1) Lettre inédite de Kollár à Stehlo, 24 octobre 1843, Pesth. — Archives du Musée de Turc. Sv. M.

ciellement annoncée, fut destitué de sa fonction par Bajcsy, sous prétexte que sa nomination avait été faite sans son agrément et sans que le recteur eût été consulté.

Palkovic défendit à son suppléant d'obéir à l'ordre de Bajcsy et il porta plainte au séniorat local contre cette mesure irrégulière.

Au lycée même, l'agitation devint extrême. Les jeunes gens, justement indignés du procédé dont Stúr était l'objet, écrivirent des lettres aux personnalités slovaques les plus en vue en les priant de prendre en mains l'affaire. Soixante dix d'entre eux se réunirent et signèrent une pétition adressée au convent local. Ainsi sollicités, les Slovaques influents s'adressèrent en nombre au superintendant Jozefy, au convent local, au convent de district et à tous ceux qui avaient quelque accès auprès des autorités ecclésiastiques. Palkovic alla rendre une visite à Bajcsy ; il lui exposa toutes les raisons en faveur du maintien de Stúr comme son suppléant pour l'enseignement du tchéco-slovaque. Bajcsy opposa à ses demandes un refus formel. « Dominus Stúr poterit praestantissimus vir esse, sed nos suppletum nullum habere volumus. »

Palkovic adressa alors au convent du 24 décembre 1843 une demande où il exprimait son désir de conserver Stúr comme suppléant. Il invoquait comme raison son grand âge qui lui faisait manquer beaucoup de leçons. L'affaire portée devant le convent du 27 décembre fut remise au convent suivant qui eut lieu quelques jours plus tard, le 31 décembre. On y demanda à Palkovic s'il avait l'intention d'occuper la chaire ou bien de donner sa démission. Celui-ci demanda à réfléchir.

Une lettre du 5 janvier 1844 adressée par Palkovic à Jozefy dans laquelle il retrace les événements

du dernier convent donne un détail qui fait connaître la tactique de Bajesy contre Stúr.

Bajesy savait qu'entre les deux maîtres il y avait des différences d'enseignement, que Palkovic préférait le tchéco-slovaque, tandis que Stúr mettait au premier rang le slovaque ; à plusieurs reprises, il répéta à Palkovic : « Les étudiants apprennent de Stúr je ne sais quelle langue qu'aucun homme ne comprend ; or nous voulons qu'on étudie la pure langue biblique. » C'était flatter indirectement Palkovic et exploiter les divergences des deux professeurs. Mais Palkovic, qui, en d'autres temps, se passionnait volontiers pour de telles questions, oublia cette fois ses préoccupations personnelles. Le 21 janvier, il déclarait au convent qu'il ne renonçait pas à sa fonction, mais demandait qu'on lui désignât un suppléant. D'après les règlements, un suppléant n'était autorisé que lorsque la chaire était libre ; le convent crut devoir cependant faire une exception pour Palkovic à cause de ses services. Mais il décida que le suppléant serait choisi dans l'esprit des statuts du convent, et le choix remis à l'inspecteur et aux professeurs (1). C'était la destitution indirecte de Stúr.

On nomma à sa place un certain Gyurcsek, candidat en théologie, qui connaissait un peu le tchéco-slovaque. Toutefois, cette nomination n'eut lieu qu'en 1845. Plus d'une année, les élèves eurent pour seul maître Palkovic. Beaucoup d'entre eux quittèrent le lycée aussitôt après le départ de Stúr et allèrent chercher dans d'autres lycées surtout à Levoca, un enseignement plus conforme à leurs aspirations et à leurs besoins. En agissant ainsi, la plupart

(1) Protocole de l'église protestante de Presbourg. Archives de l'église protestante luthérienne à Presbourg.

d'entre eux faisaient un sacrifice matériel considérable. Ils perdaient leur bourse, presque leur seule ressource, car ils étaient presque tous très pauvres (1).

Stúr destitué (2), on se mit à préparer le second recours. La noblesse, le clergé, les professeurs promettaient de signer la pétition. D'après les renseignements qui nous sont parvenus, il était rédigé avec beaucoup de précision et on y avait joint, comme la première fois, des pièces justificatives.

Quant à la pièce elle-même, nous l'avons inutilement cherchée à la bibliothèque de Turciansky Sv. Martin, à Presbourg et à Prague.

Il est certain du moins que la nouvelle pétition reproduisait dans ses grandes lignes le recours antérieur, mais en y joignant des plaintes nouvelles. Il fut extrêmement difficile de trouver des délégués ; le clergé avait été terrorisé dans les convents et nul n'osait prendre sur lui d'accomplir une démarche devenue périlleuse. Cependant, deux jeunes pasteurs s'offrirent, Hurban et Pauliny. On demanda à trois nobles, Kossuth, Zaturecky, le vice zupan Lehotsky de les accompagner. Ils acceptèrent avec enthousiasme. Mais ce beau feu ne dura guère. Les délégués devaient se réunir le 17 mai 1844 à Presbourg. Il se trouva que deux des nobles eurent un père malade ; quant au troisième, il pro-

(1) Dans le registre du lycée, second semestre, on voit à côté de dix-huit noms : A Szlav litteratura helyettessének eltávoztatásával elköltözött (le suppléant de littérature slave ayant été destitué, il quitta le lycée).

(2) Stúr écrivit deux petites brochures, l'une en 1844, imprimée à Leipzig sous le titre de « *Klagen und Beschwerden der Slowaken über die Uebrigriffe der Magyaren* », l'autre « *Das neunzehnte Jahrhundert und der Magyarismus* » parue à Vienne. Dans les deux brochures Stúr défendit les droits des Slovaques dans les écoles et les églises. Les brochures étaient écrites en allemand et publiées à l'étranger avec l'intention de faire connaître aux autres nations toutes les vexations dont les Slovaques étaient sujets de la part des Magyars.

mit de se rendre directement à Vienne. Il n'y arriva qu'au moment où leur mission était accomplie, Hurban et Pauliny regagnaient la Slovaquie. Ils avaient trouvé l'appui d'un noble Caplovic, dont la conduite forme un heureux contraste avec l'indifférence et la trahison des autres membres de sa caste. Il suivait avec un sincère intérêt toutes les manifestations de la vie nationale. Mis au courant des intentions des deux délégués, il leur conseilla de s'adresser à l'archiduc Louis en dehors des autres ministres et leur donna une recommandation pour le secrétaire de l'archiduc.

Le 19 mai, Hurban et Pauliny furent reçus par l'archiduc et Pauliny nous a raconté l'entrevue : « On ne nous fit pas trop attendre dans l'antichambre de la salle d'audience, le secrétaire nous fit signe, et nous entrâmes dans la salle. Hurban exposa en quoi consistait notre mission et ce que nous désirions.

L'archiduc Louis me demanda ensuite en quoi les Magyars nous opprimaient. Je lui répondis : en tout et partout, dans la politique, l'église, l'école, les convents, dans la vie sociale et par les moyens les plus violents ils persécutent les protestants. Hurban présenta et cita alors des faits affirmant et éclairant toute la situation. L'archiduc promit de signer la pétition et d'en tenir compte (1). »

Ces promesses n'eurent naturellement aucun résultat ; elles ne faisaient même plus illusion à la plupart des Slovaques. Stúr surtout avait perdu toute confiance dans la cour de Vienne. Avant même que les deux délégués slovaques fussent partis (le 17 mai 1844), il écrivait au docteur Stanek

(1) Lettre de Pauliny à Hurban. Archives de Svetozar Hurban Vajansky.

une lettre qui ne laisse aucun doute sur ce point :
« Nous allons, écrit-il, recourir une seconde fois
au trône, afin que la mesure soit comble. Nous
avons l'assurance que le pouvoir ne fera rien pour
nous, que nous ne recouvrerons aucun de nos droits,
mais nous voulons par notre acte, montrer que nous
sommes des hommes et exprimer fortement le sen-
timent que nous éprouvons sous le poids des injus-
tices qui s'accumulent au-dessus de nos têtes. »

CHAPITRE III

L. Stúr et la cause slovaque (1844-1847)

Mouvement séparatiste slovaque. — Nouvelles sociétés. — Stúr rédacteur du *Journal national slovaque*. — Son ouvrage sur « Le dialecte slovaque ou le besoin d'écrire en slovaque ». — Adversaires de Stúr. — Sa grammaire slovaque.

La destitution de Stúr qui ruinait en quelque sorte les espérances que les Slovaques avaient mises dans la chaire tchéco-slovaque eut des conséquences indirectes qu'il était assez difficile de prévoir. Cette violence réveilla les énergies, elle fit sentir à chacun la nécessité d'une lutte de tous les moments. Les étudiants qui quittèrent Presbourg pour se rendre dans les autres villes où il y avait un lycée, étaient les plus zélés et les plus ardents. Ils paraient pénétrés des leçons de leur maître et en se dispersant, ils allaient porter à tous les coins de la Slovaquie, l'esprit national qu'il leur avait inspiré.

Partout où ils se rendirent, un chaleureux accueil leur fut fait. A Levoca, où depuis quelques années toute activité nationale était éteinte, leur arrivée fit revivre les sentiments qui s'étaient assoupis.

On composa en leur honneur un chant patriotique où l'on célébrait l'union des Slovaques du Danube et de la Tatra :

« Au-dessus du grand Danube des vents légers soufflaient,
Dans la forêt de platanes des faucons volaient.

Ils s'élevèrent d'un vol rapide au-dessus de la forêt,
Sans crainte ils s'élevèrent au-dessus du monde slave.
Mais le grand Danube ruinera ses rives,
Il inondera ces pays, il arrachera les platanes.
Lorsque le tonnerre ébranlait la forêt,
Les faucons s'assemblaient par grandes volées.
Ils volaient là-bas sur l'eau sinistre,
Ils pleuraient là-bas amèrement leur liberté.
De là, ils s'élevèrent dans les tonnerres au-dessus de la Tatra,
Où ils saluèrent leurs frères.
O Tatra, unis-toi seulement avec le Danube en une étreinte,
Crois qu'un siècle nouveau va poindre dans le pays slovaque!
O vent, que ton bruissement nous dise que les temps vont
[revenir,
Que les frères sont unis pour le salut de la Slovaquie (1). »

Dans leur journal, les élèves de Levoca saluent les jeunes prédicateurs dont « les paroles leur apportent l'écho de la grande idée humaine, de l'avenir du peuple auquel ils appartiennent. »

« L'institution littéraire de la ville, écrit un des élèves du lycée de Stiavnica, existe depuis sept ans déjà, mais on y travaillait avec peu de succès ; cette année seulement, lorsque les frères de Presbourg, après la perte de leur institution et de leur remarquable professeur, L. Stúr, se sont rendus dans la Tatra, la nouvelle idée des Slovaques s'est répandue aussi chez nous et dans tous les coins de la Tatra, de sorte que même le plus faible, pour peu que Dieu lui ait donné la grâce d'entendre au moins une parole de cet enseignement, s'est mis avec vigueur au travail pour devenir un brave fils de la Slava (2). »

(1) Chant en l'honneur de l'union des Slovaques du Danube et de la Tatra, 19 mars 1844, à Levoca. — Manuscrit inédit. Archives du Musée de Turc. Sv. Martin.

(2) Ecrit par S. Ormis, sur l'ordre du comité, le 9 avril 1845, à Stiavnica. — Manuscrit inédit. Archives du m. de Turc. Sv. M.

Ce mouvement s'étendit à toute la Slovaquie. Partout des sociétés se fondèrent pour continuer l'œuvre commencée.

Parmi ces sociétés, les unes sont une reproduction pure et simple de la société de Presbourg. Elles sont fondées dans les lycées qui n'avaient pas encore eu d'organisation nationale. D'autres ne sont plus des sociétés d'étudiants, mais groupent dans leur sein tous ceux qui ont à cœur l'idée slovaque. Elles se proposent de réveiller le sentiment national jusque dans les couches profondes du peuple.

Le 27 août 1844, s'ouvrit la première société de ce genre. Elle prit le nom de Tatrín. Les documents relatifs à cette société se trouvent réunis au Musée de Turčiansky Sv. Martin et nous donnent sur son rôle des détails assez précis. « Après avoir considéré la situation de notre peuple, disait l'appel qui fut adressé à tous ceux dont on espérait l'adhésion, quelques Slovaques (1) se sont entendus, soit par écrit, soit personnellement, avec la pensée d'essayer d'améliorer son sort, afin qu'on ne puisse pas dire aux Slovaques, qu'ils doivent s'unir à un autre peuple et se fondre avec lui. Il est temps que celui qui se sent Slovaque entreprenne quelque chose en slovaque pour la vie et le peuple slovaque (2). »

Le Tatrín est une société littéraire privée, dont le but est d'éveiller, de raffermir, de protéger, de développer par tous les moyens légaux la vie slovaque, sans égard à la religion et à l'état social des personnes. Pour atteindre ce but, il faut surtout éditer des livres conformes aux besoins du peuple, au temps et aux circonstances dans lesquelles il vit. Le Tatrín publiera ainsi des livres scolaires, des

(1) M. Hodza, Stúr, Fejerpataky, Cochius, Hurban, Guoth, Hrobon, Bistersky, Srnka, Rimavsky, etc.

(2) Appel de Tatrín. Manuscrit. Archives du musée de Turc. Sv. M.

livres amusants et instructifs pour le peuple, des travaux littéraires et scientifiques pour la haute société slovaque. Il ne s'occupera pas des livres de piété. Les œuvres qu'il éditera devront être écrites en pure langue slovaque.

En outre, le Tatrín donnera des bourses aux jeunes gens slovaques sans différence de religion, aux étudiants, aux artistes, aux industriels. Pour y avoir droit, il faudra 1° être dévoué à la vie slovaque ; 2° mener une vie morale ; 3° être doué et appliqué ; 4° être recommandé par un des membres.

Les ressources financières du Tatrín sont constituées par les dons volontaires, les cotisations annuelles et les bénéfices sur les livres édités.

Il est dirigé par un comité et comprend des protecteurs volontaires, des quêteurs, des membres perpétuels, des directeurs. »

Quelques mois plus tard, les étudiants de Sopron qui, peu nombreux, n'avaient pas d'institut comme ceux des autres lycées, entrent dans le mouvement national et fondent à leur tour une société sur le plan de la société de Presbourg, le Kolo. Elle a un journal manuscrit rédigé par Joseph Bóor (1).

Menacée par les Magyars (2), elle se rapproche des Allemands, et grâce à cette entente, ses onze membres échappent à peu près aux persécutions. Ils avaient un journal, la *Couronne* (Veniec) qui eut 30 numéros. L'enthousiasme juvénile des rédacteurs ne recule pas devant quelque grandiloquence :

« Le sang jeune bout encore dans nos veines
La Tatra s'élance haut vers les nues,
Frères, commençons une vie spirituelle,
Que le monde voie nos exploits ! »

(1) « Couronne » tressée par les frères de Sopron 1844-45. — Manuscrit inédit, Bibliothèque slave du lycée prot. de Presbourg.

(2) Ils les attaquèrent dans Hirtár (Nouvelle) le 20 novembre 1844.

Ils pensaient tous « tresser à la patrie une couronne des fleurs printanières de leur âme ». « Nous voulons couronner le monde slave ; notre devoir est de combattre pour l'œuvre dont la vie a ses racines dans la vérité et la justice, celle qui est la mère de toutes les vertus. »

Les directeurs du mouvement slovaque comprenaient que la vie nationale d'un peuple est en raison directe de l'intensité de sa vie morale. Ils songèrent donc à combattre l'alcoolisme qui était un des fléaux du pays. Des auberges juives installées dans chaque village vendaient au peuple de l'eau-de-vie même à crédit. Il venait un moment où le paysan avait « bu » son bien et se trouvait entièrement à la merci de son créancier. Dans les premiers mois de 1845, des sociétés antialcooliques organisent la lutte dans beaucoup de villes. La plus importante d'entre elles eut son siège à Presbourg. Elle exerçait sur les autres sociétés une sorte de tutelle, les encourageait, les conseillait. Ces sociétés formèrent entre elles un réseau qui s'étendit sur le pays et dont l'influence fut réelle, bien que malheureusement trop passagère.

La première réunion de la société antialcoolique de Presbourg eut lieu le 24 février 1845, sous la présidence de son fondateur, Stúr. Il invita les étudiants à donner le bon exemple : « L'homme est créé à l'image de Dieu et c'est vers une vie divine qu'il faut le guider. C'est à nous de l'aider en cela afin qu'il voie que les différences sociales n'existent pas pour nous, que nous travaillons parce que nous lui sommes dévoués. Nous devons pour chaque œuvre choisir un chemin qui nous conduise tout droit au cœur du peuple (1). »

(1) Registre de la Société antialcoolique de Presbourg, 1845. Session 1^{re}, 29 février. Manuscrit inédit. Bibliothèque slave du lycée prot. de Presbourg.

Les membres de la société promettaient de renoncer à toute boisson alcoolique et s'engageaient à propager autour d'eux les idées de tempérance. Des « gardiens » avaient pour mission de veiller à ce que ces engagements fussent strictement observés ; ils signalaient les défaillances au président. Des réunions avaient lieu chaque mois. On s'y entretenait des progrès de la société, on recevait les membres nouveaux, on envoyait des lettres d'encouragement à diverses personnes pour les disposer à la fondation de sociétés semblables. Dans la seule séance du 10 mars 1845, on envoya 31 lettres, le 5 mai 1845, 20 lettres d'encouragement et 9 lettres de remerciements (1).

L'année qui suit la destitution de Stúr marque un progrès très sensible dans l'histoire de l'organisation des Slovaques. Alors qu'en 1844 il n'y avait que quelques sociétés d'étudiants dont le but était borné et l'activité assez restreinte, en 1845 des sociétés de divers genres poursuivent une fin commune par des moyens différents et entretiennent entre elles des relations actives.

Cette amitié, cette union des sociétés était chose importante et qu'on devait fortifier. Aussi dès 1845, Francisci, Stúr, Hurban, Hodza, formèrent-ils le projet de grouper toutes les sociétés nationales slovaques, sans distinction d'objet, en une sorte d'Union (Jednota) de la jeunesse slovaque de Hongrie. L'objet de cette union était de faire disparaître les désaccords fréquents entre sociétés de différents lieux. On visait à donner au mouvement national la cohésion qui lui faisait défaut. La Jednota devait avoir le contrôle de tous les instituts de la jeunesse

(1) Registre de la Société antialcoolique de Presb. 4^e session. — Manuscrit inédit. Bibliothèque slave du lycée prot. de Presbourg.

slovaque près des écoles protestantes de Hongrie et unifier l'enseignement dont la direction serait confiée à un seul directeur, considéré comme le chef et l'âme de toute la jeunesse slovaque.

A la tête de la Jednota, un conseil supérieur exerce une surveillance générale et donne la direction. Il est assisté par un Conseil d'information, qui lui présente des avis motivés sur toutes les questions qui intéressent l'ensemble des instituts ou un institut en particulier.

Les relations entre ces deux conseils sont très étroites. Le premier a pour chef un directeur général assisté des directeurs de chaque institut. Quant au second, il se compose des directeurs de chaque institut assistés de leur sous-directeurs, et le cas échéant, d'autres membres délégués. Dans chacun de ces conseils, la décision appartient aux membres les plus élevés. Dans le conseil supérieur, le directeur général décide, les directeurs particuliers ont voix consultative. Au conseil inférieur, les directeurs d'un commun accord, arrêtent les décisions à soumettre au conseil supérieur, après avoir entendu l'avis des autres membres.

Les instituts contrôlés par la Jednota en deviennent une partie intégrante, ils représentent dans chaque lycée l'idée qu'elle personnifie. Aussi les instituts portent-ils chacun le nom de Jednota (1). Si l'on considère le règlement général imposé à toutes les Jednota, on y retrouve la plupart des dispositions que les statuts de 1837 imposaient aux membres de la société tchéco-slovaque : obligation pour les membres d'apposer leur signature aux statuts de la société en signe d'approbation, de

(1) Organisation de la Jednota des jeunes Slovaques près des écoles protestantes luthériennes en Hongrie. — Manuscrit inédit. Bibliothèque slave du lycée prot. de Presbourg.

suivre les cours de l'institut, théoriques et pratiques, d'apporter des travaux et de les lire, d'apprécier les travaux de leurs camarades. Les membres qui négligent ces devoirs encourent la réprimande du directeur, réprimande publique à la première récidive et l'exclusion de la société à la seconde.

Le règlement de la Jednota renferme cependant des articles nouveaux. Il exige des instituts qui la composent la division de leurs membres en Kolos, groupes de 15 membres au minimum ; les groupes ont pour objet de créer des relations entre les jeunes élèves et les anciens en les associant aux mêmes travaux pratiques. Si un Kolo a vingt membres, il peut avoir deux heures d'enseignement pratique.

En tête du programme, se place l'étude de la grammaire slovaque. Chaque membre doit y donner toute son attention. C'est la matière importante entre toutes. Ensuite viennent l'allemand et le magyar. Recommandation est en outre faite de se donner une culture étendue par l'étude des langues slaves, du français, de l'histoire en général et de l'histoire des Slaves en particulier, de la psychologie. Tous ceux qui en ont les moyens et la capacité, sont tenus de cultiver un art, comme la musique, la peinture.

De toutes les Jednota, il en est une qui se distingue par son activité, par son initiative. C'est celle de Presbourg. D'elle est sorti le mouvement, par elle il se poursuit avec une intensité croissante. Si l'on veut retrouver l'influence de Stúr, de sa manière de penser, de sa conception des intérêts et des destinées slaves, c'est à Presbourg surtout qu'il faut la chercher. On y édite un journal manuscrit le Národní Zábavník, écrit en langue slovaque. Ce journal est partisan de la diffusion du slovaque et toutes ses idées sont celles de Stúr. Son directeur

et rédacteur est K. J. Zorkócy, dont le principal collaborateur est le propre frère de Stúr, Jean, qui a subi entièrement l'influence de son aîné. Il lui ressemble par le caractère, les idées, l'énergie. Cette dernière qualité était celle que les jeunes gens d'alors tenaient le plus à posséder. Toute vertu était pour eux dans l'action, car disait-on, le mot cnost (vertu) provient de « cn, cnit, cinit » (agir) et par conséquent qui n'est pas actif, n'est pas vertueux (1).

Les rédacteurs du « Národní Zábavnik » poursuivent une mission morale et sociale ; mais ils cherchent à séduire les lecteurs en les amusant ; ils veulent plaire pour instruire. « Le journal, dit l'avertissement, a pour but d'amuser, mais aussi en même temps un but plus élevé : instruire et éclairer. On y parlera de tout ce qui concerne la vie du peuple slovaque, on y trouvera la description des pays, des habitations, des familles au pied de la Tatra, on y décrira les mœurs, toutes sortes de coutumes et d'usages du peuple slovaque dans les divers comitats (2). »

L'active propagande faite en faveur du slovaque ne tarda pas à donner des résultats. Bientôt dans toute la Slovaquie on n'entendit plus que la langue nationale. Dans les réunions, dans les sociétés, dans tout l'enseignement, dans les quelques publications qui voient le jour, une seule langue traduit la pensée : la langue slovaque débarrassée presque entièrement de ce qu'elle tenait du tchèque et ramenée à sa pureté primitive.

L'histoire de ce changement, de cette substitution

(1) « Národní Zábavnik » sous la direction de K.-J. Zorkócy, 1846-47. — Manuscrit inédit. Bibliothèque slave du lycée prot. de Presbourg.

(2) Id.

du slovaque pur à la langue littéraire antérieure a eu des conséquences graves et les conditions au milieu desquelles elle s'est produite sont complexes ; il est nécessaire de s'y arrêter assez longuement.

Au moment où commença l'action de Stúr, le slovaque n'était employé que par les catholiques, tandis que les protestants avaient adopté le tchèque comme langue littéraire. Ce dualisme était d'autant plus regrettable que les Slovaques étaient peu nombreux et que ce n'était réellement pas trop de l'union de toutes leurs forces pour faire face à l'invasion magyare. Il paraissait naturel de se rapprocher plus étroitement des Tchèques, ce qui eût été certainement facile. Cette alliance, ou plus exactement cette fusion, présentait des avantages incontestables ; elle assurait aux Slovaques l'appui d'un groupe relativement nombreux, comparativement riche, très énergique et très actif.

Cette union fut empêchée par les sourdes résistances du clergé catholique, qui joua dans les événements un rôle difficile à saisir, mais très important. Bien que le catholicisme fût depuis longtemps victorieux en Bohême, les prêtres slovaques considéraient toujours les Tchèques comme suspects d'hérésie, et ces haines séculaires étaient naturellement maintenues par la lutte qu'ils poursuivaient dans le pays même contre les réformés qui défendaient l'idiome tchèque.

Persister dans une alliance intime avec la Bohême, c'était donc risquer d'aliéner au mouvement national slovaque, la partie de la nation qui n'était pas indifférente. C'était peut-être jeter le clergé dans les bras des Magyars qui n'auraient pas manqué de profiter de ces divisions. D'autre part, malgré les progrès déjà accomplis, les Tchèques en

1840 n'étaient guère encore qu'à l'aurore de leur renaissance et personne ne soupçonnait alors le rôle considérable que leur réservait l'avenir. Personne en Slovaquie ne se rendait compte de la force qu'aurait pu offrir à leur cause l'appui de Prague, qui était encore une ville d'apparence presque germanique. D'ailleurs, depuis que le protestantisme avait cessé d'exister en Bohême, les protestants de Slovaquie s'étaient éloignés d'elle, et les liens qui avaient jadis rattaché les deux pays, n'étaient plus guère qu'un souvenir des plus vagues. Fallait-il sacrifier à des traditions surannées et à la possibilité lointaine d'un secours problématique, l'union du pays ? L'intérêt immédiat et urgent n'était-ce pas de rattacher à la cause slave les catholiques défiants et incertains, fût-ce au prix de quelques sacrifices ?

Ces considérations déterminèrent les directeurs de la Jednota et au premier rang Stúr à renoncer désormais au tchèque. On adopta comme langue littéraire le dialecte des comitats du centre de la Slovaquie, c'était le pur slovaque. Les protestants, pour entraîner l'adhésion des catholiques, leur faisaient en somme une concession capitale et dont ils ont dû sans doute se repentir plus d'une fois.

Les catholiques qui écrivaient auparavant un jargon mêlé de slovaque et de tchèque n'eurent en somme qu'à développer logiquement leurs tendances anciennes, tandis que les protestants étaient obligés de renoncer à tout leur passé et d'adopter comme une langue nouvelle. Si, du moins, ils avaient obtenu à si haut prix l'appui absolu des catholiques ! Mais les passions religieuses ont survécu aux divergences dialectales et elles ne semblent pas encore près de disparaître.

Les faits ainsi exposés ne donnent guère qu'un

schéma très simplifié du mouvement qui dans le deuxième quart du xix^e siècle amène la séparation des Slovaques et des Tchèques et il est nécessaire d'étudier de plus près les événements qui la déterminèrent. Les facteurs qui agirent sur les hommes d'alors, sont multiples et divers. La poussée vient à la fois du dedans et du dehors.

D'un côté les Magyars, menace permanente pour les Slaves de Hongrie, d'un autre côté les goûts, les tendances du peuple slovaque, son individualisme, les habitudes d'esprit et les aspirations de ses chefs, les doctrines qu'ils ont puisées à l'étranger, l'influence des doctrines panslavistes et l'espoir de réaliser la synthèse de l'Occident et de l'Orient ; enfin, dernière cause, non la moindre, les malentendus inévitables et les froissements entre deux peuples voisins par la race, frères par les malheurs et les dangers, unis par les liens les plus étroits, mais arrivés à un état de développement différent. De là, dans les rapports entre les Tchèques et les Slovaques, des contacts douloureux ou une indifférence plus douloureuse encore, qui finit par aboutir à une rupture morale.

Les Tchèques, pratiques, préoccupés avant tout de leur tâche immédiate, qui ont leurs heures de mysticisme, mais qui ne rêvent qu'à leurs heures, oublièrent les Slovaques et leurs espoirs enthousiastes. Ils ne se défendaient pas toujours de quelque dédain pour le dialecte slovaque, mal dégrossi et qui n'avait derrière lui qu'un passé sans gloire.

Dès le 6 août 1826, Safárik écrit à Kollár : « ...Jungman écrit que leur tchèque leur sonne agréablement, que notre slovaque leur pèse ! Drtina et Dolezalek m'ont écrit de Vienne en ces termes : Les slovaquismes dans la « Citanka »,

etc., nous sont insupportables, beaucoup plus insupportables que nos germanismes (1). »

De ces dédains, les Slovaques se consolait en songeant aux prophéties de Herder et aux déductions que les Slavophiles tiraient de Hegel ; les Tchèques avaient eu le passé ; à eux appartenait l'avenir. On a constaté souvent que l'imagination s'exalte d'autant plus que la réalité est plus difficile et plus mesquine. Sans ressources, foulés au pied par le chauvinisme magyar, chassés de jour en jour de toutes leurs positions, mal soutenus par un peuple en majorité indifférent et inerte, les chefs slovaques s'abandonnaient à toutes les fantaisies de leur esprit. Ils vivaient dans une sorte de contemplation malade du monde slave, de sa grandeur, de sa destinée, et ils se regardaient eux-mêmes comme le pilier central de ce temple magnifique de la Slavie. L'historien qui entreprend d'écrire l'évolution du peuple slovaque au xix^e siècle, n'insistera jamais assez sur l'hypnotisme qu'a exercé sur les chefs l'idée de leur supériorité ; ils se sont toujours regardés comme les élus de Dieu, les représentants d'une civilisation future. Et sans doute, on trouve chez tous les peuples une conception analogue et chacun d'eux respecte en lui-même l'œuvre du Seigneur ; mais cependant, il y a des degrés. Ce qui chez les autres nations n'apparaît que par intermittence, est chez les Slovaques une idée fixe, qui dirige tous les actes de leur vie et qui détermine les résolutions les plus ordinaires comme les décisions les plus graves. Chez les Tchèques, le romantisme panslaviste n'a été que l'illusion d'une heure et il a été presque toujours repré-

(1) Revue du musée tchèque 1874.

senté par des éléments étrangers, slovaques souvent, il n'a pas atteint la masse de la nation. Les représentants essentiels de la race, Havlicek, Rieger, ont toujours été avant tout des réalistes ; ils ne dédaignent pas l'idéal, mais ils se défient des ambitions trop rapides et des visions trop hautes. Même les prophètes tchèques se préoccupent moins du ciel que de la terre et les vertus qu'ils prônent sont avant tout des vertus humaines. Il y avait ainsi une sorte d'incompatibilité d'humeur entre les disciples exaspérés de Kollár et les représentants de l'idéalisme tchèque.

A mesure que les Slovaques se constituent en unité indépendante, Stúr sollicite de les doter des organes indispensables à la vie nationale. En 1842, il demande l'autorisation de publier à Presbourg un journal politique et il renouvelle sa demande en 1843.

Le conseil royal chargea la vice-royauté d'une enquête sur le caractère de Stúr ; il fallait s'assurer qu'un second Gaj (1) ne se cachait point en lui. L'enquête, secrète, pouvait durer des années.

On en chargea le comte Zay. Cette nouvelle désespéra Stúr. Le 2 janvier 1844, il écrit à Jozefy : « Il vous est déjà connu sans doute que Zay doit donner son opinion au conseil royal sur ma personne concernant les journaux. J'avais pensé que cet homme se laisserait toucher si vous lui écriviez ; en effet, il avait la possibilité de se réconcilier avec nous, de se montrer magnanime. Mais ce fanatique n'est point capable de sentiments nobles. Le superintendant Stromsky, qui lui a parlé, me dit que son opinion équivaldra à un arrêt de mort (2). »

(1) Chef de la renaissance croate. Voir L. Leger, *Le Monde slave*.

(2) L. Stúr à Jozefy, 2 janvier 1844, Presbourg. — Lettre inédite. Archives de Sv. Hurban Vajansky.

Nous ignorons les conclusions du comte Zay. Les Slovaques qui le connaissent le jugent capable de tout. Peut-être cependant voulut-il garder auprès du trône les apparences d'un juge impartial.

Dans tous les cas, après de sérieuses réflexions, dix-huit mois après sa demande, en juin 1845, Stúr recevait l'autorisation qu'il avait sollicitée. La bienveillance de la cour n'était sans doute qu'un de ces jeux de bascule auxquels elle a habitué les partis. Mais ce retour de justice n'en provoqua pas moins une émotion joyeuse parmi les Slovaques.

Hurban nous rapporte que la joie fut grande dans le pays. Voici en quels termes le journal des étudiants de Stiavnica relate l'état d'esprit peu après la publication du journal : « Notre peuple attend quelque chose d'extraordinaire, de terrible, qui détruira des mondes, qui en créera, qui pénétrera à la fois tous les mondes, qui reconnaîtra, glorifiera, honorera et bénira la gloire, la bonté et la pureté du cœur slovaque ; afin que cette vertu puisse, de théorique qu'elle est, devenir pratique et avoir dans la vie d'heureuses conséquences (1). »

Cette dernière phrase exprime le souhait de tous et le programme de la rédaction montre quel soin on avait apporté à rendre intéressants les deux journaux qui allaient paraître.

Ils devaient se compléter l'un l'autre. Le premier est un journal politique, le second une sorte de revue littéraire, mais l'intention du rédacteur est que le lien entre ces deux publications soit étroit. Le programme dit en mots propres que « la revue littéraire renfermera des articles qui éclaireront et expliqueront les faits cités dans les journaux. »

(1) E. Spannensis, V.-B. Stiavnica, 19 octobre 1845. — Manuscrit inédit. Archives du musée de Turc. Sv. M.

En somme, on veut que cette revue bi-mensuelle, d'une lecture facile et attrayante, soit entre les mains de tous et qu'elle ouvre au journal politique l'accès des classes que sa sévérité pourrait détourner. C'était une idée neuve alors et pratique, qui a fait ses preuves depuis. De grands journaux ont procédé de la même manière. Ils ont pénétré dans les couches profondes de la population grâce à un supplément illustré spécial et très bon marché qui s'attacha les lecteurs.

Le programme était vraiment encyclopédique : Politique, économie, droit, belles-lettres, critique, sciences, conseils pratiques, enfin tout ce qui alimente la pensée quotidienne d'une nation (1).

(1) Nous croyons utile de donner la traduction in extenso du programme rédigé par Stúr :

« En ce qui concerne notre journal il sera divisé en deux parties principales, en journal proprement dit, partie politique de notre journal et en Orol Tatransky (L'Aigle de la Tatra), supplément du journal, partie surtout historique.

Nous donnerons dans le journal :

1. Les nominations et les promotions des civils et des militaires en Hongrie et dans les pays annexés.

2. Des articles traitant lorsqu'il sera nécessaire de politique et particulièrement économiques concernant notre pays.

3. Des lettres et des nouvelles de tous les coins de notre patrie hongroise et des pays annexés, surtout de la Slovaquie. Nous présentons au public dans un article sous le titre de « Revue du pays » les débats des comitats et des villes libres royales de même que les faits graves survenus dans nos contrées.

4. Des nouvelles des pays étrangers seront relatées dans un article sous le titre de « Revue de l'étranger ».

5. Des informations diverses, des événements particuliers, des découvertes, annonces des nouvelles œuvres slovaques, des annonces envoyées par des particuliers concernant leurs affaires.

Orol Tatransky réunira l'instructif et l'amusant et contiendra :

1. Une partie littéraire.

a) chants et chansons nationales composées par des particuliers.

b) récits et contes nationaux en prose, racontés par le peuple et rédigés par des gens instruits.

2. Partie scientifique :

a) tout ce qui a rapport à l'histoire de notre pays, de notre peuple slave et des autres peuples. Y seront compris les articles qui peuvent éclairer et expliquer les faits rappelés dans le journal. Nous parlerons aussi, dans les articles historiques, des antiquités de différents peuples surtout de notre pays et de notre peuple slave.

Stúr et ses collaborateurs ont dès lors à leur disposition, une tribune où, durant trois années, ils exposeront leurs espoirs, leur manière d'envisager l'avenir de leur pays. Le journal est donc un des meilleurs éléments qu'on possède, si l'on veut se faire une idée exacte de la pensée de Stúr et de sa tactique.

La publication d'un journal semblable exigeait du rédacteur en chef une certaine souplesse d'esprit et un tact assez aiguisé. Le public qu'il essayait de rallier autour de lui était fort divisé : les dissidences religieuses étaient toujours assez vives, et les questions philologiques n'étaient pas considérées par lui comme définitivement tranchées ; or l'histoire de la Bohême prouve quelle âpreté pouvaient acquérir ces discussions de grammaire et de lexique.

La moindre imprudence de parole risquait de ranimer des divisions plutôt assoupies qu'éteintes.

Les Magyars, d'autre part, étaient à l'affût de toute attaque un peu vive, et il fallait par une sage modération éviter que le trône se repentît de son libéralisme inattendu. Stúr comprit parfaitement

b) faits statistiques expliquant la situation présente des Slovaques, des Slaves et autres peuples. Ces articles éclaireront aussi les questions dont il a été question dans les journaux.

c) articles traitant du droit des différents peuples et surtout de notre pays.

d) articles de philologie étudiant particulièrement notre langue et les langues indo-européennes apparentées.

e) articles tirés de l'histoire naturelle, envisageant la nature de différentes manières, expliquant ses créatures et ses phénomènes.

3. Critique qui jugera les nouvelles œuvres slovaques. La littérature ne peut prospérer sans la critique.

4) Tableaux de la vie des peuples et surtout de notre peuple. La description des pays, des lieux historiques de même que des relations, correspondance avec l'étranger et avec notre pays, des biographies, y seront comprises.

5. Articles sur l'économie rurale et domestique, sur son amélioration, sur sa perfection, les dernières découvertes faites sur ce terrain et avec quel profit elles s'emploient.

ces nécessités diverses. Il s'appliqua à ne rien écrire, à ne rien laisser paraître qui pût compromettre l'avenir en privant les Slovaques de l'instrument de propagande qu'il leur avait été si difficile d'obtenir.

La prudence de sa tactique ne fut pas toujours bien comprise et sa modération lui valut des reproches assez amers. Il ne manquait pas d'esprits impatients et absolus qui prétendaient faire du journal un organe d'opposition radicale et intransigeante, sans se préoccuper des suites immédiates de cette tactique belliqueuse.

Stúr avec une modération d'autant plus remarquable qu'elle ne s'accordait guère avec l'enthousiasme de ses rêves, s'avancait lentement sur ce terrain dont il connaissait les dangers ; il comptait qu'avec le temps, chacun s'accoutumerait au journal des Slovaques et aux idées qu'il répandait. Il s'appliquait surtout à ne pas blesser Vienne. Il ne se laissa jamais aller à des attaques contre les institutions traditionnelles de l'Autriche et écarta toute propagande révolutionnaire, évita tout rapprochement entre la situation de la monarchie et les institutions étrangères.

Durant les trois ans d'existence du *Journal slovaque*, Stúr écrivit de nombreux articles, remarquables par leur modération et dont voici quelques titres : *Quelle est l'intention de notre journal ? Le peuple et son instruction. L'instruction présente du peuple. Les écoles du dimanche. Les institutions de bienfaisance. La vie de famille et la vie de commune. L'individu et la société*, etc.

Les 8 premiers sont de l'année 1845. Deux tendent à l'amélioration de la situation du peuple par la création d'écoles, par l'amélioration de celles qui existent, par l'institution d'établissements de bien-

faisance. Les deux autres sont une étude théorique des rapports qui doivent exister entre l'individu et la société. Une fois de plus, Stúr note la tendance des Slaves à sacrifier les intérêts généraux aux intérêts particuliers, à concentrer leurs ambitions au sein de la famille. Il examine en outre l'orientation des deux partis conservateur et libéral et remarque que ni l'un, ni l'autre, ne doivent obtenir un avantage décisif. Les conservateurs sacrifient trop l'individu, les libéraux lui donnent au contraire trop de puissance. Dans un état bien organisé, ces deux courants doivent être également représentés.

Durant l'année qui suivit, Stúr écrivit davantage : deux articles sur des questions économiques, un projet d'école industrielle et des réflexions sur la nécessité pour la jeunesse de choisir des emplois divers afin d'accroître l'intensité de la vie nationale, quelques articles purement patriotiques, appel direct ou indirect à la volonté slovaque et un article assez finement écrit sur la position des Slovaques en Hongrie. Le titre de cet article ne répond pas entièrement au sujet. Stúr en effet donne des idées théoriques plutôt qu'une étude documentée sur les Slovaques.

L'idée qu'il veut faire ressortir, c'est qu'une nation doit sa force et sa grandeur à l'attachement des sujets aux institutions communes. Une nation composée de divers peuples doit avoir des institutions que ces divers peuples puissent aimer. Il établit une distinction entre l'unité morale et l'uniformité apparente et montre que l'emploi d'une seule langue obtenu par contrainte, ne donne une apparence d'uniformité qu'aux dépens de l'unité morale, seul objet digne d'être recherché par ceux qui veulent constituer les nations fortes.

Les articles de l'année 1847 diffèrent des précé-

dents par le ton et l'esprit. Le sujet est le même, mais la pensée a varié. Moins d'enthousiasme, des réflexions plus profondes. On sent que Stúr s'interroge lui-même. Il semble se préparer à son rôle à la Diète et sa préoccupation constante, c'est le bien du peuple. Les questions politiques proprement dites sont au second plan. La faiblesse de la Slovaquie a des causes morales et économiques. Au reste, il n'y a que l'avant dernier article sur le panslavisme qui puisse faire date dans la vie de Stúr. Il y défend les Slovaques contre les reproches de leurs ennemis qui voient en eux des panslavistes. Les Slaves ne songent pas, dit-il, à former un groupe homogène. Longtemps, leurs revendications ont été isolées, à présent qu'elles se manifestent en même temps, ce qui est le résultat d'une plus rapide propagation des idées, on est porté à voir dans une action qui se produit en divers lieux, à un même moment, une action concertée. Il n'en est rien cependant.

Cette collaboration de Stúr au journal national slovaque s'étend au supplément littéraire de cet organe. Il y rédige deux articles d'histoire ; il y donne même une traduction de Thiers, le passage des Alpes par Napoléon et aussi deux poésies. Seuls, les articles d'histoire peuvent mériter d'être retenus. L'un est une étude sur les origines de la Hongrie et les faits les plus anciens de son histoire. L'objet de cet article est de montrer que les Slaves sont les plus anciens parmi ces peuples. En outre, il pose en principe que la terre du Danube n'est pas pour un seul peuple. Elle est le lieu où se retrouvent les peuples allant de l'Orient à l'Occident. La configuration géographique, les hauteurs et les plaines, est d'après Stúr un signe qui montre que la Hongrie doit renfermer des nations diverses. Il ter-

mine sur une réflexion énigmatique : « quiconque quittant la surface plongera son regard dans la profondeur, lira en ceci l'histoire de notre passé et devinera une grande partie de l'avenir de la terre hongroise. »

Du deuxième article, il y a peu à dire ; c'est un coup d'œil sur l'état présent des peuples en Europe et en Amérique. Mais l'article ne fut pas achevé, et il n'y parle que des peuples européens. Il semble bien que cet écrit soit le résumé des cours de Halle. Nous avons comparé des notes de Stúr prises à Halle : « Statistik der europäischen Staaten (1) Halle 1839, » avec l'article en question. Les mêmes éléments s'y retrouvent. Ces articles sont une étude élémentaire portant sur l'ethnographie, la géographie et la politique (2).

Le journal paraissait deux fois par semaine, le supplément deux fois par mois et ils étaient accueillis par une faveur croissante. Le moment était en somme favorable. L'union s'était faite entre les

(1) Le manuscrit de ces notes se trouve dans les archives du musée de Turciánsky Sv. Martin.

(2) On se plaignait parfois de la direction donnée par Stúr au journal et au supplément. Francisci lui écrivit en 1847 : « *Orol Tatransky* devrait être littéraire. Les articles scientifiques trouvent une place dans la *Revue* de Hurban, ceux d'économie dans l'*Ami du peuple* et dans la *Revue économique* de Lichard, les articles politiques dans le journal politique. Je ne puis louer ce rigorisme qui exclut toute poésie, tout conte d'amour des articles littéraires. Pourquoi vouloir élever la société slovaque dans un rigorisme catonien, mettre des bornes à l'amour qui doit exister dans le monde slave et vouloir changer tout d'un seul coup. Les articles d'histoire ne sont pas à leur place, *Orol Tatransky* ne doit pas être un professeur, car son public n'est pas un auditoire académique. Ne nous représentons pas notre société telle que nous voudrions la voir, mais prenons la telle qu'elle est, et tâchons de l'élever de son état à nos idéals. » Et Francisci s'exprime plus loin avec aigreur sur le caractère de Stúr : « Il voulait faire tout lui-même et ne laissait rien faire aux autres. C'est autrement que Hurban agissait avec sa *Revue*. Les bons articles ne manquaient pas, mais il choisissait et n'imprimait que quelques-uns. Il considérait avant tout la personne et non la chose. Ce qui était mal, c'est que ses collaborateurs n'étaient pas sur le même degré que lui, mais bien au-dessous de lui ; il les plaçait ainsi, c'est pourquoi beaucoup l'ont abandonné. » — Archives du musée de Turc. Sv. Martin.

catholiques et les protestants à tel point que des rapports cordiaux existaient entre les chefs du mouvement slovaque, tous protestants, et les groupements catholiques. Aussi bien parmi ces derniers en était-il qui n'avaient d'autre objet que le réveil de la nation et la diffusion de la langue slovaque.

L'un de ces groupements était la société catholique Po-Hronsky, qui remontait à 1844 (1).

Elle se proposait, en dehors de toutes préoccupations de parti, de « maintenir la moralité et la piété parmi le peuple et de répandre la pure semence des vérités catholiques. » Elle devait veiller à ce que le peuple eût de bons livres écrits dans un esprit catholique.

« Il est à désirer, disaient les statuts, que ceux qui doivent guider le peuple connaissent bien sa langue. Les membres de la société devront donc étudier les œuvres littéraires et s'exercer dans la langue slovaque pour l'enseigner ensuite aux autres. Pour mieux conduire le peuple à la moralité et à la piété, il faut le détourner de l'ivrognerie et pour cela les membres doivent fonder et encourager les sociétés antialcooliques. »

Comme on s'en aperçoit aisément, ni par son but, ni par ses procédés, la société Po-Hronsky ne différait sensiblement des sociétés qui s'étaient groupées autour de la Jednota. D'un côté comme de l'autre, ce qui unissait les esprits, c'était un même souffle

(1) Depuis quelques années les jeunes prêtres slovaques de l'archevêché de Bystrica avaient coutume de se réunir pour s'occuper en commun des besoins du peuple. Ils résolurent de fonder une Société. A cet effet ils demandèrent une autorisation à la congrégation de district du 6 août 1844. Cette congrégation tenait ses séances à Breznyansky. Non seulement elle accueillit avec faveur le projet qui lui était soumis, mais elle se chargea de le transmettre aux autres districts en les invitant à y adhérer et à former une union de tous les districts. Quatre donnèrent leur assentiment. — Registre de la société Po-Hronsky. Archives du musée de Turčiansky Sv. Martin.

patriotique. Pour entraîner les adhésions, il fallait exalter l'idée slave tout en montrant aux Slovaques qu'ils en étaient les représentants naturels, que c'était par eux que devait se réaliser son avènement dans le monde.

Stúr animé de cette intention, écrivit une sorte de plaidoyer en faveur du slovaque, intitulé : « Nárecja slovenskuo cili potreba pisanja v tomto náreci. » (Le dialecte slovaque ou le besoin d'écrire en slovaque).

Cet ouvrage devait servir d'introduction à une grammaire slovaque. Ecrit lui-même en slovaque, il devait en quelque sorte prouver le développement de la langue et sa richesse.

A l'heure actuelle, lorsqu'on le relit, on éprouve un certain désappointement, non que l'ouvrage manque de vues originales, mais parce que la méthode de l'auteur déconcerte. Il faut du temps à un lecteur habitué à la rigueur des habitudes modernes de raisonnement, pour se faire au système de Stúr : point de pensée directrice. Ce qui déroute encore davantage, c'est l'emploi fréquent de métaphores plus ou moins cohérentes. Si elles se rattachaient à une même doctrine générale, on s'accoutumerait à la manière de l'écrivain, mais les sauts de pensée presque constants et les brusques affirmations dont on n'aperçoit pas aisément la dépendance logique, rendent cette adaptation impossible.

C'est ainsi qu'après avoir longtemps comparé les divers dialectes slaves aux rameaux issus d'un même tronc, Stúr les rapproche ensuite d'une bobine sur laquelle est enroulé du fil. Le slovaque c'est la bobine, les autres dialectes sont le fil. Ces comparaisons déconcertent le lecteur plus qu'elles ne l'éclairent. Par ailleurs, un vague sentimentalisme trouble encore le raisonnement déjà trop

incertain. Il y a là trop d'effusion, un pathos qui, pour être sincère, n'en produit pas moins une impression de fatigue, un débordement lyrique qui lasse le lecteur guéri du romantisme. Au milieu de ces effervescences sentimentales, nous perdons de vue le fil déjà trop ténu de la pensée, juste au moment où celle-ci allait prendre tout son intérêt.

Si l'on triomphe de la première impression de gêne et de fatigue qui résulte de cette imagination plus échauffée que réellement riche, on s'aperçoit qu'en dépit de ses défauts, l'ouvrage est intéressant. Il fait penser. Il renferme des vues profondes. Surtout il atteint son but. Tout lecteur slovaque moyennement instruit, ne pouvait échapper à l'enthousiasme de Stúr.

Pour toutes les raisons qui précèdent, l'ouvrage est d'une analyse difficile. Les idées théoriques se confondent avec les exemples. Les départs de la pensée ne sont pas indiqués ; ils sont implicitement contenus dans la démonstration même et c'est au lecteur de les dégager ou de renoncer à une véritable intelligence du texte. Résignons-nous donc à faire comme le lecteur persévérant et précisons l'idée qui est au fond de l'œuvre de Stúr.

Ce qui le guide dans les 86 pages de considérations sur le slovaque, c'est avant tout le dialecte, « le kmén ». La division en kmén est en quelque sorte un indice de la vitalité des langues. Quelquefois, le dialecte tend à s'isoler et ne tarde pas ainsi à former une langue nouvelle, c'est ce qui s'est passé pour les langues scandinaves, l'anglais, etc. Dans d'autres cas, le dialecte ne possède qu'une vie précaire. Il naît pour mourir, le rameau principal ne tarde pas à le résorber.

Enfin, un dialecte peut avoir assez de vie pour se maintenir, tout en conservant un souvenir assez

puissant de l'impulsion primitive pour ne pas s'isoler des dialectes voisins et former avec eux une diversité harmonieuse. Il est inutile de montrer ce que cette conception présente d'arbitraire, de vague et d'antiscientifique. Mais il est certain que Stúr n'a pas eu le moindre doute sur la valeur des arguments qu'il présentait en faveur des langues slaves et du slovaque en particulier et il n'est pas douteux que ces arguments pseudophilologiques ont induit en erreur plus d'un lecteur.

Il pousse plus loin son idée. Il prétend découvrir dans un dialecte slave une image réduite de l'évolution de toutes les langues slaves en général. Et sans le dire nettement, il pose en principe que ce que les dialectes slaves sont au slave tout entier, les sous-dialectes que contient le slovaque le sont à la langue qu'ils constituent.

Quelle conclusion Stúr prétend-il tirer de cette affirmation gratuite ? On ne l'aperçoit pas très nettement. Il semble bien cependant qu'il espère augmenter l'attachement de ses compatriotes pour leur langue, en la leur représentant comme le résumé, l'essence des langues slaves tout entières. Ce qui est au fond de ces théories grammaticales, c'est toujours en réalité l'idée du Slovaque incarnant en lui le Slavisme, le patriotisme local ayant pour substratum et pour conclusion l'union avec le monde panslave. La théorie de Stúr avait au moins l'avantage de lui assurer des amis dans toutes les sphères. Aux anciens admirateurs de Kollár qui embrassaient dans leur amour le monde slave, il offrait le sommet de son idée, le groupement général des diversités slaves en un idéal harmonieux. Aux esprits plus étroits, soucieux des intérêts positifs slovaques, il présentait son microcosme slave où tout était aussi beau, aussi complet que dans le grand.

Le système était d'ailleurs plus ingénieux que solide et il était plus facile d'en tirer des conclusions que d'en établir la réalité.

Stúr s'efforce de tracer une ligne de démarcation entre les peuples dont la langue a la propriété de se diviser en kmen et ceux dont la langue s'individualise soit par chute des rameaux de transition, soit par isolement des dialectes devenus langues. Il y a kmen et kmenovitost lorsqu'un peuple a des manières de parler assez différentes pour êtres distinguées, assez rapprochées pour ne pas se détacher de l'ensemble au point de constituer une langue particulière. Le kmen doit donc son originalité à un certain arrêt de développement, à une sorte de modération instinctive, qui fait qu'il se distingue sans s'isoler.

L'avantage de la kmenovitost, c'est que chaque kmen est en quelque sorte complémentaire de l'autre : les notions tant objectives que subjectives que l'un ne renferme pas, l'autre les possède sans pour cela que le système initial ait été abandonné. Les kmens proviennent d'une même tendance qui s'analyse sans s'égarer, qui va à la conquête du nouveau dans des directions divergentes, mais sans rien perdre de sa nature première.

L'analogie entre la vie des kmens et celle des peuples slaves est la pensée qui transparaît dans cette œuvre de Stúr. Les kmens sont des rameaux qui ont poussé dans des directions différentes pour aller demander aux quatre coins de l'horizon de la pensée les éléments nutritifs nécessaires à la vie de l'arbre. Ils ne sont séparés que pour couvrir un plus vaste espace. De même, les peuples slaves. Leur originalité ne les sépare pas ; elle est le moyen choisi par la pensée slave pour ne point dépérir, pour concentrer en elle toute la vie répandue à la surface du monde.

Chaque fois que les langues slaves se sont fragmentées, elles ont abouti à la constitution de nouveaux organismes semblables à ceux dont ils étaient issus et tous ces organismes, bien qu'indépendants, sont restés attachés l'un à l'autre par un lien qui fait de leur vie totale un acte de solidarité.

Toutes ces données, Stúr les postule sans songer le moins du monde ni à les contrôler, ni à les démontrer. Il ne se demande pas non plus si cette vitalité supérieure des langues slaves, cette *kmenovitost*, n'a pas quelque inconvénient, par exemple si, en faisant un individu plus durable et plus sûr d'exister, elle ne le fait pas par là même moins libre et moins parfait. Il est certain que la pensée de l'écrivain, si vague, si disséminée qu'on ne la résume pas aisément, a subi ici profondément l'influence de Hegel. Une de ses tendances essentielles et un des vices de son système, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, de faire une part trop grande à l'actualité. Il ouvre les yeux, il contemple le monde, et l'aspect qui frappe son regard, il le retient comme s'il était définitif, et comme si l'état présent avait sa raison d'être en lui-même et n'était point seulement une transition, un acheminement vers un autre état encore éloigné. Admettons que les dialectes slaves soient aujourd'hui plus voisins les uns des autres que le français, l'espagnol, l'italien, qui oserait affirmer que leurs différences n'iront pas en se marquant davantage et n'aboutiront pas à constituer des langues absolument distinctes ? Et dès lors, que devient tout le raisonnement de Stúr ? Il y a là un vice radical de méthode et il entache à tel point tout le raisonnement, qu'une fois qu'on l'a découvert, on suit d'une intelligence distraite les efforts de l'auteur pour aboutir à un semblant d'évidence.

Admettons pour un instant avec Stúr, ce qui est démenti d'ailleurs par toutes les données de la science, que les langues slaves sont les seules qui aient offert un état, une période de *kmenovitost*, le résultat n'est pas tel qu'on puisse suivre l'auteur dans ses conclusions pratiques. En effet, cette capacité de se diviser en rameaux divergents, mais dont l'écart est assez petit pour ne pas faire d'un rameau une langue, peut aussi bien être un signe de faiblesse qu'un signe de force, un simple retard dans le développement.

Lorsqu'on compare les langues slaves entre elles, on est frappé de leur ressemblance ; la syntaxe est presque partout la même, aucune n'offre une direction analytique très marquée. Elles n'y avancent que très lentement et elles ont pu emprunter à l'occident son lexique sans lui emprunter son système syntaxique. Stúr y voit une supériorité : la langue sait conquérir sans rien perdre, acquérir l'analyse sans sacrifier la synthèse. L'argument est spécieux. En définitive, il apparaît que toute la théorie de Stúr lui a été dictée par des considérations pratiques ; ce sont des conclusions *voulues* d'avance qui lui ont dicté les preuves sur lesquelles il prétend les établir. Que devait craindre Stúr ? Comme slave, l'émiettement du groupe en petites nations. Comme Slovaque, l'absorption de son peuple. C'est dans la double volonté de conserver le tout et de glorifier la partie qu'il faut chercher la clef de sa doctrine. Sa conclusion définitive est celle-ci : les langues slaves, en se fortifiant individuellement, fortifient le tout, car leur développement ne les isole pas. Le slovaque est au premier rang à ce point de vue ; il est compris de tous les Slaves et un Slovaque comprend sans peine tous les autres dialectes. Pourtant, il a des propriétés incom-

parables, aussi est-il certainement appelé aux destinées les plus glorieuses. Déjà en lui, transparait le dialecte par lequel s'opèrera la synthèse des langues slaves et du monde slave : « O fils slovaque de la Slava ! fils cadet ! quelques-uns de tes frères vont murmurer de ce que tu as osé paraître parmi eux avec ta langue, tes chants ; ils vont te repousser, mais c'est le sort du fils cadet ! Les frères aînés se sont partagé l'héritage de leur mère ; à toi, fils cadet, il n'est rien resté que ta langue et tes chants, mais dans cette langue, la bonté même, dans ces chants, l'amour. Que vas-tu répondre à tes frères qui vont te mépriser, te repousser, fils slovaque ? Tu demanderas à Dieu de leur donner un cœur fraternel et malgré leurs paroles et leurs actes, tu leur diras des mots pleins de bonté, des paroles fraternelles et tu demanderas aide à Dieu ! Leur cœur s'attendrira sans doute, car tu sais que la bonté triomphe de tout. Tu ne les payeras pas de la même monnaie, mais tu penseras au fils cadet de nos récits ! Crois-moi, d'ailleurs, parmi tes frères, il s'en trouvera qui te recevront fraternellement, car tu parles la langue des pères, la langue fraternelle, tu vas au devant d'eux, avec des paroles douces et tu as un cœur plein d'amour pour notre mère. Et tous ceux qui ne réclament pas la domination uniquement pour eux-mêmes et dont le cœur est bon, tous ceux qui veulent aider notre mère si longtemps délaissée, méprisée par le monde et tendant les bras avec bonté à ses enfants, te recevront avec amour (1). »

(1) Le passage que nous citons est précédé des lignes suivantes : « Vous et votre langue vous avez eu le même sort, vous avez été cachés du monde ensemble, rejetés ensemble, vous avez sommeillé ensemble et survécu ensemble au tonnerre qui grondait au-dessus de vous : allez-vous maintenant vous abandonner, et allez-vous, Slovaques, repousser la fidèle amie de vos tristes jours ? !! Je vous

Vers la même époque, paraît un ouvrage qui était en contradiction formelle avec les idées de Stúr. Tandis que celui-ci s'efforçait de montrer la supériorité du slovaque sur tous les autres dialectes slaves et à cet effet soutenait une vaste thèse sur les dialectes et leur valeur systématique et individuelle, Kollár faisait paraître un livre intitulé : « Hlasové o potrebe jednoty spisovného jazyka pro Cechy, Moravany, a Slovaky, » (Voix sur le besoin d'une seule langue littéraire pour les Tchèques, les Moraves et les Slovaques), il y combattait Stúr avec violence et s'efforçait de prouver que le tchèque avait un plus grand avenir que le slovaque.

Le livre ne visait pas seulement Stúr ; on y attaquait toutes les tentatives faites pour donner artificiellement la prépondérance à un dialecte sur l'autre. L'œuvre de Bernolák et dans une moindre mesure celles de Trnka et de Zak, plus restreintes, y étaient sévèrement jugées.

L'œuvre de Kollár était surtout une somme de tous les auteurs qui avaient combattu la séparation des dialectes et la supériorité du slovaque. On y trouvait classés par ordre chronologique des extraits des auteurs les plus divers depuis le xvi^e siècle.

La plupart des auteurs cités par Kollár commencent par distinguer la langue parlée de la langue

entends dire : non, non, et mon âme répond : non, non : entre donc dans ton foyer, notre chère langue slovaque, tu as beaucoup souffert, réjouis-toi, et vis avec nous. Tu as été enfermée jusqu'à présent dans la Tatra et tu parlais tout bas dans leur silence, mais maintenant, tu regarderas de ton sommet le monde, tu y descendras et y voleras. Vole seulement, vole seulement et annonce que le Slovaque a ressuscité et qu'il se présente au monde. Je sais qu'on va te reprocher l'audace de paraître dans le monde, on te jettera de la boue, mais toi vole tranquillement et plains-les, car ils ne te connaissent pas et ne voient pas en toi la colombe de la paix slave. »

« Le dialecte slovaque ou le besoin d'écrire en slovaque » p. 85. Presbourg 1846.

écrite. Tandis que la première comprend de très nombreux dialectes, la seconde présente une unité relative. Chez les Slovaques par exemple, on ne distingue pas moins de 7 subdivisions : slovaquo-tchèque, slovaque proprement dit, polono-slovaque, rutheno-slovaque, serbo-slovaque, allemanno-slovaque, magyaro-slovaque. La langue écrite au contraire, ici comme partout, tend vers l'unité et est en elle-même, l'instrument de l'unité. Avant 1750, on écrivait en tchèque ; la langue littéraire était une et si les choses étaient restées en cet état, progressivement on eût abouti à une seule langue parlée ; la diffusion des imprimés eût obtenu ce résultat.

Mais en 1787, Bernolák, prêtre de Trnava, eut l'idée de tenter de ramener la langue écrite à une pureté plus grande en adoptant pour la littérature, la langue parlée dans les comitats de l'ouest. Elle avait mieux conservé le caractère de l'ancien slovaque et Bernolák voyait dans cette stabilité du langage une preuve de sa supériorité.

Bernolák ne fut suivi que par les catholiques, si bien, qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle, il y eut en Slovaquie deux langues littéraires, le tchèque qu'avaient conservé les protestants, le slovaque occidental adopté par les catholiques.

Mais, d'après Stúr, le dialecte des comitats du centre est plus pur que celui des comitats de l'ouest. Il était d'accord sur ce point avec Safárik et Kollár qui d'ailleurs ne tirèrent de cette conclusion aucune conséquence pratique. Quand Stúr proposa au contraire de faire de ce slovaque central la langue de l'avenir, il dut avoir contre lui à la fois les partisans du tchèque et les disciples de Bernolák, mais ceux-ci, peu nombreux et sans grande influence, tenaient surtout à écarter le tchèque et ils se ral-

lièrent facilement au programme nouveau. Kollár, que bien des points de son programme semblaient devoir amener à accepter la doctrine de Stúr, était protestant, il était devenu le poète national de la Bohême ; il refusa donc d'abandonner la ligne de conduite qu'il avait suivie jusque-là. D'après lui, ce qui importe, c'est moins la constitution d'une unité nationale, que le développement intellectuel des Tchèques, des Moraves et des Slovaques. Il convient donc d'adopter comme langue littéraire, le dialecte le plus répandu et non le dialecte le plus pur. La question qui mettait aux prises Stúr et Kollár était fort ancienne et à la façon dont ils la posaient, elle était absolument insoluble. Il était quelque peu puéril de discuter sur le point de savoir si le tchèque ou le slovaque était plus rapproché du type slave pur ; quant à la supériorité intrinsèque d'une des deux langues sur l'autre, il n'était évidemment possible d'arriver à aucun résultat précis. Les conclusions dépendent uniquement des impressions subjectives de chaque lecteur.

A la fin du XVIII^e siècle, Tablic avait apporté dans les débats une impartialité plus grande et il était arrivé à des résultats plus solides. Il s'était placé au point de vue des faits, sans se laisser arrêter par des considérations théoriques plus ou moins contestables. Il est possible, disait-il, que le slovaque ait conservé plus intact le caractère du slave primitif ; mais il n'en subsiste pas moins que les Slovaques comprennent facilement le tchèque, que la plupart de leurs auteurs ont écrit en tchèque, et que le tchèque présente plus de ressources et a un développement plus ancien et plus continu.

Aussi faut-il s'incliner devant ce qui existe et laisser la question des langues se régler d'elle-même, éviter tout schisme, toute modification vou-

lue, consciencie. L'essentiel est d'obtenir une rapide expansion d'une littérature entendue d'un grand nombre et permettant la vente de nombreux exemplaires.

Tablic était un sage. Il y en avait peu alors.

Pour Dobrovsky (1), les différences de langage qui existent de village à village ne doivent pas être considérées comme de véritables dialectes. Ce serait une erreur que de vouloir les comparer aux dialectes de l'ancienne Grèce. Dobrovsky déplore que les Slovaques ne veuillent pas s'unir aux Tchèques et il donne en exemple les Allemands qui ont su unifier leur langue littéraire. Jungman (2) est sur cette dernière question du même avis. « D'autres peuples qui ont des dialectes beaucoup plus distincts que les nôtres, ont une seule langue littéraire et lui sacrifient tout avec plaisir. Qui ne connaît le nombre des dialectes allemands..... et pourtant une seule langue littéraire les unit. » Jungman préconise ensuite l'adoption du tchèque qui, plus heureux que le slovaque, a une littérature ancienne, ce que le slovaque ne connut pas, et s'élève contre l'idée d'écrire comme on parle dans chaque lieu, ce qui serait diviser la langue nationale en indéterminables dialectes.

Dans les Voix, une grande place est faite à l'opinion de Palacky. Celui-ci s'était, dès 1829, occupé de la rivalité du tchèque et du slovaque. Dans la « Revue du musée tchèque », il avait exposé que le tchèque avait été autrefois beaucoup plus près du slovaque, qu'il s'en était éloigné pour se perfectionner, et que les Slovaques ne devraient pas se séparer du tchèque ne fût-ce que pour une raison :

(1) Fondateur de la philologie slave (1753-1829).

(2) Lexicographe tchèque (1773-1847).

l'oppression magyare, toujours menaçante pour eux. Palacky d'ailleurs qui est un historien et non un philologue, est convaincu que les langues qui deviennent des langues littéraires, doivent leur triomphe, non à une supériorité intrinsèque, mais à des conditions extérieures. C'est l'histoire et la réalité, non pas des raisons grammaticales qui ont ainsi assuré au tchèque une supériorité évidente et il est vain et dangereux de vouloir s'inscrire en faux contre le passé.

Un autre avis, plein de modération, c'est celui de Safárik. Il reconnaît fort justement que l'écart est devenu grand entre la langue écrite, le tchèque, et la langue slovaque. Les livres imprimés en tchèque sont d'une lecture difficile pour les Slovaques. Il attribue cet état de chose à l'évolution du tchèque et au fait que la langue écrite a suivi la langue parlée dans toutes ses modifications. La cause de cette différente manière d'évoluer des deux langues, Safárik la voit surtout dans le manque d'écoles nationales et de livres d'étude en Slovaquie. Pour remédier à cette difficulté, Safárik est prêt à d'importantes concessions. Il demeure partisan de l'emploi du tchèque comme langue littéraire, mais il admet que les Slovaques conservent ou introduisent dans leur lexique, les termes populaires. Il est l'adversaire des changements orthographiques, mais il est disposé à admettre que l'on publie, pour le peuple, des ouvrages écrits en pur dialecte slovaque. Son idéal, c'est que la littérature slovaque forme une division spéciale dans le tout tchèque, n'en soit point extraite, mais demeure en lui, comme un cercle renfermé dans un cercle. Aussi est-il l'adversaire de tout schisme prémédité. Il combat les tentatives de séparation faites par les Slovaques, qu'il considère comme une nouveauté

qui n'a rien de naturel, comme un bond du noir au blanc, comme quelque chose qui ne découle pas de l'état présent de la civilisation, qui n'est point une suite, un degré supérieur, mais simplement des principes spéculatifs qui veulent entrer de force dans la vie qui ne les connaît pas et ne les accepte pas. Il espère que la raison finira par l'emporter et que l'union se fera de nouveau. « Tout n'est pas perdu, écrit-il ; selon mon opinion le retour à une langue modérée, à une langue qui puisse mener à des fins glorieuses..., à un style fondé sur la langue biblique n'est pas absolument impossible. »

Après avoir reproduit ainsi les opinions des écrivains tchèques, Kollár les résume et essaie de les compléter par de nouveaux arguments (1).

Les Slovaques doivent rester unis aux Tchèques parce que, habitués à lire la Bible en tchèque, ils connaissent le tchèque, parce que la littérature tchèque est parvenue à un haut degré de perfection, et qu'en s'unissant aux Tchèques, les Slovaques peuvent espérer réaliser en cinq ans ce qui leur demandait cinquante ans d'efforts personnels ; parce que les Slovaques n'ont pas de littérature (2) et enfin

(1) La littérature nationale progressera d'autant plus que son horizon sera plus large...

Une littérature est heureuse et enviable qui a beaucoup de dialectes à son service, car de chaque dialecte elle peut emprunter quelque chose de bon ; autant de dialectes, autant de trésors, d'où la poésie, la grammaire, le lexique peuvent faire leur profit : mais que tout kmen n'aspire pas aussitôt à la domination, à l'hégémonie, que tout petit dialecte ne pense pas aussitôt à se transformer en langue littéraire ; car il en résulte plus de perte et de honte pour un peuple, que de profit et de gloire. C'est assez d'un soleil au firmament, d'une langue dans la littérature.

Quiconque diminue chez le peuple slave le nombre des dialectes a le même mérite que le plus célèbre auteur, car par ce moyen il rend le peuple grand, sûr, entier, capable de culture. Un petit peuple ne peut jamais avoir de vraie civilisation par cela seul qu'il est petit.

(2) Kollár va même plus loin, il ajoute : La vie des Slovaques n'est pas historique ; à part quelques ombres, c'est un vide désagréable (sic).

parce que les Tchèques et les Slovaques sont unis par les traditions et les souvenirs.

A tous ces motifs de rapprochement, Kollár, ainsi que la plupart des auteurs cités dans les Voix, joint l'exemple des Anglais, des Allemands qui n'ont qu'une langue littéraire.

En dehors de sa partie théorique, le livre de Kollár renferme une partie de polémique dirigée contre Stúr et ses amis. En premier lieu, il conteste que le dialecte préconisé par Stúr soit le vrai slovaque (1). Dans toute cette polémique, Kollár d'ailleurs se laisse entraîner au-delà de toute modération et ses violences ne contribuent pas peu à donner à la discussion un caractère des plus pénibles.

Stúr lui avait déjà reproché son animosité : « Je reçois sans cesse, lui écrivait-il, de tous les coins de la Slovaquie, des lettres dans lesquelles on m'annonce que vous intriguez contre notre journal slovaque ; vous détournez de lui les lecteurs, vous répandez sur lui des jugements sévères, et tout cela dans le désir d'anéantir le seul organe de notre vie. » Kollár se défendit vivement contre ces accusations. Comment aurait-il pu être l'adversaire d'un organe dont il avait été en quelque sorte le fondateur et pour l'apparition duquel il n'avait ménagé ni son temps, ni son argent. Mais pouvait-

(1) « L'auteur du journal de Presbourg proclame que son dialecte et celui de ses partisans est le vrai slovaque : contre quoi, nous Slovaque de naissance, nous protestons publiquement, déclarant ceci pour mensonge et fausseté. Cela peut être la langue d'une contrée, d'un coin, mais pas le slovaque. » Kollár ne fait que se démentir lui-même ; n'écrivait-il pas en 1823 : « Le dialecte slovaque proprement dit se trouve sûrement dans les plaines et les vallées entourées de ces hautes Tatras où les langues étrangères ne pouvaient pénétrer que difficilement, etc. » La même année dans son article sur la « Sonorité de la langue tchéco-slovaque » il écrit : « La langue des Slovaques en Hongrie est beaucoup plus douce, plus sonore, souvent plus logique, que la langue des Tchèques germanisés. »

il continuer à soutenir et à lire une publication qui, par le style et l'orthographe qu'elle avait adoptés, était contraire à la cause nationale : « à regarder une orthographe qui ne correspond en rien à l'esprit et aux racines de notre langue, j'ai mal aux yeux, et à entendre vos paroles grossières et rudes, je commence à avoir mal aux oreilles ; en général, l'odorat même est blessé comme par une odeur d'écuries, de cabarets et autres repaires d'une vie basse... » Stúr blessé répondit sur un ton assez rude. Il écrivit à Kollár en lui reprochant de mépriser le kmen slovaque. Kollár, pour se défendre, rappela à Stúr toute sa vie consacrée au peuple, et les nombreux services rendus aussi bien à la cause slave qu'à Stúr lui-même à qui il conteste le droit de se poser en défenseur des Slovaques. « Qui vous a donné le privilège d'être vous, et vous seul, le créateur du kmen slovaque, de l'avoir fait revivre, de l'avoir poli, protégé, défendu ? quel prophète vous a dit que c'est justement vous qui connaissez la vie de certains kmens ou la vie du kmen slovaque ? » Kollár était un poète, et il en avait les défauts. Il se laissait entraîner par les passions du moment, il donnait à sa pensée une forme souvent excessive, il ne se gardait pas toujours des contradictions. Mais, si la lecture des Voix est ainsi souvent pénible, elle renferme aussi des passages élevés et intéressants. « Les tchéco-phobes, pour excuser leur séparatisme, disent que le peuple slovaque ne comprend pas le tchèque et les livres tchèques. Et quoi, il les a compris pendant trois cents ans, et de nos jours, brusquement, il est devenu si incapable, si stupide ?... Une feuille sur un arbre ne s'agite pas si le vent ne souffle pas. Les Tchèques sont aussi la cause de ce séparatisme. Les frères Tchèques n'ont pas eu assez

d'esprit et de culture pour s'incorporer entièrement et invinciblement les Slovaques. Ils n'ont pas eu aussi assez de cœur et d'amour pour aimer les Slovaques fraternellement et sans limite, les embrasser, se les attacher ; critiquer sans cesse et sans pitié des œuvres slovaques, ou écrites en tchèque par les Slovaques ce n'est pas le moyen de se concilier les sympathies.

La littérature est une commune libre qui ne peut souffrir aucun monopole, aucun autocrate. Tchèques ! vous avez dans votre langue des mots que les Slovaques ne peuvent absolument pas prononcer et qui ne sont pas sonores : n'exigez pas l'impossible et n'attendez pas que les Slaves veuillent pour vous faire plaisir, se casser avec vos mots la langue et le palais ; faites aussi quelques concessions à vos frères (1). »

Mais hélas, la voix de Kollár même était trop faible pour incliner les esprits à un rapprochement.

En réponse aux attaques de Kollár, Stúr publia une grammaire de la langue slovaque. C'était d'un coup élever le slovaque au rang de langue constituée. Dans la préface, l'auteur commence par

(1) Les Voix sont terminées par une poésie intitulée : « Les larmes d'un Slovaque ignorant sur l'état présent de la Slovaquie ».

L'auteur en était un Slovaque ignorant, un laboureur de « Dolnázem » à ce que nous disent les vers. On se demande comment un laboureur ignorant eût pu posséder des connaissances suffisantes pour écrire des vers remplis d'exemples tirés de l'histoire et de la mythologie.

Certaines expressions, certains mots font penser au véritable auteur.

Nous avons trouvé dernièrement aux archives du musée de T. S. M. un brouillon des vers que Kollár écrivait au commencement de 1846 contre les Slovaques :

« O Dieu ne permets pas que le diable
Fasse de notre langue une tour de Babel. »

et qui ressemble beaucoup à un passage des vers du laboureur ignorant :

« Nous sommes les fondateurs de cette tour de Babel
Où le diable malin a embrouillé les langues. »

discuter l'idée même de l'existence du slovaque comme langue distincte du tchèque, et naturellement, nous retrouvons ici ses affirmations habituelles sur la richesse du slovaque cachant en lui une vie forte et fraîche qui n'a besoin que de se développer. Le temps est très propice, car tout renaît à la vie. Stúr examine ensuite la question controversée de l'unité du dialecte slovaque. Sans doute, il y a en Slovaquie des parlers divers, mais ils sont unis par des liens si étroits qu'ils ne brisent pas l'unité de la langue ; le slovaque pur se parle au cœur de la Tatra ; si sur les frontières du pays, il change un peu, ce n'est que le résultat du voisinage, l'influence en quelque sorte nécessaire du contact avec les voisins.

L'auteur, en même temps qu'il pose des règles pratiques, veut encore une grammaire philosophique : « Loin d'être une étude de la langue fondée sur quelques règles mécaniques, son œuvre repose sur les investigations et les explications de l'organisme intérieur et de l'ordre de notre langue. » Suit une introduction où Stúr s'abandonne à tout l'enthousiasme lyrique d'une imagination toujours en état de surexcitation. Toute l'exaltation de l'époque s'y reflète. Après avoir dit une fois de plus que la race qui a des kmens doit être douée spirituellement, Stúr ajoute : « Le peuple slave l'emporte à cet égard sur tous les autres peuples ; c'est un peuple vraiment kmenovity et par conséquent un peuple doué d'un esprit riche, plein de vivacité et de fraîcheur. Sa vie le prouve et surtout sa poésie nationale, infiniment riche, fraîche et variée ; elle est comme la mer de toutes les autres poésies, où viennent se jeter les poésies orientales classique et romantique, comme de petites rivières se confondant en un seul tor-

rent qui coule lentement, gravement, un torrent énorme et dont le bruit éternel résume l'harmonie du monde. »

« Toutes les qualités des autres langues se trouvent réunies dans les dialectes slaves. Le paléoslave a la certitude, la plénitude, la facilité de créer, de la vieille langue indienne ; le russe, la précision, la sévérité du romain ; le polonais, la légèreté, l'attendrissement, la riche peinture des objets naturels du français ; le tchèque, la réflexion de l'allemand ; le serbe, la douceur de l'italien ; le slovaque, la richesse, la diversité, la souplesse, le pittoresque du grec. »

Le slovaque s'est conservé dans toute sa pureté au pied des Tatras et c'est lui qu'il convient d'accepter comme langue littéraire nationale parce qu'il est « aimé de tous les Slovaques, considéré comme la vraie langue, de sorte que ceux des Slovaques qui parlent un peu différemment, l'apprennent et l'acceptent volontiers. » Il n'est pas nécessaire d'ailleurs de dédaigner ou d'écarter les dialectes voisins : « Les mots et les manières de parler usités dans d'autres langages slovaques peuvent être employés librement dans la langue littéraire, car tous forment la richesse de la langue slovaque, mais quant aux formes, il faut s'en tenir aux plus conservatrices, aux plus précises, telles que nous les trouvons dans la langue slovaque des Tatras. » Quand il en arrive à la grammaire proprement dite, Stúr est obligé de renoncer pour un moment à ses digressions et à son enthousiasme. Il était en somme fort peu préparé à la tâche, fort difficile, qu'il abordait, et son œuvre a été jugée sévèrement. Vleck dit qu'elle est au-dessous de toute critique et il la passe dédaigneusement sous silence (1).

(1) Vleck. « Histoire de littérature slovaque », p. 81. T. S. M. 1889

Peut-être ce jugement est-il quelque peu rigoureux. Il convient en effet de ne pas oublier que la science philologique à ce moment était encore fort peu avancée et que Stúr travaillait sur un champ inexploré. Les initiateurs ont droit à une indulgence infinie, parce que leur tâche est dure et ingrate. Si les Slovaques possèdent aujourd'hui une bonne grammaire, ils la doivent sans doute aux continuateurs de Stúr, mais qui dira jusqu'à quel point leur œuvre eût été possible, sans les essais mêmes de leur prédécesseur ?

La grammaire de Stúr se divise en trois parties qui comprennent chacune diverses subdivisions. La première partie traite des sons, la seconde, de tout ce qui a rapport de près ou de loin à la matière de la langue ou lexicque ; il y est question *a)* de la formation des mots, *b)* de la prononciation, *c)* de l'orthographe. Enfin, la dernière des formes et de la syntaxe.

On ne saurait songer à donner une analyse d'un ouvrage tel qu'une grammaire. Ce qu'on peut essayer, c'est de glaner quelques passages où s'accuse plus fortement la pensée principale du livre. Stúr, toujours dominé par l'idée de présenter le slovaque comme un modèle de précision, de clarté, comme une langue riche en images et en formes heureuses, a noté au passage tout ce qui pouvait servir sa thèse.

Au chapitre de la phonétique, il retient certains sons qu'il juge excellents, parce qu'ils n'ont ni la brièveté des sons polonais, ni la longueur traînante des sons tchèques, ainsi que diverses consonnes comme le *g*, le *f*, le *dz*, qui n'existent pas dans les mots purement tchèques. Les remarques qu'il présente sont intéressantes ; elles indiquent du goût et un sentiment très poussé des conditions de l'harmonie du langage.

Le lexique l'occupe plus longtemps, non qu'il y voie l'élément capital de la langue, car pour lui, c'est dans la syntaxe, dans la forme qu'il faut chercher l'essence du langage, mais parce qu'il a à défendre le slovaque contre le reproche d'indigence.

Il s'arrête avec complaisance sur la dérivation du slovaque et montre quelle richesse constituent pour lui ses nombreux suffixes qui permettent de tirer d'un même terme premier, des termes nouveaux en rapport visible avec l'origine. Stúr voit dans l'emploi étendu d'un même radical, un témoignage de supériorité ; c'est ainsi que comparant le slovaque à l'allemand, il trouve que la même racine *tem* a deux formes slovaques, *tmavi*, *temny* différentes, tandis que la langue allemande a deux racines différentes pour traduire les deux formes slovaques : *finster* et *dunkel*, etc. Le défaut de ces sortes de comparaison, c'est qu'on peut les faire de part et d'autre, et il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'un Allemand pût réfuter Stúr en lui citant un groupe d'idées allemandes à radical commun, là où le slovaque aurait des radicaux divergents.

En ce qui concerne l'orthographe, Stúr est un partisan résolu de l'orthographe phonétique, il faut chercher avant tout la traduction aussi exacte que possible de la prononciation. La partie qui traite des formes et de la syntaxe est, des trois, celle où Stúr laisse voir le plus clairement ses idées sur les langues en général et sur le slovaque en particulier. Son chapitre « du verbe » note non seulement les qualités propres aux verbes slaves, mais certaines particularités du verbe slovaque. Comme caractère essentiel du verbe slave, il voit la division en parfaits et en imparfaits ; les premiers n'expriment pas seulement une action momentanée et les seconds une

action durable, mais aussi respectivement les premiers une intention définie, achevée, les seconds une volonté, une intention non définie, non achevée. Cette différence n'est pas seulement dans le temps, mais aussi dans la manière dont le radical du verbe se rapporte à sa terminaison (1).

Passant au rapport des temps entre eux, Stúr émet un avis opposé à celui de Dobrovsky. Pour Dobrovsky, le système s'établit comme suit :

Passé, deux formes : 1° imparfaite, 2° parfaite.

Présent, deux formes : 1° imparfaite, 2° parfaite.

Mais la forme parfaite n'a pour objet que de donner le futur. En définitive, ou il n'y a pas de futur, celui-ci étant une sorte de présent différé ; ou il y a un futur, et le présent n'a qu'un moyen d'expression.

Stúr, pour ne pas admettre cette manière de voir, s'efforce de montrer que ce système est une cause d'embellissement de la langue, qui, sans perdre le futur, possède dans bien des cas deux présents, l'un long, l'autre court, si l'on peut s'exprimer ainsi. « Je jette » par exemple est un présent court. « Je vois » est un présent long. Cette distinction est pour lui fort belle. Mais ce raisonnement est spécieux ; en effet, si « je jette » exprime le présent court, il est également un futur. Il y a seulement assimilation dans certains cas, du futur et du présent. Par exemple, le verbe *hadzem* : je jette, se prolonge jusqu'au futur et peut donner un équivalent de : je jetterai (*hodim*), sans intervention d'un préfixe.

En fait, on peut ramener les futurs à deux états : 1° les futurs sans préfixe, sorte de prolongements du présent, 2° les futurs nettement détachés du présent par un préfixe.

(1) Stúr définit d'ailleurs assez vaguement ce rapport : dans les parfaits, écrit-il, cette manière est pleine de sûreté, dans les imparfaits incertaine.

Les causes de cet état peuvent être étudiées à deux points de vue : au point de vue historique, au point de vue philosophique. Stúr n'adopte ni l'un, ni l'autre de ces points de vue, il effleure le sujet avec partialité et n'aboutit à aucun résultat positif. Son tort est de vouloir à toute force donner un futur à des verbes qui n'ont qu'une forme pour le futur et le présent, ceci pour enrichir le slovaque et combattre Dobrovsky.

Examinant ensuite la question des temps, Stúr reconnaît que les langues slaves sont sous ce rapport indigentes. Mais pour ce grammairien, ce n'est pas un défaut, au contraire, car « cela devait arriver avec l'évolution de la pensée ». C'est tout simplement une supériorité sur les langues anciennes (1).

Stúr oublie momentanément les langues parlées à l'Occident et qui ne sont pas encore assez anciennes pour céder le pas aux dialectes slaves.

Ces excès de partialité sont regrettables, car ils nuisent à la valeur d'un ouvrage bien conçu dans son ensemble.

Il y a des réflexions de Stúr qui suprennent ; il est toujours porté à s'exagérer le mérite des langues slaves. « Dans les langues anciennes, c'est l'intuition qui prédomine, chez nous, au contraire, c'est la pensée. »

Sur la préposition, Stúr émet l'idée que toutes les

(1) Les langues anciennes prennent aussi en considération dans les temps principaux leurs petites divisions et autres circonstances accessoires, p. ex. la force de l'intention plus ou moins grande renfermée dans le verbe, son évènement plus rapide ou plus lent ; chez nous, ces circonstances sont séparées de la forme conjugable du verbe et se mettent à part dans des mots particuliers ; notre pensée, beaucoup plus polie, a remarqué plus d'idées dans ces circonstances accessoires, c'est pourquoi elle les a exprimées séparément, mais les langues anciennes unissaient au temps toutes les circonstances qui paraissaient se rapprocher de lui et créèrent ainsi beaucoup de formes particulières des temps.

vraies prépositions proviennent de racines pronominales et expriment si on les examine, des rapports pronominaux. Malheureusement pour nous, l'auteur ne pense pas que son livre puisse être l'occasion de « s'amuser à expliquer » cette question. Il résiste à la tentation et nous laisse à notre ignorance.

Les pages consacrées à la syntaxe ne renferment pour ainsi dire rien qui ne soit dans toutes les grammaires. On y rencontre cependant quelques retours curieux au sentimentalisme ordinaire. A propos du genre, il écrit : « Le genre masculin convient aux hommes et on y voit la force, la volonté ferme, la constance, l'influence sur les autres, mais aussi bien souvent la brutalité, la férocité ; le genre féminin convient aux femmes et on y trouve au lieu de la force, la faiblesse, au lieu de la volonté, la condescendance, au lieu de la fermeté, l'inconstance, on y trouve une vie calme, pleine de sentiment, de la douceur, de l'affection. Masculin : le tonnerre, le temple, le mur, le château, le chêne, le torrent, le vent, le tourbillon ; féminin : l'eau, la rivière, la forêt, la chapelle, la nuit (cherchant le jour), la couleur (inconstance), la beauté, l'amour, la bonté, la rose, etc. »

En définitive, les procédés de Stúr visent toujours le même but, quelle que soit la nature de ses ouvrages. Ce qui le domine, c'est uniquement le patriotisme local : « Chaque être dans la nature a sa voix particulière, écrit-il ; le slovaque a aussi sa voix, vraie image de son âme. Lorsque tout fait retentir sa propre voix, que notre peuple fasse retentir la sienne... Nous nous séparons du tchèque, mais pas des Tchèques. Nous n'oublierons jamais la beauté de leur langue et ce dont nous leur sommes redevables. » Il finit en s'adressant à

la jeunesse slovaque : « Je m'adresse à toi, notre jeunesse slovaque, bel espoir de notre vie ! La jeune et fraîche langue slovaque te plaira et te conviendra à toi pleine d'amour, de vie. Tu es appelée à animer et à éveiller la nouvelle vie sur la Tatra rocheuse. Plus tard, tu veilleras sur les trésors de notre vie, veille donc aussi sur ce trésor précieux afin qu'il ne se perde point, et ne tombe point dans l'oubli. »

Les amis de Stúr soutinrent son action. Hurban, dans la revue périodique qu'il dirigeait, répondit à Kollár avec beaucoup de vivacité. Il n'hésitait pas à attribuer à l'influence du tchèque, l'absence de vie nationale que l'on reprochait aux Slovaques. « La partie la plus éveillée de notre peuple s'est toujours contentée de rêver aux Hussites, aux frères Moraves, à la bible de Kralice, à l'union avec les Tchèques. Jamais elle n'a pensé à la nation, à sa prédestination. Le fait d'attendre tout de la langue tchèque a rendu le peuple slovaque inactif. »

Evidemment, les partisans de la séparation gagnaient du terrain. Kollár, qui essaya de grouper (en juillet 1846 à Pesth) autour de lui les défenseurs de l'union tchéco-slovaque, ne rencontra qu'hésitation et incertitude. Braxatoris, sur lequel il croyait pouvoir compter absolument, se déclara partisan du slovaque dans tous les actes de la vie nationale, en réservant le tchèque à la liturgie et aux choses de l'église. Cette opinion résume à peu près celle de la conférence (1).

La cause de l'union était souvent fort mal servie par ses défenseurs qui essayaient de remplacer par

(1) « En ce qui concerne mon credo national, dit Braxatoris, je crois qu'en ce moment encore la langue tchèque doit être gardée dans la liturgie ; je crois, et cette foi ne peut être ébranlée par personne, que sans la langue slovaque, en Hongrie, il n'y a ni civilisation, ni vie, ni avenir, ni salut. »

la violence des attaques personnelles, le talent et la science qui leur manquaient. Les injures que Lanstjak et Launer lançaient contre Stúr, ne pouvaient avoir d'autre résultat que de lui gagner des sympathies (1).

Il n'est pas étonnant cependant que de semblables procédés de polémique aient laissé quelque amertume dans l'esprit de Stúr. Ses ennemis allaient jusqu'à prétendre qu'il avait l'intention de convertir les protestants au catholicisme, cependant que les Magyars l'accusaient de vouloir remplir ses poches au détriment du peuple. On peut facilement soupçonner le retentissement de ces stupides calomnies sur un esprit tel que celui de Stúr, si sensible et si nerveux.

Il écrivait en 1846, 22 novembre, à l'un de ses amis : « que Dieu les punisse ces impies, ces accusateurs. Dès ma première jeunesse, en butte à des privations continuelles, occupé à un travail dur pour me procurer une maigre subsistance, j'ai travaillé uniquement pour mon peuple, je lui ai sacrifié tout, même ce qui était le plus difficilement acquis ; et je devrais l'abandonner, maintenant qu'il a le plus besoin de moi, etc. »

Ces moments de faiblesse sont rares. Le plus souvent ses écrits, publics ou privés, reflètent la

(1) On jugera du ton de l'ouvrage de Lanstjak par cet extrait, un des moins grossiers que nous puissions détacher : « Les grands érudits (sic) doivent être et sont contre ces funestes commencements. Ils ont élevé la verge de leur discipline sur cet avorton naturel et l'ont cassée sans profit sur son corps développé ; ils ont chassé avec une corde cette canaille désobéissante et ses représentants, du temple de la civilisation qu'ils salissaient de leurs mensonges et de leurs vols... Monsieur Stúr, nous vous appliquons sur le front avec du feu une marque annonçant que vous êtes la cause des disputes parmi le peuple, et nous apportons au devant de vous l'habit de votre folie... Mais toutes les remarques ne serviront à rien à ce fou qui va contre tout l'enseignement des savants et ne pense qu'à s'élever lui-même et à élever son « sous peuple ».

volonté et la confiance. Dès 1846, en pleine crise, il écrit : « Avec l'apparition de la langue slovaque, ce n'est point elle seule qui nous importe, mais il y va d'un grand et nouveau principe de solidarité slave, qui ne sera pas renfermée dans les lettres et les livres comme l'a comprise Kollár, mais pénétrera une vie spirituelle supérieure. Kollár est illustre et son talent est grand, mais personne ne peut contenir en soi la vie d'une époque, ni s'élever au-dessus de son temps ; car maintenant, un siècle nouveau, un grand siècle, une vie nouvelle approche... Tout ce qui ne se développe pas, qui n'aspire point à la grandeur, tombe, pourrit et périt. Cela ne doit point arriver avec nous ; c'est pourquoi nous croyons fermement que notre vie et notre œuvre puisée dans l'âme même du peuple, remportera la victoire, car dans la Slovaquie entière, tout répond avec enthousiasme à la nouvelle vie slovaque. Tant de volonté pour cette vie se manifeste parmi les nôtres et le peuple, que ni Kollár, ni tous les Tchèques ensemble, ne la briseront, ni ne l'abattrent jamais. (1) »

(1) Lettre inédite de Stúr à la Société... 10 février 1846. — Archives du musée de Turc. Sv. Martin.

CHAPITRE IV

L'action politique de Stúr (1847-1850)

Stúr député à la diète de Presbourg. — Son rôle au congrès slave. — Révolution slovaque

Les espoirs de Stúr ne tardèrent pas à se réaliser. L'année 1847 vit se produire la réconciliation des catholiques et des protestants. S'étant réunis le 10 août à Cachtice, ils se serrèrent amicalement la main en signe d'oubli de l'inimitié séculaire. Cet acte solennel eut lieu dans une réunion de la société Tatrin. Celle-ci avait, en effet, coutume d'assembler parfois tous les amis de la cause slovaque ; à ces réunions venaient des députés de toutes les sociétés. Celles-ci devenaient plus nombreuses de jour en jour. L'élan était donné et sur tout le territoire surgissaient des écoles du dimanche et des sociétés antialcooliques. On fondait dans les villes et dans les villages, des bibliothèques populaires et l'on ouvrait des salles de lecture. C'était un véritable réveil de tout le peuple, dont le mérite revenait surtout à Stúr qui depuis dix ans n'avait cessé de travailler à ce qui était le plus cher de ses vœux. Il ne devait pas borner son effort à ces résultats déjà acquis. Il ne lui semblait pas suffisant que le peuple slovaque eût conscience de lui-même, il voulait encore que ses droits fussent reconnus et que sa place fût définie dans la monar-

chie. Aussi sollicita-t-il de la ville de Zvolen le mandat de député à la diète pour la session qui commençait en 1847. En s'adressant aux habitants de Zvolen, il s'adressait à des amis. A maintes reprises, il avait reçu de cette ville des témoignages de sympathie plus ou moins directs. Ses articles y avaient été lus avec intérêt. En demandant au Conseil municipal de Zvolen le mandat de député, il fait ressortir sa compétence en matière de législation et de sciences politiques. Il promet à ses électeurs de combattre avec intrépidité pour la défense des droits des villes libres royales et affirme sa croyance dans un succès prochain. Il termine son adresse à la ville de Zvolen en protestant de son entier désintéressement. « Ma seule récompense sera, dit-il, de recevoir l'honorable mandat de la ville libre royale de Zvolen et de gagner sa confiance. »

Le 30 octobre 1847, Stúr fut élu, de préférence à trois autres candidats qui s'étaient présentés contre lui. Dans le mandat qu'on lui confia, on le chargeait de proposer la réorganisation des écoles en général, la fondation d'écoles réales et d'écoles polytechniques, la fondation d'écoles pour aveugles et sourds-muets, ainsi que de maisons d'aliénés. Un autre paragraphe visait la question religieuse. Jusqu'alors, les protestants n'avaient pas eu de représentants ecclésiastiques à la diète ; Zvolen demandait deux superintendants protestants pour chaque confession.

La question politique qui préoccupait alors le plus vivement les esprits, était la question des rapports de la Hongrie avec l'ensemble de la monarchie. Les Slovaques qui avaient souvent éprouvé la tyrannie jalouse des Magyars, avaient besoin contre eux de l'appui de la cour de Vienne, et ils étaient

par conséquent peu favorables à l'idée de l'autonomie hongroise. Cette attitude les rapprochait des conservateurs. Le député de Zvolen recevait donc pour mission de ménager la bienveillance de l'Autriche et pour cela d'accepter les propositions royales et de saisir toutes les occasions d'affaiblir l'opposition.

Le 12 novembre 1847, la diète ouvrit ses séances ; les esprits en Hongrie étaient fort animés, et il fut bientôt évident que l'opposition gagnait du terrain.

La noblesse magyare occupait au Parlement une place prépondérante et avait pour souci essentiel de défendre ses intérêts généraux et particuliers.

Les fractions opposées aux Magyars se recrutaient parmi les Croates et les Slovaques, mais ceux-ci étaient fort peu nombreux. En effet, la plupart des députés des villes royales de Hongrie ne se préoccupaient guère que de recouvrer leurs anciens privilèges et étaient indifférents aux questions ethniques.

Les nobles slovaques qui avaient le droit de siéger personnellement à la diète, n'avaient aucune tradition nationale et ne songeaient qu'à étendre leurs privilèges particuliers. Leurs intérêts de classe les rendaient donc solidaires de la noblesse magyare.

Stúr, en sollicitant de la ville de Zvolen le mandat de député, accomplissait un fait sans précédent ; il allait être à la diète le premier représentant slovaque des intérêts de sa race. Il eût justement contre lui un autre élu de la Slovaquie qui prétendit que le secret désir des Slovaques était précisément de se magyariser.

Isolé en présence d'une assemblée unanimement hostile, Stúr n'en défendit pas moins vaillamment la cause qui lui avait été confiée. Stúr prononça

cinq discours à la diète. Les analyser l'un après l'autre serait reproduire presque mot à mot ce que nous savons de ses idées. Il est plus intéressant d'étudier sa tactique en présence des divers partis. Sa pensée dominante est de se ménager les sympathies de la couronne et d'empêcher les Magyars de conquérir l'indépendance à laquelle ils aspiraient et qui leur eût livré les Slovaques pieds et poings liés. Pour cela, il s'efforce tout d'abord de réduire l'influence de la noblesse, de diminuer ses privilèges, et dans cette intention, il défend les villes royales. Dans son premier discours, le 7 novembre, il rappelle les services rendus par elles à la patrie et à la cause de la liberté, et demande qu'on les rétablisse dans leurs droits anciens.

Il eut pour adversaire Kossuth qui, sans combattre en principe les demandes des villes, mit en doute l'opportunité du discours de Stúr. En réalité, la majorité redoutait dans la bourgeoisie des alliés soumis de la couronne, et elle appuya vigoureusement son leader.

La fin de la diète fut marquée par un incident qui montre à quel point les rapports étaient tendus entre l'opposition et le trône.

Au cours de l'année, se réunissaient dans chaque comitat des assemblées de nobles qui réglaient sans contrôle et au mieux de leurs intérêts propres, toutes les questions administratives.

Chaque comitat avait à sa tête un zupan et un Vice-zupan. Le premier, riche seigneur, s'astreignait rarement à la résidence. La loi avait bien décidé en 1723 et 1790 que tout zupan qui ne résidait pas effectivement dans son comitat, pouvait être remplacé par un administrateur royal. Mais ces règlements étaient depuis longtemps tombés en désuétude, lorsque vers 1845, le comte Apponyi

s'avisa de remplacer 32 zupans par des administrateurs royaux. Cette sorte de coup d'état légal qui donnait à la cour la haute main sur l'administration intérieure hongroise, provoqua d'ardentes protestations et un rescrit royal prômit le retrait à bref délai des administrateurs nommés provisoirement.

Stúr n'intervint pas dans cette question pour laquelle il n'avait pas reçu d'instructions spéciales, bien qu'elle pût avoir indirectement des conséquences sérieuses pour les Slovaques. En revanche, il intervint deux fois dans la discussion de l'abolition du servage. Il demandait que l'on permît aux paysans de se racheter à des conditions modérées, soit au moyen d'avances consenties par la Banque, soit par le versement annuel de quelques florins. Ici, il avait l'avantage de rencontrer de nombreux auxiliaires et la diète vota le rachat progressif.

Il fut moins heureux dans la question des langues, bien qu'il y eût dans l'Assemblée d'autres groupes intéressés au maintien de la langue maternelle dans l'enseignement et dans l'administration, les Croates par exemple, qui soulevèrent un débat à plusieurs reprises. Ils demandaient le latin comme langue administrative dans les rapports avec la Hongrie et le croate pour les affaires intérieures à la Croatie.

Kossuth fut leur adversaire comme il fut celui de Stúr dans les séances du 7 novembre et du 15 janvier. Et pourtant les demandes croates et slovaques avaient été fortement motivées. « Chaque maître, disait Stúr le 15 janvier, sait d'après une expérience quotidienne que la langue maternelle est la meilleure, la plus propre à l'enseignement, car nous avons appris dans cette langue, non seulement à penser, mais à sentir, ce qui est aussi nécessaire à l'enseignement et à l'instruction. C'est pourquoi je

prie les Status et Ordines, dans l'intérêt de ce peuple, de permettre qu'il reçoive l'instruction régulière en sa langue maternelle et que l'exercice des fonctions ecclésiastiques dans cette même langue lui soit inviolablement garanti. Je désire donc, que les mots du projet : « où la langue magyare doit nécessairement être enseignée » soient retranchés et remplacés par : « que la langue maternelle reste dans les communes comme langue d'enseignement. »

Même sur les bancs de l'opposition magyare, quelques seigneurs, le comte Szecsen par exemple et le comte Batthyány combattirent Kossuth. Le premier fit remarquer, que toute violence exercée sur une nation naissante, quelque faible qu'elle soit, ne porte jamais d'autre fruit que la haine de l'oppresseur ; et le second, grand partisan de l'opposition à la chambre haute cependant, que c'était une tyrannie sans précédent dans l'histoire, que de vouloir introduire de force le magyar chez les Croates.

Ces affirmations de principe ne pouvaient suffire à modifier la volonté arrêtée de l'Assemblée et le magyar fut proclamé seule langue législative et administrative dans tout le pays. Ces échecs trop faciles à prévoir ne découragèrent pas les Slovaques. Privés de tout espoir d'obtenir de la diète le redressement de leurs griefs les plus justifiés, ils redoublèrent d'activité à l'intérieur du pays. Stúr retourna à ses journaux où bientôt, dans la poussée des événements révolutionnaires, il élèvera la voix au nom de la liberté et de la Révolution.

Il n'avait pas attendu la fin de la session pour retourner auprès de ses collaborateurs. Sa présence était devenue inutile. Visiblement, la victoire appartenait aux Magyars dont les succès allaient s'affir-

mant sans cesse. Vienne n'opposait plus que des résistances timides et le leader de l'opposition, Kossuth, devenait de plus en plus hardi.

Le 3 mars, il avait à la chambre basse présenté une proposition tendant à l'institution d'un ministère hongrois. Quelques jours après, il fit soumettre la proposition à la Chambre haute. L'archiduc Etienne la défendit. Elle fut accueillie avec faveur, et l'on décida qu'une délégation irait à Vienne afin de hâter la promulgation d'une loi instituant le nouveau ministère. A cet effet, on désigna 13 magnats et 19 membres de la chambre basse. Ceux-ci se rendirent auprès du roi. L'archiduc Etienne les avait précédés de quelques heures.

Le 16 mars, la délégation fut reçue par Ferdinand I^{er} ; le lendemain, un ministère indépendant fut promis aux Magyars et l'archiduc Etienne fut nommé gouverneur de Hongrie, avec des pouvoirs souverains. Tout en accordant aux Magyars cette satisfaction, le gouvernement de Vienne exprimait son désir de voir subsister l'union entre la Hongrie et l'Autriche.

La délégation revint à Presbourg et le ministère magyar fut constitué sous la présidence du comte Batthyány. Bientôt après pourtant, la cour de Vienne essaya de retirer une partie des concessions qu'elle avait accordées dans le premier moment d'effarement. Elle refusa de sanctionner la nomination des ministres des finances, de la guerre et des affaires étrangères. Les Magyars répondirent en brûlant le rescrit royal et Kossuth envoya dans toutes les directions, des agitateurs chargés de préparer un soulèvement. Sous cette menace, Vienne, pour calmer les esprits, publia un nouveau rescrit ; on exauçait les désirs hongrois moins quelques

modifications de détail (1). Cette reculade de la cour n'apaisa pas la fermentation générale.

A la diète, d'importantes réformes furent votées, dans la seconde quinzaine de mars.

I. Egalité de tous les citoyens en matière d'impôts et de charges publiques.

II. Liberté de la presse.

III. Institution d'une véritable représentation nationale, les députés étant les élus du peuple et non de quelques privilégiés.

IV. Abrogation de la taille et des impôts payés par les paysans.

V. Dédommagement des seigneurs aux frais de l'état.

VI. Extension des droits de vote des députés envoyés par les villes royales.

Le 11 avril, la diète se sépara (2). Les succès des Magyars auprès de Vienne encouragèrent les Slaves à présenter à leur tour leurs demandes. Les Croates réunis le 25 mars à Zagreb, nommèrent une députation qui alla présenter à Vienne les désirs du peuple croate. Les délégués arrivèrent à Vienne le 31 mars et remirent une pétition en 24 points. Vienne saisit avec empressement le moyen qui s'offrait à elle d'affaiblir les Magyars. A leurs désirs séparatistes elle opposa le loyalisme slave.

Le baron Jelacic fut nommé ban de la Croatie. Cette mesure qui équivalait à une sorte de rétablissement de l'autonomie des Croates, ne fut pas accep-

(1) On exigeait des Hongrois dans les affaires de finances, une contribution relative aux charges générales de l'Etat, l'alimentation de l'armée se trouvant en Hongrie ; dans les affaires militaires le roi se réservait la promotion des grades militaires, le commandement de l'armée hongroise, de même que d'autres et l'emploi de l'armée en dehors du pays.

(2) C'était la dernière fois qu'elle siégeait à Presbourg. Il avait été décidé qu'elle tiendrait ses séances à Pesth.

tée par les Magyars. A aucun prix, ils ne voulaient d'une égalité réelle avec les Slaves. Les délégués serbes de leur côté s'étant rendus à Pesth pour saluer les membres de la nouvelle diète, on leur déclara qu'ils jouiraient des mêmes droits que les Magyars, mais que la langue magyare servirait de lien entre les peuples auxquels on avait donné la liberté. Un député ayant déclaré que des protestations pourraient avoir lieu, Kossuth prononça l'une de ces irréparables paroles qu'on lui a tant de fois reprochées : Que le fer en décide ! Naturellement, tous ces événements avaient eu en Slovaquie un immense retentissement. Sans cesse, on s'assemblait pour délibérer sur les affaires nationales. Au cours d'une de ces réunions, tenue le 28 mars, sous la présidence de Hodza, on résolut de présenter à l'assemblée du comitat les revendications slovaques (1).

L'état austro-hongrois donnait le spectacle d'un vaste conflit d'intérêts et de passions. Les partis s'agitaient de tous les côtés ; les programmes s'opposaient les uns aux autres. La guerre civile menaçait. Mais l'oppression avait été si dure, que la perspective d'une lutte ouverte était un soulagement. Il semblait moins dur de supporter les maux de la révolte que ceux d'une intolérable tyrannie. Stúr, le 31 mars, écrivait dans le journal slovaque des lignes où transparaît son émotion devant des événements pressentis depuis longtemps, mais dont nul n'aurait osé fixer l'heure : « Ce à quoi l'on s'attendait pour un temps encore éloigné, ce que l'on pensait devoir arriver dans 20, dans 30 ans, est arrivé subitement en une nuit ; à peine ose-t-on en croire ses

(1) La revendication principale présentée à l'assemblée fut que l'usage de la langue slovaque fût assuré dans la vie politique et sociale des Slovaques.

yeux ; lorsqu'on envisage le monde, on est confondu, saisi par ce que l'on voit... A peine peut-on compter d'un coup, les changements qui se sont produits dans l'univers, quels nouveaux droits, quelles libertés ont obtenus les peuples... Les peuples ont chassé les voleurs, les oppresseurs, qui, parlant sans cesse des droits des peuples, n'avaient devant les yeux que leur famille, son bien-être, son élévation ; au nom des peuples, ils prenaient le bien d'autrui, ils opprimaient, s'enrichissaient de dépouilles, sous prétexte de défendre la liberté ; on a chassé les anciens oppresseurs qui, au nom de l'ordre public, permettaient à peine de remuer un brin d'herbe, contestaient la liberté de la parole, de la presse, détestaient toute réunion publique afin que les peuples ne pussent parler d'eux-mêmes et ne revinsissent pas à eux. Ils entretenaient une masse d'espions... »

Le ministère hongrois, tout d'abord, ne se laissa pas émouvoir par les événements qui se préparaient et en réponse aux demandes qui lui avaient été adressées le 28 mars par le comitat de Liptov, il ordonna au commissaire Charles Szentivanyi de faire une enquête sur les agissements des Slovaques de ce comitat.

Les chefs du mouvement slovaque n'étaient plus en sûreté dans leur pays et Stúr dut s'éloigner. Il se fit remplacer à la rédaction de son journal, par Hostinsky et Nosák et se rendit en toute hâte à Vienne où les Slaves s'assemblaient peu à peu pour s'y concerter sur une action possible. Il y trouva les principaux chefs croates, serbes, polonais. A cette heure critique, les Slaves de l'Autriche et de la Hongrie sentaient le besoin de se rapprocher, de former un groupe compact. Le péril était si grand, qu'il imposait l'abandon de toutes les ques-

tions spéciales. La menace venait de deux côtés : des Allemands qui, au Parlement de Francfort agissaient comme s'ils eussent voulu absorber les Slaves autrichiens, des Magyars et du Parlement de Pesth dont toute la politique tendait à l'anéantissement des Slaves de Hongrie. Bientôt on eut l'idée d'un Congrès slave. Ce qui est curieux dans la formation de ce Congrès, c'est qu'il fut pour ainsi dire réalisé avant d'être décidé. On était venu à Vienne poussé par une sorte d'instinct. Le Congrès ne faisait que donner une forme à ce qui de fait existait déjà.

S'il faut en croire Fric, la pensée du Congrès appartient à Stúr.

Quelque hâte qu'imposât la situation, plusieurs semaines s'écoulèrent avant que l'assemblée pût se réunir. Tous les Slaves devaient y être représentés et l'on dut attendre quelques délégués. D'autre part, le Congrès devait faire connaître son existence par la voix des journaux. A ce moment, le programme politique de Stúr qu'annonçait déjà clairement son attitude à la diète, devint plus précis. Toutes les questions autres que l'indépendance slovaque passent au second plan. Les réformes sociales le préoccupent moins, car il sait qu'elles viendront d'elles-mêmes.

L'idée à laquelle il s'attache, c'est l'idée d'union de tous les Slaves, ceux d'Autriche et ceux de Hongrie. Il ne poursuit pas une union politique, mais une union en quelque sorte morale, dont l'objet est la sauvegarde de l'existence des petits peuples.

Le rôle de Stúr paraît avoir été extrêmement important dans la période qui précéda la réunion du Congrès de Prague.

Il sut communiquer à tous les Slaves présents, son enthousiasme et sa foi. Nous avons à ce sujet

le témoignage de Fric, témoin oculaire des événements.

On y voit Stúr passant la soirée au restaurant « Stepan » où il enflammait le cœur et fortifiait l'esprit de tous, vieux et jeunes. « Personne ne savait prononcer un discours avec autant de feu, de sincérité et de force de persuasion que le chef de la nouvelle Slovaquie. Ses paroles expressives appelaient droit à l'activité, son ardeur patriotique émouvait l'âme. Notre jeunesse opprimée par les tristes événements, n'était habituée à entendre de ses chefs que l'avis de ne pas compromettre sa carrière, d'être prudente, sobre, zélée... »

Un soir, l'enthousiasme fut tel qu'on brûla les Voix, livre de discorde, afin de bien montrer que les Slaves avaient oublié leurs vieilles querelles et qu'ils étaient plus unis que jamais. Tchèques et Slovaques réconciliés ne songeaient qu'aux intérêts communs et Stúr et Gauc avaient de longs entretiens où ils échangeaient leurs vues sur les actes à accomplir.

Le 30 avril eut lieu la fondation de la société des littérateurs tchèques « Slovanska Lipa » dans les Svatováclavské lázne. Stúr y enflamma tout le monde par un discours dans lequel il rappelait les efforts des rois tchèques et polonais pour unir les Slaves d'Occident en une commune, en une famille. Il s'adressa ainsi aux Tchèques : « Vous, frères tchèques, vous avez été au moyen-âge par votre science, votre université, votre héroïsme, une aurore boréale au-dessus de l'Europe, soyez aussi maintenant par vos intentions et vos actions slaves, une aurore boréale au-dessus du monde slave. »

Dans la crise grave où l'Autriche se débattait, une sorte de fièvre avait saisi tous ceux qui s'inté-

ressaient à l'avenir des Slaves et l'activité de Stúr faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient à l'œuvre. Chaque jour amenait quelque écrit. L'Appel aux Slaves parut le premier mai. Le 3 mai, dans un article des Národní Noviny que rédigeait Havlicek, il reprend sans grands changements, les idées de l'Appel. Dans tous les pays s'accomplissent des changements décisifs, comment les Slaves opprimés tant d'années, n'essaieraient-ils pas de profiter de l'occasion ? On leur a accordé par grâce quelques concessions, mais combien insuffisantes et médiocres ! Il rappelle les luttes qu'il a fallu soutenir contre les Allemands et les Magyars et il en profite pour justifier sa conduite antérieure et pour expliquer les raisons qui ont déterminé les Slovaques à adopter leur dialecte comme langue littéraire : « nous devons nous conquérir un terrain solide dans le pays, de manière à écarter les accusations de trahison et de lèse patrie, unir les partis, désarmer les haines religieuses, gagner le peuple, émouvoir son cœur et le conquérir à nos projets. » L'article s'achève sur l'idée de dévouement à la cause slave et sur un exposé des moyens propres à la défendre. Ce que Stúr recommande surtout, c'est l'union, l'union fraternelle de tous les Slaves de l'Autriche-Hongrie, union nécessaire s'ils veulent seulement exister (1).

Les efforts de Stúr trouvaient un appui dans la propagande faite par ses amis dans la Slovaquie

(1) ... Dispersés, nous ne parviendrons pas à nous protéger, c'est pourquoi efforçons-nous de nous unir le plus étroitement possible. Je propose à cet effet : 1^o Que les Slaves, avant tout ceux d'Autriche, se réunissent en assemblées communes le plus souvent possible ; tous nos kmens y seraient représentés ; on s'y entretiendrait sur le danger commun, si un danger menaçait les Slaves. 2^o Que les Slaves, dans leurs diètes, s'intéressent toujours aux autres kmens frères et ne permettent jamais qu'on nuise à leur nationalité ou à leurs droits. Nous assurerons ainsi nous-mêmes notre nationalité

même où Hurban, Hodza et d'autres partisans de l'indépendance menaient une ardente propagande.

Sans cesse, on organisait des réunions nationales dans lesquelles on discutait les besoins de la nation.

Les Appels au peuple l'engageaient à se réunir, à se concerter, à élever la voix pour la liberté, à défendre courageusement le droit de la langue slovaque dans l'administration et l'enseignement. On décida même de convoquer une assemblée générale nationale à laquelle prendraient part des députés de tous les comitats. On y examinerait les besoins de la nation et on aviserait aux moyens de les satisfaire.

Hurban ne voulut pas que l'Assemblée eût lieu sans Stúr et sur son appel, Stúr quitta Prague (7 mai), pour aller siéger à l'assemblée nationale.

Elle se réunit le 10 mai à Teplice sous la présidence de Hodza. Fait caractéristique, les nobles étaient venus en grand nombre. Si l'on songe à leur inertie et à leur indifférence ordinaires, on verra

et ce sera le mieux. 3° Que des sociétés slaves se fondent qui aient pour but d'unir plus étroitement les kmens slaves. Ces sociétés pourraient toujours envoyer un membre chez d'autres frères, éditer des journaux et des revues pour le progrès mutuel slave, aider l'activité d'autres sociétés. etc. Les frères tchèques ont donné un bel exemple par leurs sociétés Slovanska Lipa et Slavie. 4° En dehors de ces sociétés, les Slaves peuvent se visiter mutuellement dans leur pays ; car notre plus grand besoin est de nous connaître mutuellement, entièrement. Ceux qui ne se connaissent pas, ne s'intéressent pas les uns aux autres. A quelle activité nous sommes parvenus déjà à la seule idée que nous sommes les fils d'une même mère ! 5° Les journaux et les revues slaves, surtout les journaux politiques, devraient avoir chez tous les kmens des correspondants permanents, afin que tout ce qui est important n'échappe pas à l'attention générale. Nous serons ainsi en accord continu. Les journaux devraient être rédigés dans un esprit fraternel et toute leur attention devrait être portée sur les pays et les kmens slaves. La Bohême est le premier pays des Slaves autrichiens qui ait conquis la liberté et ait raffermi sa nationalité. C'est elle qui doit introduire tout cela. Cette action lui méritera une reconnaissance sincère et une gloire durable. »

que rien ne devait plus briser la vigueur du réveil national.

L'Assemblée rédigea une pétition qui dut être présentée à la fois au roi, à la diète hongroise, au palatin et au ministère. Cette adresse exprimait avec une remarquable précision, les désirs essentiels de la nation slovaque.

1° Le peuple slovaque éveillé de son sommeil de 900 ans, invite tous les peuples de Hongrie sous l'étendard de ce siècle d'égalité, de fraternité et de liberté, à l'égalité et à la fraternité ; il ne veut faire tort à aucune nation de Hongrie, ni la blesser, ni l'affaiblir, encore moins la détruire ; mais il désire aussi que par le respect de la nation slovaque, les peuples de Hongrie deviennent dignes de l'amitié du peuple slovaque.

2° Une seule diète générale des peuples frères sera organisée en Hongrie sur la base de l'égalité des nations du royaume ; chaque représentant national sera tenu d'y défendre les droits de son peuple dans sa langue maternelle ; il devra connaître en même temps les langues des peuples représentés légalement à la diète.

3° A côté de cette diète générale, on convoquera des diètes nationales particulières qui traiteront des affaires nationales. A cet effet, on fixera les limites ethnographiques pour que chaque peuple puisse se concentrer fortement dans son centre national et qu'une minorité de Magyars ne soit pas soumise à une majorité slovaque et réciproquement.

1° Les députés des peuples de Hongrie s'engageront par serment à suivre scrupuleusement à la diète les instructions qu'ils auront reçues de leurs électeurs et ils seront punis s'ils violent leur promesse.

5° La langue maternelle sera introduite dans les débats publics.

6° On organisera sur un plan méthodique et rationnel des écoles nationales élémentaires et supérieures.

7° On instituera des chaires slovaques dans les écoles magyares et réciproquement, afin que ces deux peuples puissent se rapprocher et se comprendre dans les diètes.

8° Toute domination d'un groupe ethnique sur un autre, sera abolie ; les Slovaques auront leurs étendards et leurs couleurs nationales. La milice nationale slovaque aura des chefs slovaques, et le commandement sera fait en slovaque.

9° Le régime électoral aura pour base l'égalité des droits de tous les citoyens.

10° La presse sera libre.

11° La situation du paysan sera réglée suivant les principes de justice et de droit.

12° On mettra en liberté les patriotes slovaques J. Král et Rotarides, détenus pour avoir expliqué à Privelce les nouvelles lois au peuple slovaque.

13° Tous les peuples de Hongrie s'uniront pour demander à sa Majesté des libertés qu'ils ont déjà obtenues pour les frères polonais de Galicie.

14° Le bonheur du peuple slovaque et l'assurance de sa nationalité, dépendent de l'accomplissement de ces justes désirs ; au contraire, si on les repousse ou si on les ajourne, les Slovaques verront dans ces refus la volonté de les maintenir dans le servage où on les a si longtemps retenus.

La pétition, tirée à 10.000 exemplaires, fut répandue dans tout le pays. Le résultat en fut d'exaspérer les Magyars et de provoquer une sorte de terreur. Le ministère fit dresser des gibets dans

toute la Hongrie du Nord. Les chefs slovaques, sentant leur vie en danger, se réfugièrent les uns à Vienne, les autres à Prague.

Stúr eut un moment d'hésitation. Il songea d'abord à se rendre à Presbourg où la rédaction de son journal l'appelait, mais ses amis lui conseillèrent de se mettre en sûreté ; le bruit courait que des émissaires avaient été envoyés pour l'arrêter, et, en effet, des ordres avaient été donnés dans tous les comitats pour qu'on se saisît de sa personne, ainsi que de Hurban et de Hodza. On promettait une récompense de 100 florins à qui faciliterait leur arrestation. Stúr parvint à gagner Modra où il trouva asile chez son frère ; il ne s'y sentit pas en sûreté et il dut s'enfuir à travers les montagnes jusqu'à Jablonova où le prêtre Galbavy le cacha pendant trois jours et d'où il le conduisit ensuite jusqu'à la frontière dans la nuit du 30 au 31 mai.

Quand Stúr revint à Prague après ces incidents dramatiques, le Congrès slave avait déjà tenu ses premières séances préparatoires. L'ouverture solennelle n'eut lieu que le 2 juin. Il comptait 341 délégués des Slaves d'Autriche ; à côté d'eux étaient arrivés quelques représentants des Slaves étrangers, mais qui ne devaient être considérés que comme des hôtes et ne pas prendre part aux délibérations. Les chefs du Congrès avaient à cœur de prévenir les accusations de panslavisme que l'on ne leur ménagea cependant pas.

Parmi les membres du congrès se trouvaient des hommes remarquables : Palacky, Safárik, Karadzie, Kusljan, Stamatovic, Danicic, Vraz, Prica, Liebelt, Lubomirski, Borysikiewicz, Purkyne, Klacel, Bakounine, etc.

Sur la proposition de Safárik, l'on avait décidé dans les séances préparatoires, que l'assemblée se

diviserait en trois sections : tchéco-slovaque, polono-ruthène, iougoslave. Chaque section déléguait deux de ses députés auprès des autres sections afin d'être informée par eux des questions débattues ; les résolutions prises n'avaient de valeur que si elles étaient acceptées par les trois sections. Toute résolution devait en outre recevoir l'approbation du comité central du congrès composé de 16 membres de chaque section (1). Le morave Zach avait dressé un programme de travaux qui avait été accepté. Le Congrès devait s'occuper 1° De l'importance des Slaves dans l'état d'Autriche et de leurs relations mutuelles. 2° Des rapports des peuples slaves avec les autres peuples de l'Autriche. 3° Des rapports présents des Slaves d'Autriche avec les autres Slaves. 4° Des rapports des Slaves d'Autriche avec les autres peuples non slaves de l'Europe.

Les questions que l'on avait à débattre étaient graves et complexes. Il s'agissait en effet de déterminer à la fois les rapports avec l'Allemagne, la Hongrie et l'Autriche et d'autre part les rapports mutuels des divers groupes slaves.

Les Slaves étaient menacés par les Allemands de Francfort et les Magyars de Pesth qui agissaient de concert. Les uns et les autres visaient la destruction de l'Autriche, ce qui devait permettre aux Allemands de soumettre et d'absorber les Slaves de l'Autriche, tandis que les Magyars écraseraient les Croates, les Serbes et les Slovaques. En face de cette double attaque, une tactique commune s'imposait : il fallait répondre aux ambitions germaniques et magyares en s'efforçant de maintenir l'unité autrichienne. Sans doute, les Slovaques,

(1) Stúr était membre du comité central, délégué par la section tchéco-slovaque.

comme les Tchèques, n'avaient pas eu beaucoup à se louer de la cour de Vienne et ils ne comptaient guère sur sa reconnaissance ; mais pour le moment, l'intérêt de la dynastie et celui des Slaves était le même et le même péril les rapprochait. Le point essentiel était de donner à la résistance contre Francfort et contre Pesth une forme pratique et appropriée aux événements. Le 3 juin, la question fut discutée par le Congrès : Convient-il de former une fédération slave pour la défense mutuelle et de quel genre doit être cette fédération ? Safárik et Palacky voyaient dans un appui donné à l'Autriche, le meilleur moyen de défendre les intérêts des Slaves et étaient partisans d'une entente intime avec la cour ; Stúr et Liebelt étaient plus défiants à l'égard de Vienne, ils comptaient davantage sur leurs propres forces.

Ils proposaient une union étroite des Slaves ayant pour objet l'indépendance nationale. Safárik et Palacky souhaitaient aussi cette union, mais ce n'était pas d'elle seule qu'ils attendaient la liberté. Leur principe à tous deux était de s'appuyer sur les garanties constitutionnelles. Stúr voyait le salut dans la fondation de communes slaves indépendantes et unies. La question de la force de l'Autriche passait au second plan. A la conservation de l'Autriche, il opposait la conservation des Slaves mêmes : « Notre dessein est de nous conserver nous-mêmes et puis les autres. Jusqu'à présent, l'Autriche se tenait debout et nous, nous pourrissions ; avec la décadence de l'Autriche nous ne dépérissons point... Déclarons que nous voulons être sous l'empire autrichien des communes slaves, unies et indépendantes. Ne disons point que nous voulons conserver l'Autriche, ni non plus fonder un empire slave autrichien. Disons que nous

voulons être sous le pouvoir autrichien comme des communes slaves, indépendantes..... Vous voulez que nous présentions nos requêtes à l'empereur et au ministère, c'est inutile, aidons-nous d'abord nous-mêmes, le pouvoir ne nous aidera en rien, le pouvoir est en ce moment sans pouvoir... Nous voulons nous gouverner nous-mêmes..... » Liebelt n'était pas moins intransigeant. Il préconisait l'union de tous les Slaves en un seul peuple dans leur rapport naturel. Son plan était vague, mais il donnait satisfaction aux aspirations secrètes de tous, et son succès fut très grand.

Il portait la question devant l'Europe ; un manifeste aux autres nations européennes devait être rédigé afin que celles-ci eussent connaissance de la situation des Slaves. Parallèlement, une pétition serait adressée au roi. Le projet accepté, la rédaction en fut confiée à Palacky, Bakounine, Liebelt et Zach.

Un des caractères de la proposition de Stúr était de mettre les Slovaques sur le même pied que les autres Slaves de l'Autriche-Hongrie, notamment les Tchèques. Tout, en effet, y repose sur les droits naturels. Point de droits historiques. Stúr, en portant la question sur le terrain strictement national, devenait en plus du défenseur des Slaves, le défenseur des intérêts particuliers des Slovaques.

Une autre question débattue dans la section tchéco-slovaque fut celle des moyens à employer en Hongrie pour détruire la force magyare, perpétuelle menace pour l'existence des Iougoslaves et des Slovaques. Les Croates s'étaient détachés du ministère hongrois et se préparaient à la lutte avec les Magyars. Ils voulaient entraîner les Slovaques dans la lutte. Ceux-ci savaient que leur peuple était encore mal préparé à un tel effort et ils ne vou-

laient pas accepter la lutte tant que tout espoir de conciliation avec les Magyars n'était pas définitivement écarté.

Le Congrès décida que les Slaves de Hongrie tenteraient une dernière démarche près du ministère hongrois et que dans le cas où leurs démarches n'aboutiraient à rien, ils attaqueraient l'oppressé ; les Yougoslaves combattraient au sud, les Slovaques ouvrieraient la lutte au nord pour détourner l'attention magyare des Yougoslaves. Les volontaires tchèques s'uniraient à eux.

L'acceptation du projet de Liebelt et l'entente entre les Croates et les Slovaques, sont les seules décisions positives du Congrès de Prague. Les délibérations furent interrompues par les événements. En Autriche, on voyait d'un mauvais œil cette réunion de Slaves ; leur enthousiasme, les manifestations de leur patriotisme, leur présence en costume national, éveillèrent des méfiances. Les esprits étaient surexcités, des désordres survinrent bientôt. Il y eut des conflits entre les étudiants et l'armée et la guerre civile fut bientôt à peu près générale.

Dans cet inextricable chaos de passions diverses, il est presque impossible de déterminer des courants définis. On se battait partout. Le désarroi était complet.

Dans ces conditions, il devint impossible au Congrès de tenir ses séances. Les délégués furent d'ailleurs sommés par l'autorité militaire, d'avoir à quitter Prague, et le Congrès se dispersa (11 juin).

Stúr qui ne pouvait retourner dans son pays, resta à Prague où il attendit les événements. Le Congrès avait éveillé en lui les plus fantastiques espérances. En voyant tant de Slaves unis dans une même volonté, il avait cru possible de détruire la

puissance magyare. Il se mit aussitôt en devoir de provoquer un soulèvement armé. Il ne doutait plus du succès et il comptait sur l'insurrection de la Slovaquie, qui était à ses yeux un tonneau de poudre où il suffirait de jeter une étincelle à l'heure propice pour qu'il s'enflammât pour le salut du monde slave (1).

Dans la Hongrie aussi bien que dans les pays slaves voisins, l'agitation et le désordre étaient extrêmes. Les ambitions magyares qui s'affichaient au grand jour avaient exaspéré les Slaves et les incertitudes de la cour qui craignait de pousser à bout les Magyars et qui ne voulait pas faire aux Slaves une part trop large, augmentaient le désarroi. Les Magyars qui connaissaient la situation, redoublaient d'exigences. Les pourparlers qui s'étaient engagés à la suite des décisions du Congrès slave, entre les Yougoslaves et les Magyars, par l'intermédiaire de l'archiduc Jean, n'aboutirent à rien. Au mois de juillet, la diète de Pesth votait une levée de 200.000 hommes et un crédit de 42.000.000 de florins. Kossuth songea un instant à promettre l'appui de la Hongrie à l'Autriche contre l'Italie si elle soutenait les Magyars dans leur lutte contre les Slaves. Toute conciliation était donc impossible et il était dangereux d'attendre que les Magyars eussent terminé leurs préparatifs.

Depuis la dissolution du Congrès, Stúr et Hurban étaient demeurés parmi les Yougoslaves. Sur la demande du prince Michel Obrenovic, Stúr se rendit le 20 août aux bains de Rohic et Michel lui donna quelques milliers de ducats pour organiser la résistance.

De Rohic, Stúr se rendit à Zagreb et de là (27

(1) J. Fric, Mémoires, p. 334-336.

août), à Vienne, avec Fric, Hurban et Zach, afin d'y préparer l'insurrection.

En même temps, un étudiant fut envoyé en Slovaquie pour annoncer que la Révolution aurait lieu en septembre et que le mot d'ordre était « Bobrovecka svadba » (la noce de Bobrovec).

Les Magyars dénonçaient à grands cris les agitations des Slaves et s'efforçaient d'obtenir contre eux l'appui de la cour. Le 6 septembre, ils envoyèrent au roi une députation chargée de réclamer sa protection contre les Roumains, les Croates et les Serbes. L'audace était singulière et il n'est pas étonnant que la députation ait été assez froidement reçue (9 septembre). Les Magyars, qui sans doute avaient prévu cet accueil, comptaient surtout sur la supériorité de leurs forces matérielles.

Les Croates avaient déjà commencé l'attaque. Le 10 septembre, le ban Jelacic lançait le célèbre manifeste dans lequel il déclarait la guerre aux Magyars au nom des nations opprimées. Le lendemain, il franchissait la Drave et pénétrait sur le territoire hongrois.

Les Slovaques entrèrent en campagne à peu près dans le même temps. A Vienne, depuis quelque temps, des volontaires slovaques, tchèques et moraves se rassemblaient. Un conseil national fut constitué pour diriger la guerre. Stúr, Hurban, Hodza, Bloudek, Zach, Borik et Janecek en furent les membres. Cette première campagne slovaque fut de courte durée. Les résultats furent minimes. Il était en effet impossible aux Slovaques, mal armés, insuffisamment groupés, ayant peu ou point d'argent, de remporter des succès décisifs. En outre, si rapides qu'eussent été les progrès du peuple, pendant les dernières années, il était encore loin de comprendre exactement la portée des événements.

Des paysans avaient été enrôlés de force ou de gré dans les armées de Kossuth. La petite armée nationale était réduite d'autant.

Ce qu'on doit admirer dans cette lutte, c'est le courage de ceux qui combattirent, l'énergie avec laquelle ils tinrent tête à des adversaires plus puissants. Sans doute, cette vaillance eut-elle reçu le prix de son effort, si l'Autriche, moins parcimonieuse de son appui, avait tenté quelque chose pour soutenir ceux qui, à une heure critique pour elle, maintenaient sa puissance tout en défendant leur propre liberté.

La première campagne slovaque débuta le 18 septembre par l'entrée des troupes dans Myjava. Dans cette ville, les insurgés furent acclamés et beaucoup de volontaires se joignirent à eux. Partout où ils passaient, elles se grossissaient de nouvelles recrues qui venaient armées les uns de fusils, les autres de faux, de fléaux. De là, plus ou moins organisés, ils se dirigèrent vers Brezova, où, dès leur arrivée, le 21 septembre, ils furent aussitôt entourés de trois côtés par l'armée royale et la garde magyare. Cependant, la petite troupe ne succomba pas et parvint même à remporter un demi succès. Elle désarma et fit prisonnière la « sotnia » du commandant Sossay (1).

Quelques jours plus tard, le 25 septembre, un manifeste de l'Autriche vint ordonner la cessation de tout trouble, le rétablissement de l'ordre dans le pays. Un commissaire royal, le comte Lamberg, était chargé du commandement général des forces militaires de la Hongrie.

Cette décision interrompit les hostilités. Les organisateurs de la lutte se retirèrent, les uns à Vienne, les autres à Prague où ils attendirent les événe-

(1) K. Borik. Révolution slovaque Man. ined. Arch. du m. de T. S. M.

ments. La trêve ne fut pas longue. L'assassinat du comte Lamberg presque aussitôt après son arrivée à Pesth, amena la rupture définitive entre la cour de Vienne et la Hongrie.

Le 3 octobre, un rescrit royal dissolvait la diète et donnait à Jelacic le commandement général.

Les Hongrois répondirent au rescrit royal par l'insurrection ouverte et les Slovaques durent se préparer à entrer de nouveau en campagne. Cette fois-ci, la cour les y appelait publiquement. Dans ses proclamations, elle rappelait à tous les habitants de la monarchie les libertés dont ils avaient joui, et la protection qu'elle leur avait accordée ; elle reprochait aux Magyars leur usurpation et promettait aux peuples d'assurer leur libre développement.

La proclamation du 20 octobre inspira aux Slaves hésitants une réelle confiance : « Chaque nation trouvera notre protection et aura en nous un défenseur soucieux de son évolution tranquille ; nous suivrons toujours ce chemin et ne souffrirons jamais qu'une nation en opprime une autre ; un droit égal pour tous, voilà ce que nous poursuivons et ce que nous réaliserons par tous les moyens, conformément aux lois constitutionnelles, même dans les pays appartenant au royaume de Hongrie..... »

Par ces promesses les Slovaques furent entièrement acquis à la politique autrichienne. Ils la servirent de toutes leurs forces. Nous en trouvons le témoignage dans divers appels et documents du temps. L'enthousiasme grandissait. Les enrôlements volontaires étaient nombreux.

Pour briser la force du mouvement, les Magyars répandirent le bruit qu'il ne s'agissait que d'un mouvement religieux, et ils s'appliquèrent à réveiller les haines confessionnelles.

Les chefs slovaques sentirent aussitôt le danger

d'une tactique qui pouvait facilement ranimer des passions mal éteintes et des défiances qui n'avaient jamais complètement disparu.

Le 18 octobre, ils publièrent une proclamation datée de Prague où ils conjuraient les Slovaques de ne pas faire le jeu de leurs ennemis : « ce qui vous nuit, c'est que vous croyez vos tyrans au lieu de nous croire, nous qui avons pris les armes pour défendre votre liberté et votre bonheur. Ce dont il s'agit, c'est de la liberté et non de la religion. Vos oppresseurs se moquent de vous pendant que vous priez et ils sont satisfaits que vous vous occupiez de questions d'église pour garder leurs privilèges. Oublions ces noms de catholiques et de protestants. Depuis combien d'années n'élevez-vous pas vos prières vers le ciel ! Quelles libertés nationales vous ont obtenues vos supplications, vos prières et vos larmes ? Nos balles, pendant la campagne, ne visaient ni les catholiques, ni les protestants, mais ceux qui menaçaient notre indépendance. Notre malheur, c'est qu'alors que les Allemands avaient des bourgeois libres pour leur commerce, que les Magyars avaient des seigneurs libres, nous n'avions personne de libre dans notre nation, aussi à présent sommes-nous faibles. »

Cette proclamation fut suivie quelques jours plus tard d'un appel aux armes très développé, où toutes les raisons de combattre étaient énumérées.

La seconde campagne fut organisée par l'Autriche, secondée par tous les Slaves de Hongrie. L'armée slovaque qui entra en campagne était placée sous les ordres de Bloudek, l'un des membres du conseil national. Il avait reçu de Vienne l'autorisation de former une campagne de volontaires. La Hongrie devait être attaquée de tous les côtés à la fois. Les armées de Windischgrätz et de Jelacic

marcheraient le long du Danube sur Bude, Schlick arriverait par la Galicie, Pučner par la Transylvanie et Nugent par la Croatie. Les armées serbes de Stratimirovic et de Rajacic combattaient déjà au sud.

Les volontaires slovaques et leurs chefs devaient opérer leur jonction avec les armées des généraux autrichiens, Simunic et Goetz. Le premier était entré par la Moravie. La division de Bloudek pénétra en Slovaquie du côté de la Silésie, vers la fin du mois de novembre. Elle avait pour objet de se joindre à un détachement de l'armée royale commandée par Goetz. Les chefs du mouvement slovaque étaient presque tous parmi les combattants. Hodza et Janecek commandaient un détachement dans l'armée de Simunic. Hurban et Stúr faisaient partie de l'état-major des troupes, dirigées par Bloudek. Celles-ci se dirigèrent vers l'ennemi qui se trouvait non loin de Zilina, mais, peu nombreuses, hésitèrent à l'attaquer. Il leur fallut attendre à Jablunkau le secours de Goetz, qui n'arriva qu'au bout de deux mois. Les Slovaques reprirent alors leur marche en avant et s'emparèrent successivement de Zilina et de Budatin. Ils pénétrèrent ensuite dans le comitat de Turec. En chemin, le nombre des volontaires augmentait. Il en venait de Turec et de Liptov. Une fois dans le comitat de Turec, les troupes campèrent dans les villages comme avant-garde, à Sv. Michal, Korkovce, Haj, et y restèrent du 11 au 27 janvier 1849 (1).

Un détachement de volontaires sous Bloudek, partit alors pour opérer à Saris, un autre sous Jean Jesensky à Muran. Le gouvernement autrichien qui avait sollicité l'appui des Slovaques, n'acceptait

(1) K. Borik. Révolution slovaque, Man. ined. arch. du m. de T. S. M.

leurs concours qu'à regret et réduisait autant que possible leur rôle.

Les engagements de volontaires eussent été plus nombreux si l'armée royale ne s'était efforcée sans cesse de briser l'élan national.

On n'avait recours aux insurgés que dans les cas extrêmes ; dès que la situation s'améliorait, on les repoussait, on les accablait d'épithètes peu flatteuses. Les généraux autrichiens feignaient même de les ignorer complètement (1). Dans ces conditions et en présence de l'inaction et de l'incapacité de Windischgrätz, les Magyars auraient eu beau jeu s'ils n'eussent été eux-mêmes affaiblis par des discordes intérieures.

Ils se firent battre à Kapolna et cette défaite que les généraux regardaient comme le signal de la ruine complète de l'insurrection, décida les Autrichiens à démasquer leurs véritables sentiments et à abandonner les quelques ménagements qu'ils avaient encore jusque-là témoignés aux Slovaques. La plus grande partie de leur détachement se dispersa. Depuis longtemps, les troupes de Bloudek ne recevaient plus régulièrement leur solde ; on ne la leur paya plus du tout et on cessa même de leur donner du pain. Ceux des volontaires qui restèrent, se joignirent à d'autres troupes.

Parmi les chefs slovaques, quelques-uns restèrent à l'armée, d'autres se rendirent à Olomuc (2) à la tête d'une députation pour demander à l'empereur une nouvelle organisation de la Slovaquie : séparation de la Hongrie, administration autonome, établissement d'assemblées provinciales, langue nationale, et députés au Parlement de l'Empire.

(1) Révolution slovaque de 1848-1849 par un témoin oculaire. Trnava 1886.

(2) Olmütz.

La délégation slovaque arriva à Olomuc, le 17 mars et fut reçue par François Joseph, le 20, à 10 heures du matin.

« Dans mon manifeste du 2 décembre 1848, leur déclara le souverain, j'ai promis l'égalité de droits à tous les peuples de mon empire, et elle a été garantie par la constitution de l'Empire. Aucun peuple, à partir de ce moment, ne doit régner sur un autre et sous la protection des lois et des constitutions libérales, chaque nation va s'instruire et marcher au bonheur pour la gloire générale du pays. J'emploierai tous mes efforts à défendre ces droits. »

De Olomuc, Stúr se rendit aussitôt à Vienne pour décider les ministres à traduire en actes les intentions bienveillantes du roi. Il fut bien accueilli ; on lui promit d'introduire le slovaque dans l'administration et les écoles, Stadion lui dit même que si le peuple se prononçait pour l'idée de séparation d'avec la Hongrie il l'obtiendrait certainement. A ce même moment, les Magyars reprenaient l'avantage et encouragés par leurs victoires, proclamaient l'indépendance de la Hongrie (1), (15 avril 1849).

Le premier mai, le secours des Russes fut annoncé officiellement et le mois suivant les armées russes et autrichiennes sous Haynau, Paskevic, Lüders et Jelacic, attaquaient de tous côtés la Hongrie. Toute résistance était vaine. Les Magyars, se sentant perdus, proclamèrent, le 21 juillet, la fameuse loi sur l'égalité de tous les peuples en Hongrie. Elle venait trop tard. Déjà, l'Autriche s'était rendue peu

(1) Ils répandaient l'agitation parmi les Slovaques afin de les disposer en leur faveur. Ils publièrent même au mois d'avril, en slovaque, un petit journal « l'Ami du peuple », dans lequel on parlait beaucoup d'amitié entre Magyars et Slovaques, tout en publiant des articles contre l'Autriche ; l'empereur lui-même y était traité de vaurien, d'incendiaire, de brigand. Ils tâchaient de se conquérir le

à peu maîtresse du territoire hongrois et le 13 août décida complètement de sa victoire.

Les volontaires slovaques avaient pris part à cette campagne de l'été 1849 sous la conduite du baron Lewartowski avec mission d'occuper les comitats septentrionaux de la Hongrie et d'y rétablir l'ordre. Ils jouèrent dans cette expédition un rôle assez heureux et songèrent que le moment était favorable pour renouveler leurs vœux.

Stúr, Daxner, Hurban, Kozacek, etc., à la tête d'une délégation formée de plus de 100 hommes, présentèrent une pétition au roi le 7 octobre 1849 et ils reçurent un accueil des plus aimables.

François Joseph les harangua même en slovaque :

peuple. Une poésie publiée dans ce journal par un certain Ludo-bran (défenseur du peuple) est très curieuse. Elle est intitulée :
Magyars et Slovaques :

« Ce roi autrichien
Qu'un coup de foudre devait écraser,
A envoyé contre nous une armée
Pour nous assujettir,
Ce roi autrichien
Se figure à ce qu'il semble,
Que la Hongrie se laissera
Enlever facilement sa liberté.
Les Allemands sont battus par les Magyars
Et par les Slovaques avec eux ;
Les Magyars et les Slovaques
Sont une même famille.
Plus de mille ans
Ils ont vécu ensemble ;
Ils labourent, sèment,
Mangent et boivent ensemble,
Notre patrie superbe
Est notre maison commune,
Les Magyars et les Slovaques
Y habitent ensemble.
Comment se pourrait-il
Que nous ne défendions point cette maison
Lorsque l'ennemi veut la brûler.
Slovaques, Slovaques,
Nous sommes une bonne race
Nous défendons la liberté
Et mourons pour elle.
Le Magyar comme le Slovaque
Aime la liberté
Et défend fidèlement
La patrie, cette maison commune.
Lorsque nous vivrons
Comme de bons frères,
Nous vivrons heureux un second millier d'années. »

« Mes chers fidèles ! Votre adresse pleine de confiance et vos demandes présentées au nom du peuple me font plaisir ; tout ce qui tend à votre bonheur, je le ferai autant que ce sera en mon pouvoir. » En même temps, une autre demande avait été adressée au ministère. Les Slovaques le priaient de régler la question brûlante des paysans, en fixant avec précision les limites des domaines nobles. Sur ce point, les désirs de la délégation s'accordaient avec les intentions de la cour et il n'est pas étonnant qu'elle ait obtenu une réponse favorable.

Les délégués virent encore Jelacic, les ministres Thun et Bach, le baron Kulmer, le général Radetzky. Ils présentèrent à chacun la copie des demandes slovaques, sollicitant leur appui auprès du monarque.

On avait commencé dans le pays à organiser l'agitation en faveur de la séparation de la Slovaquie et de la Hongrie ; on recueillait des pétitions et on les remit au ministère (1).

Débarassé de tout souci vis-à-vis de la Hongrie, le ministère oublia vite ses promesses aux Slovaques.

Au mois de novembre, tous leurs volontaires y compris les officiers, avaient été appelés à Presbourg pour y rendre leurs armes. Tous les hommes qui avaient été plus ou moins mêlés à l'insurrection, commençaient à être suspects. Les fonctions publiques furent peu à peu occupées par des étrangers, en particulier des Allemands. Les Slovaques, à l'exception de quelques-uns, ne purent, après des demandes infinies, obtenir les moindres fonctions.

(1) J. Bella. Compte rendu sur la députation de 1849 (7 et 9 octobre) à Vienne. Man. ined. Arch. du M. de T. S. M.

Même, il fut plus prudent de ne pas dire qu'on avait combattu dans les rangs des volontaires.

Tous ceux qui avaient pris part aux campagnes furent placés sous la surveillance de la police. Après la révolution, les volontaires avaient reçu un certificat dans lequel il était écrit que le possesseur du certificat avait fidèlement et courageusement combattu pour le roi et était exempté pour l'avenir du service militaire. La valeur de ces certificats ne fut pas de longue durée. En 1850, lorsque arriva le moment de la mobilisation, ceux qui présentèrent leurs certificats furent incorporés comme soldats et leur certificat déchiré.

Bach était tout puissant et il inaugurait son régime de centralisation. Les Slovaques n'avaient échappé au péril magyar que pour tomber dans le péril allemand. Peu à peu, toutes les libertés proclamées furent abolies, la germanisation la plus brutale commença, jusqu'au jour où enfin, « ces deux nations chevaleresques (magyare et allemande) se donnèrent amicalement la main pour la formation du dualisme, c'est-à-dire, pour la germanisation des Slaves dans la Cisleithanie et la magyarisation des Slaves dans la Transleithanie ».

CHAPITRE V

Stúr : son panslavisme (1849-1856)

Stúr à Modra. — Ses derniers travaux : Chants et Chansons (1853),
Les chants et les contes populaires slaves (1853).— Le Monde slave
et le monde de l'avenir.

La révolution terminée, Stúr se retira à Zay-UhrocZ dans sa famille. Il y vécut quelques mois, espérant que le pouvoir, en reconnaissance de ses bons services, lui accorderait quelque charge rémunératrice, dont il eût employé les revenus au profit de son peuple. Stúr se faisait illusion. Il n'obtint rien. Son espoir eut le sort de tous les espoirs slovaques. A la douleur que lui causait l'ingratitude de l'Autriche envers les Slaves, s'en ajoutait une autre plus grande encore, celle de voir la langue slovaque faire place au tchèque. Quelques Slovaques secondés en cela par le ministre de l'instruction publique d'alors, Léo Thun, l'introduisaient dans les écoles et la littérature. L'extension de la langue slovaque déplaisait au pouvoir. Daniel Lichard défendant un jour la langue slovaque dans un entretien avec le ministre Bach, reçut de ce dernier la réponse suivante : « Sie meine Herren sind selbst Schuld daran, wenn es nicht so geht wie Sie erwarten. Haben Sie denn eine fixe Schriftsprache ? deren

Diplomaticité die Regierung urgieren könnte ? Sie haben durch ihre Uneinigkeit die scharfste Waffe ihren Widersachern in die Hände gegeben. Kollár schreibt anders, Stúr schreibt anders, die katholischen autoren schreiben anders, was soll ich nun urgieren ? Sie müssen sich zuerst einigen dann können sie kräftiger auftreten (1). »

Rappelant cet entretien dans une lettre à l'un de ses amis (2), Daniel Lichard le commente en ces termes : « Il ne faut même pas songer à ce que le pouvoir soutienne l'orthographe de Stúr, car — *ad amicissimam aurem sit dictum* — de tous les chefs slovaques, Stúr, à cause de son discours au Congrès slave, est celui en qui le pouvoir a le moins de confiance. »

Si grande que fût sa déception, Stúr ne se laissa pas abattre. A plusieurs reprises, il s'adressa à quelques personnages influents en faveur des siens, de Hurban et de lui-même. On a de lui une lettre datée du 1^{er} septembre 1850 et adressée à Joseph von Victorisz, pasteur à Sobotist et commissaire ministériel. Il y rappelle sa fidélité au trône, au peuple slovaque ; il le prie d'intercéder auprès du pouvoir pour qu'on rende à Hurban son emploi, car ce dernier n'a fait que combattre pour le roi et le peuple slovaque. Pour son propre père, malade et âgé, qui ne peut plus remplir la charge de maître d'école et d'organiste qu'il a occupée pendant

(1) « Vous êtes cause vous-même, messieurs, de ce que tout ne marche pas comme vous l'espériez. Avez-vous donc une langue littéraire fixe, dont les qualités diplomatiques pourraient faire prendre une décision au gouvernement ? Par votre dissension vous avez mis une arme tranchante entre les mains de vos adversaires. Kollár écrit d'une manière, Stúr d'une autre, les auteurs catholiques d'une troisième. Quelle conduite dois-je tenir ? Unissez-vous d'abord ; ensuite vous pourrez vous redresser avec plus de force. »

(2) Lettre inédite au Dr Guoth, 1^{er} décembre 1849, Vienne. — Archives du musée T. S. M.

42 ans, il demande une petite pension de l'état, et pour lui-même la permission de publier un journal slovaque.

Cette dernière prière, il l'adressa aussi au baron Haynau, gouverneur civil et militaire de Hongrie, en y joignant le programme du journal. Toutes ces demandes restèrent sans résultat.

Vers la fin de l'année 1851, aussitôt après la mort de son père, Stúr s'installa définitivement à Modra pour s'y occuper de l'éducation des enfants de son frère Charles, mort quelques mois auparavant. Jeune encore, à peine âgé de trente-six ans, plein de force, il en était réduit au rôle de simple éducateur. Le pouvoir paralysait toute son activité. Il n'avait même pas le droit de quitter la ville sans le signaler à la police, sous la surveillance de laquelle il était placé. Il consacra alors tout son temps à ses œuvres littéraires.

Le premier de ses ouvrages est comme imprégné d'une profonde tristesse. C'est un recueil de Chants et de Chansons composés par Stúr pour pleurer les malheurs de son pays. Il rappelle les efforts tentés pour rendre la liberté à la Slovaquie et s'attriste devant la persistance de la défaite.

Deux de ces chants, « Svatoboj » et « Matús z Trencina », dont le thème est un souvenir historique en même temps qu'un tableau national se distinguent entre tous. Dans le premier chant, Stúr parle d'un fait appartenant à l'histoire du peuple slovaque (x^e s.), la bataille de Presbourg qui mit fin à l'indépendance et à l'unité de la Grande Moravie. Svatoboj, par sa trahison envers son frère Mojmir, fut cause de la défaite. Ayant reconnu sa faute, il s'enfuit sur la montagne Zobor, près de Nitra, pour y expier son crime par le jeûne et la prière. Mais, même après sa mort, il n'a pas trouvé le repos, et

chaque nuit il sort de sa tombe pour demander au pied d'une croix le pardon et l'oubli.

« La légende dit de cette apparition :

« Svatoboj n'aura pas de repos
Tant que le bon peuple pleurera dans son oppression,
Tant que la Moravie vivra dans la tristesse,
Mais lorsqu'un heureux vainqueur paraîtra
Son tourment sera dissipé (1). »

Ce vainqueur arriva au ^{xiv}^e siècle. Ce fut Matús z Trencína, le héros du second chant historique, seigneur de la forteresse de Trentschin et de toute la Slovaquie depuis le Waag jusqu'au Danube. Il se dévoue entièrement à son peuple, tente de le délivrer du joug de ses oppresseurs et s'efforce de reconstituer la Grande Moravie, dans toute sa force et sa gloire. Ses projets semblent devoir aboutir, mais au moment décisif, pendant la bataille qu'il livre à Rozhanovské, ses amis le trahissent ; il est vaincu et la Slovaquie retombe dans l'esclavage. Pourtant l'auteur termine son chant en exprimant l'espoir d'une ère nouvelle, heureuse pour la Slovaquie ; elle atteindra un jour à la gloire et à la liberté.

L'un et l'autre de ces chants nous présentent par places d'excellentes descriptions de la nature et de beaux tableaux de batailles ; le plan en est bon. D'ailleurs, peu d'imagination, Stúr en manque presque toujours ; une langue, des rimes pauvres, un vocabulaire restreint.

Voici ce qu'en dit Vleck (2) : « Ces deux chants héroïques, Svatoboj et Matús Trencánsky ne représentent pas la Grande Moravie ou l'empire de Cák, malgré les efforts que fait l'auteur pour rester his-

(1) Chants et Chansons. L. Stúr. Presbourg 1853, p. 31.

(2) Histoire de littérature slovaque, p. 184-185. T. S. M. 1890.

torien quant au plan et aux détails de son tableau ; ils expriment seulement la tristesse poignante que ressent l'auteur à la vue des malheurs prolongés du peuple slovaque... Svatoboj, pleurant la ruine de l'ancienne Moravie, c'est Louis Stúr qui déplore le calme de la nouvelle Slovaquie ; les ermites du Zobor qui vont du village au château et éveillent le peuple par leurs ardentes paroles, sont Stúr et ses jeunes disciples... »

Les autres poésies sont pour la plupart des souvenirs du passé de Stúr, et sont de même pénétrées d'une profonde tristesse. Ce sont des adieux à la maison, à la nature de Zay-Uhrocz qu'il a quittée pour Modra, des poésies invoquant la mémoire de son frère Charles, de son père, de A. O. (1), personne qu'il avait chérie et qui avait, comme ses proches, partagé ses espérances.

La même année, il publia une étude critique sur les chants et contes populaires slaves. Ce livre est le meilleur de ceux que Stúr a publiés. Le sujet lui convient. Sa sensibilité lui permet de découvrir dans les œuvres populaires qu'il étudie, les beautés essentielles, qu'il indique parfois avec beaucoup de goût.

Stúr à l'époque où il fit paraître ce livre, était si pauvre qu'il dut le faire éditer en tchèque (2). Il s'adressa à W. Hanka, bibliothécaire du Musée et obtint de lui la faveur qu'il sollicitait. Cette question fut l'objet d'un échange de lettres ; dans l'une d'elles, Stúr exprime son intention d'imprimer son livre dans tous les dialectes slaves (3).

(1) Adelka Ostrolucka.

(2) Le manuscrit slovaque se trouve dans les archives slovaques de Turčiansky Sv. Martin, et le manuscrit tchèque dans le musée national de Prague.

(3) Lettre à W. Hanka du 24 novembre 1852. Archives du musée national à Prague.

Il ne réalisa pas son projet en personne, mais plus tard, son œuvre fut traduite en serbe (1).

Le slaviste Jagic, dont l'opinion fait autorité en ces matières, a fait de l'ouvrage un éloge sans réserve. « Avec un sentiment poétique très subtil, Stúr sut peindre la nature slave et tous les rapports de la vie de famille. Ce n'est point une peinture insuffisante dans le genre du livre de Bodiansky, mais tout ce qui est dit, est appuyé par des exemples. C'est pourquoi l'œuvre de Stúr n'a pas perdu son charme, même de nos jours. Il est vrai que le tableau qu'il peignait lui fut inspiré par un amour exclusif de son sujet, amour qui lui fit présenter sous la lumière la plus favorable, toutes les qualités des Slaves et de leur poésie nationale, passant sous silence tout ce qui était moins à leur avantage (2). »

Le livre est dédié au prince Michel Obrenovic, dont l'amitié pour Stúr ne s'était jamais démentie.

Au moment où il publie ce travail, Stúr est dans ce qu'on pourrait appeler la dernière phase de ses idées. Il s'est orienté définitivement vers le panslavisme.

Dans cette étude sur les chants et les contes populaires slaves, on peut retrouver les idées directrices de son grand ouvrage sur le monde slave.

L'influence allemande est sensible dans toutes les parties philosophiques du livre ; le plus souvent, Stúr n'a fait que reproduire en la modifiant à peine la matière de ses cours de 1842-43, écrits après un long séjour en Allemagne.

La thèse générale se présente comme suit : pour exprimer leur pensée, les peuples ont eu recours à

(1) Un des amis de Stúr, le serbe Boskovic, la traduisit en 1857.

(2) Jagic. Encyclopédie de philologie slave, p. 520. St-Petersbourg, 1910.

des moyens différents. Les Hindous l'ont traduite par l'architecture, les Grecs par la sculpture, les Romains par la peinture, les Allemands par la musique. Quant aux Slaves, ils ont choisi la parole, le Verbe, (Slovan = Slovo), ce qui est la façon humaine entre toutes d'exprimer son moi.

Stür exalte la poésie, le plus parfait des arts, le seul qui, porté à sa perfection, réalise l'union complète de l'esprit avec la matière. De ce que les Slaves ont choisi la poésie pour traduire leurs sentiments, il conclut à leur supériorité sur les autres peuples. Tous ont eu aussi une poésie populaire, mais aucune d'elles n'a les qualités de la poésie slave. En Orient, chez les Hindous, ce qui domine, c'est la poésie symbolique dont le caractère distinctif est que la nature y domine l'esprit. Chez les Grecs, c'est la poésie classique, où l'esprit et la nature atteignent le même niveau, mais l'esprit n'y est pas entièrement conscient de sa puissance et ne dirige pas les actes des hommes. Chez les Romains et les Germains du moyen-âge, c'est la poésie romantique, où l'esprit domine sur la nature, mais uniquement pour manifester sa force, et non pas pour préparer le triomphe de la vérité.

Ce que la poésie et surtout la chanson slave réalise et ce que n'obtiennent pas les autres poésies, c'est la glorification de la nature en l'homme et hors de lui. Cette forme traduisant admirablement l'esprit slave, c'est en elle qu'il a mis toute sa force, si, comme on le lui reproche parfois, il n'a pas créé d'autre art que le chant.

Les chansons slaves ont pour sujet favori la nature et la famille. Ce fait a ses causes dans le mode d'existence des Slaves d'autrefois. Formant de petits groupes disséminés dans un vaste espace, leurs affections les plus vives sont allées à la nature qui les environnait et à leur famille.

Ils ont animé la nature au point d'en faire une sorte d'être vivant, capable de se réjouir, de souffrir et de mourir avec eux, parfois même de s'associer à leurs travaux. Cet amour de la nature n'embrasse pas le monde dans une généralité abstraite. Il s'attache à des formes, à des nuances. Certains objets, plus que d'autres, reviennent sans cesse dans la chanson slave : fleurs, arbres, animaux ailés, couleurs.

Les métamorphoses sont fréquentes dans cette poésie aux fictions primitives. L'homme pêcheur y perd sa forme d'homme pour y revêtir la forme inférieure d'une pierre ou d'un animal.

A ces fictions où l'imagination se donne carrière, insufflant de la vie à la matière inanimée, le Slave associe les joies et les événements de son foyer. Il sait chanter des adieux à la maison paternelle ; il a des accents pour traduire tous les amours, avec les joies et les peines qui en découlent ; amour entre parents et enfants, entre frères et sœurs, tristesse des orphelins, tous ces sentiments ont dans cette poésie des nuances d'exquise délicatesse.

L'absence de vie historique laisse à la vie familiale toute son importance. Les fêtes de famille, qui accompagnent les fiançailles, les mariages, les naissances, sont souvent chantées par les poètes.

Un autre trait de cette poésie, c'est que l'amour malheureux ne conduit pas au désespoir comme dans la poésie romantique.

Le Slave ne se donne pas la mort si son amour n'est pas partagé ; il se souvient qu'il appartient à Dieu, au monde, à sa famille. Peu ou point d'enlèvements. De rares duels. Ceux qui se produisent sont dûs à l'influence de l'Occident.

La vie d'un Slave du peuple tient tout entière en trois actes : naissance, mariage, mort. Encore n'ac-

complît-il avec une volonté libre que le second. C'est pourquoi il y attache une si grande importance. La poésie slave est toute empreinte du caractère de cette vie patriarcale. Mais à mesure qu'on se rapproche de l'occident, l'amour slave perd sa simplicité et sa sincérité. Les plus belles chansons sous ce rapport ce sont les chansons russes et serbes, en général celles du monde orthodoxe, vraie parure de la poésie et de la pensée nationales.

Les Slaves ont aussi des contes. De même source que les chansons, ils expriment aussi l'ancienne idée slave, le culte de la nature. L'homme s'adresse au soleil, à la lune, au vent, aux rochers ; il les consulte sur ses actes et ceux-ci lui répondent, le conseillent, lui disent où il doit aller, et parfois le repoussent. Douée du pouvoir de changer l'homme en rocher, en arbre, en animal, la nature tient l'homme en sa dépendance. Parfois celui-ci se transforme volontairement pour éviter quelque malheur.

Stúr à l'aide de citations empruntées aux poètes slaves populaires, donne un tableau général de l'existence des peuples slaves et nous en montre toute la douceur. Les Slaves sont humains dans toutes leurs coutumes. Leurs relations avec leurs voisins, sont empreintes de cordialité ; les querelles, les tromperies sont blâmées dans les chants slaves ; les bonnes actions reçoivent toujours leur récompense. Leurs jeux n'ont rien de cruel. Ils consistent en exercices corporels ; courses à pied ou à cheval, danses, chants, etc., etc., et ne font point souffrir d'autres êtres, comme les combats de coqs des Anglais et les courses de taureaux des Espagnols.

Quand la chanson parle de la patrie, elle confond sous ce mot les hommes et la terre. Le Russe qui dit « Sviataïa Rous » (1) pense en même temps aux

(1) La Sainte Russie.

églises orthodoxes, à son tsar, à sa maison, au peuple, à la matouchka Volga, au molodets Don (1). Le même souffle, la même pensée relie toutes ces idées ; toutes les chansons slaves sont d'un ton triste et mélancolique. Le sujet des contes rappelle celui des chansons. Tous ont une morale. Les bonnes actions n'y sont pas intéressées ; le mal y est toujours puni, le châtiment étant d'ordinaire une transformation.

Pas de longues périodes dans les contes. Le style est bref. Les mots sonores se répètent et sont placés de manière à tenir l'esprit en éveil, à piquer la curiosité. Une bonne part de la supériorité de cette poésie slave est due à l'église orthodoxe. Sous l'influence de l'occident, la poésie tchèque a perdu sa beauté, et l'église romaine a détruit la poésie chez les Polonais.

Qu'on prenne les chansons ou les contes, l'unité en est si grande, qu'en dépit des divers dialectes, on a le sentiment de ne lire qu'une seule et même langue. Les chansons slaves se complètent. Ce qui manque à l'une, l'autre le possède. Il n'est pas de poésie populaire qui soit si proche de la vie, qui puisse ainsi à elle seule représenter toute l'existence d'une race.

Les idées qu'à travers les chansons et contes populaires slaves, on voit transparaître dans tous les ouvrages de Stúr, deviennent tout à fait visibles dans « Le monde slave et le monde de l'avenir ». Dans ce dernier ouvrage, Stúr est convaincu de l'unité du monde slave, de sa supériorité, de sa vitalité, il attend l'heure de son avènement au sommet de la civilisation. Les autres races appartiennent au passé, elles ont été ; quant aux peuples slaves, leur temps n'est pas encore venu, mais il est proche.

(1) L'héroïque, le vaillant fleuve.

Telle est la substance du livre, son idée directrice. A l'appui de cette théorie, Stúr fournit des arguments. Il observe la dispersion des Slaves et il oppose cette dispersion à l'unité d'esprit, de sentiment qu'on retrouve partout. Si les distances, les influences n'ont pas altéré le caractère slave, c'est que celui-ci est si fort que rien ne peut le détruire. Les Slaves sont supérieurs aux autres peuples. Ils ont la force, la jeunesse, des peuples qu'une civilisation trop intense n'a pas corrompus; ils ont de la fraîcheur d'esprit, une intelligence ouverte qui s'exprime (nous l'avons vu) de la manière la plus humaine. Leurs institutions leur assurent des avantages considérables sur les autres peuples; la commune existe en beaucoup de lieux et développe l'esprit de solidarité, de fraternité. Plus que les autres, les Slaves ont le pouvoir de repousser les attaques des barbares. Ils sont le rempart de la civilisation. Ils ont protégé l'Occident à maintes reprises et sans eux, l'Europe eût été submergée. Cet effort constitue leur œuvre passée, mais dans le temps à venir, ils rendront à la cause de la civilisation des services plus éclatants. Après l'avoir sauvée à l'heure du péril, ils lui donneront bientôt une nouvelle forme, plus belle que toutes celles qu'elle a prises auparavant.

A côté de ces visions prophétiques, Stúr expose à grands traits dans son livre, les moyens par lesquels les Slaves, appelés à jouer un si grand rôle, doivent conserver leur existence. Car la situation de ces peuples est cruelle, ils sont l'avenir, mais le présent est pour eux plein de menaces. Le sentiment des forces qu'ils possèdent doit les conduire à l'union. C'est par leur union qu'ils hâteront la venue de ce monde slave dont promesse leur est faite. Cette union que Stúr préconise, il la trouve enseignée par le chris-

tianisme même. Etre chrétien, c'est sacrifier ses intérêts personnels à des intérêts plus élevés, à un idéal sublime. Stúr en conclut que, pour les Slaves, réaliser le christianisme, c'est s'unir afin que l'intérêt de tous l'emporte sur l'intérêt de chacun. Chez les Slaves, le christianisme s'est conservé plus vivant qu'ailleurs et son action est plus grande, car la religion n'a pas encore subi les atteintes de l'incrédulité. Ce n'est pas comme en Occident où les prescriptions trop sévères de la doctrine chrétienne sont sans cesse attaquées.

Stúr a peu de sympathies pour l'Occident. Il passe en revue les grandes nations et critique sans ménagements leurs institutions et leur esprit. Il est favorable à l'autocratie, à l'orthodoxie, et établit une relation entre la diminution de la foi et l'absence de moralité politique. L'Occident lui apparaît comme un lieu de corruptions où tout est mensonge, fourberie, où il n'y a ni vrai sacrifice, ni zèle et d'où tout ce qui est sublime a disparu.

Cette immoralité, ce manque d'idéal mènent droit à la démocratie, les états se transforment en république, le socialisme, le communisme gagnent du terrain chaque jour. L'incrédule et le communiste sentent l'un pour l'autre une attraction réciproque, car tous deux ont un même mépris pour l'autorité.

Passant à des critiques particulières, Stúr s'arrête à la République française qui lui semble être une contradiction de son propre principe. Loin de sacrifier les intérêts particuliers aux intérêts généraux, elle sacrifie, au contraire, les intérêts généraux aux intérêts particuliers. En effet, les affaires d'état y sont réglées par un trop grand nombre de personnes, incompétentes pour la plupart, et incapables de subordonner leurs intérêts personnels aux intérêts communs. De plus, aucune impulsion déter-

minée n'existe sous un tel régime ; la diversité des opinions politiques s'y oppose.

Les états constitutionnels ne trouvent pas non plus grâce aux yeux de ce critique sévère qui ne saurait admettre la séparation du législatif et de l'exécutif et qui a pour idéal l'unité de pouvoir des républiques anciennes où la force qui ordonne et celle qui exécute émanaient du peuple à la fois.

L'Occident est une terre de trouble où l'on ne trouve point de calme ; la lutte de tous contre tous y règne et y crée une situation capable de désespérer les moins timides.

Et ce ne sont pas seulement les institutions qui s'y écroulent, mais les sciences et les arts qui descendent de plus en plus des hautes régions qui leur appartiennent jusque dans la vie pratique où ils ne tardent pas à se confondre avec les occupations les plus ordinaires.

Privés de la foi, les esprits séduits par les idées politiques se jettent dans le tourbillon de la lutte quotidienne pour la conquête de l'influence et la satisfaction de l'ambition.

Le mal n'est pas extérieur, il est au plus profond de la nature. Les Français sont mobiles, fantasques ; ils cèdent aux premières impressions, mais ils éprouvent superficiellement et aucune trace ne reste en eux. Ils n'ont pas su comprendre la réforme. L'indulgence du catholicisme allait mieux à leur caractère que l'austérité et la rigueur du protestantisme. Les Français sont un peuple incapable de se développer organiquement (1). L'Espagne et l'Italie ne sont pas ménagées davantage. L'une est plongée dans le sommeil et ni dans le peuple, ni

(1) L. Stür. « Le monde slave et le monde de l'avenir », p. 48-69. S. Pétersbourg, 1909.

dans le pouvoir, on ne trouve de volonté forte et honnête, l'autre, pays du machiavelisme, est livrée à la corruption (1).

Quant à l'Allemagne, elle dépérit aussi à cause de son démembrement politique. Il lui est difficile de sortir de cette position, car elle est incapable d'activité politique. Le peuple y est par nature méditatif. Si même les Allemands voulaient changer cette direction de leur esprit, ils n'y parviendraient pas, tant elle est un trait dominant de leur caractère.

L'Angleterre est le seul pays qui ait conservé quelque santé. Le pouvoir du roi s'y élève au-dessus de tout sans porter atteinte aux libertés du peuple. Ce serait parfait si l'Angleterre n'avait atteint l'apogée de sa gloire et n'était à présent vouée pour toujours à l'industrie. Encore dans ce domaine a-t-elle des rivales. Ce qui manque à l'Angleterre, c'est la magnanimité, l'humanité (2).

Tous ces pays sont étudiés par Stúr, non seulement dans leur vie intérieure, mais encore dans leurs actes extérieurs.

Les opinions de Stúr sont ici celles qu'il exprimait déjà en 1841-45 dans « l'Asie et l'Europe » (3). C'est la condamnation de la politique occidentale.

Stúr annonce la stagnation définitive des peuples occidentaux sans exception. Tout ce qu'ils possédaient de force est dépensé. « Le catholicisme s'est usé, le protestantisme s'affaiblit de jour en jour, les formes de gouvernement dites constitutionnelles ne

(1) L. Stúr. « Le monde slave et le monde de l'avenir », p. 69-72. S. Pétersbourg, 1909.

(2) Id., p. 82-91.

(3) L. Stúr. « L'Asie et l'Europe ou le rôle de la Russie en Asie », publié dans Tatranka. Presbourg 1841, 1842, 1844, 1845.

reposent sur aucun principe ferme, elles ont été une illusion et c'est une absurdité que de rappeler les républiques d'Occident (1). »

Détournant alors ses yeux de ce monde qui meurt, Stúr regarde les Slaves.

Le christianisme est leur force vive ; nulle part il n'est mieux conservé, et les institutions slaves sont conformes aux principes chrétiens. Les intérêts particuliers n'ont point de place dans l'organisation des communes, la réunion de celles-ci fait de l'Etat une commune immense. Aussi en Russie le tsar et le peuple ne sont-ils qu'une âme, un seul corps qui renferme la force de la Russie et de tout le monde slave.

L'union n'est pas moins étroite entre le peuple et l'église ; les prêtres ne faisant point vœu de célibat gardent leur contact avec la nation ; la liturgie tout en étant en vieux slavons peut être comprise de tous. En outre, l'église n'a point d'intérêt temporel et garde toute son indépendance en matière spirituelle. Comment un peuple qui possède tant de qualités n'aurait-il pas devant lui le plus brillant avenir ? Que les Slaves s'unissent donc pour être forts. Trois moyens sont à leur disposition 1° former des états fédératifs, 2° constituer une Autriche slave en y incorporant tous les Slaves du sud et de l'occident qui, plus nombreux que les autres éléments, finiraient par donner au gouvernement une forme slave, 3° unir tous les Slaves à la Russie.

Ces moyens présentés, Stúr les discute. Le premier est impraticable. Toutes les terres qui pourraient former cette fédération ne sont pas libres ; elles renferment en outre des éléments hostiles qui

(1) L. Stúr, « Le monde slave et le monde de l'avenir », p. 91. S. Pétersbourg, 1909.

n'ont ni la même religion, ni la même culture. On rencontrerait aussi des difficultés presque insurmontables dans la conformation géographique des pays. La Russie ne manquerait pas de s'opposer à cette nouvelle division de territoires. Or, elle a la force et le droit de faire obstacle à tout émiettement de la puissance slave.

Le second moyen, l'union avec l'Autriche, ne vaut pas mieux. L'Autriche est allemande; loin de soutenir les Slaves, elle a toujours tenté de les germaniser. Elle avait une mission : grouper au centre de l'Europe divers peuples détachés de leurs rameaux et, sous un régime de justice, leur faire oublier les anciennes discordes. Mais elle a manqué à son devoir et il n'y a rien à attendre d'elle.

Après avoir écarté ce deuxième moyen, Stür aborde le troisième, l'union avec la Russie. Ce moyen lui paraît le seul bon. La Russie a toujours défendu les petits peuples slaves, et la crainte qu'elle inspire a été leur seule sauvegarde. Aussi, les Slaves, s'ils veulent renaître, doivent-ils chercher l'appui de cette force homogène considérable.

Puisque notre réveil a trouvé un appui dans la Russie, puisqu'elle a été et nous est encore utile à tous, il est compréhensible que toute notre existence future soit liée à elle. Pourquoi lutter contre elle ? Nous avons montré plus haut que toutes les idées des peuples de l'Occident ne sont d'aucun profit pour les peuples et au contraire les mènent vers leur ruine. Dès lors, pourquoi transporter cette corruption dans notre monde, nous haïr les uns les autres et détruire toute possibilité de renaissance ?

Parmi les Slaves, un seul peuple peut trouver mauvaise cette importance donnée à la Russie ; c'est la Pologne. Mais les Polonais ne pourront

jamais être chefs des peuples slaves. Un peuple qui s'est si mal gouverné ne peut en vérité avoir pour mission de créer les formes nouvelles de l'état ou de guider et de conduire les autres peuples.

La force de la Russie qui renferme près de 63 millions d'habitants, doit être prise en considération par les Slaves. Aucune nation ne saurait mieux qu'elle, leur accorder un appui efficace. Sa force morale aussi est considérable. Elle protège la science et ne s'en éloigne pas comme les pays essentiellement catholiques. Mais surtout elle est capable, non seulement de créer, mais aussi de conserver ce qui a été créé (1).

Après cet éloge sans réserve de la puissance de la Russie, Stür s'occupe de l'église gréco-slave. Le premier devoir des Slaves est de tourner les yeux vers elle, car elle est supérieure au protestantisme et au catholicisme.

Enfin, le russe est, de toutes les langues slaves, celle qui est le plus propre à constituer une langue littéraire, car elle est forte, sonore, empreinte de puissance.

Après avoir donné de si fortes raisons de s'unir à la Russie, Stür ne dit rien des moyens pratiques de réaliser cette union : « Je trouve inutile et même impossible, écrit-il, de fixer d'avance les moyens d'union et la nature des rapports mutuels qui doivent exister entre les Slaves et la Russie. L'avenir les indiquera (2). » Cet ouvrage de Stür, écrit en allemand, fut traduit en russe. La première édition parut en 1867, la seconde, en 1909. Une question

(1) L. Stür. « Le monde slave et le monde de l'avenir », Chap. VIII. S. Pétersbourg, 1909.

(2) L. Stür. « Le monde slave et le monde de l'avenir », p. 165. S. Pétersbourg, 1909.

fut soulevée à l'apparition de cette seconde édition : celle de l'exactitude de la traduction russe.

D'une édition à l'autre, les changements étaient assez importants pour qu'on suspectât dans les traducteurs un désir de donner à la pensée de Stúr un sens favorable à la Russie. Le professeur Petrovsky a recueilli les passages qui étonnent le plus (1). Ce qu'il constate surtout, ce sont des lacunes dans le raisonnement, qu'il attribue, probablement à tort, au traducteur. Stúr n'est pas facile à traduire et si certaines idées de la traduction russe s'arrêtent court sans qu'on retrouve le développement attendu, la faute est sans doute à Stúr lui-même.

Si le texte allemand existait en librairie ou dans une bibliothèque slovaque il eût été possible de résoudre la question en le comparant avec les traductions russes, mais ce texte précieux est entre des mains qui ne s'en désaisiraient pas volontiers. Au reste Petrovsky n'est pas seul à avoir mis en doute la bonne foi des traducteurs de Stúr. Giller (2) (en 1876) et Murko (3) (en 1893) expriment des opinions semblables.

Ces trois critiques ne se bornent pas à l'examen des textes ; ils analysent la pensée même de Stúr et montrent que ses idées sont sans valeur. Pour Murko, elles ne sont qu'une réédition des théories romantiques réactionnaires des slavophiles de Moscou.

Cependant l'ouvrage eut des admirateurs parmi les Slaves. Jerabek écrit en 1876 dans Osveta : « Ce que Safárik n'a pas pu terminer, parce que

(1) Journal du ministère de l'instruction publique, 1911.

(2) A. Giller. Voyage en pays slovaque. Lemberg, 1876.

(3) Recueil en l'honneur du centenaire de J. Kollár (1793-1852) red. Fr. Pastrnek. Vienne, 1893. Article de Murko, p. 226.

ce travail dépassait les limites d'une vie humaine par sa précision scientifique et par son étendue, cela fut exprimé par le troisième des grands Slovaques et déjà en langue russe. C'est Louis Stúr. Son livre (publié en peu d'exemplaires), sur « l'Avenir du monde slave » est moitié science, moitié poésie, le style en est frais et élevé, la logique remarquable. Les théories exprimées çà et là par les Slavophiles y sont réunies en un tout clair et facile ; l'avenir du monde slave n'y apparaît plus comme un espoir nébuleux, mais comme une nécessité logique de l'histoire... »

Les historiens modernes, dont l'opinion plus impartiale aurait une réelle valeur, ne se sont guère arrêtés à l'ouvrage. La plupart se sont bornés à le mentionner sans en définir le caractère.

En même temps que les œuvres citées plus haut, Stúr commença à écrire une histoire des Slaves, mais la mort vint le surprendre avant qu'il l'eût achevée. Dans sa correspondance, il fait souvent allusion à cet ouvrage. Dès 1852 (1), il en parle comme d'une chose plus que commencée. Particularité étrange, sa correspondance ne mentionne pas une fois « *le monde slave et le monde de l'avenir* ». Pour qui sait combien Stúr aimait à parler de ses travaux, il est pour le moins surprenant que celui dont on n'a jamais rien su, dont pas une feuille n'est parvenue jusqu'à nous, l'ait tant intéressé, alors que l'ouvrage que nous avons et qui plus que tous les autres exprime des pensées chères à Stúr, ne lui paraît pas digne d'une mention. Ne serait-ce pas que les deux ouvrages n'en font qu'un ? qu'à l'époque où Stúr écrivait, le titre était incertain,

(1) Lettre à V. Hanka, 2 février 1852. Modra. Archives du musée national à Prague.

et ne fut donné qu'en dernière heure comme mieux approprié à un ouvrage inachevé ? *Le monde slave et le monde de l'avenir* serait l'ébauche de l'histoire slave, la thèse du livre. Stúr, projetant de l'achever, lui aurait toujours donné son titre définitif dans sa correspondance. Il serait intéressant de consulter le manuscrit du livre. Peut-être y trouverait-on quelque indice permettant de résoudre cette question.

La dernière fois qu'il mentionne cet ouvrage à notre connaissance, c'est le 5 juin 1855. La lettre qu'il écrit alors contient bien des projets qu'il ne devait pas réaliser (1).

En pleine santé, il voyait devant lui un grand avenir, bien que moralement il n'eût plus l'énergie de sa jeunesse. Il avait connu trop de déceptions, et la vie présente n'existait pour ainsi dire plus pour lui. Il croyait seulement en un avenir meilleur, mais encore éloigné.

Le 22 décembre 1855, il se rendit à la chasse, qui était un de ses exercices favoris. Le sort voulut qu'il glissât et que dans sa chute son fusil partît, lui envoyant toute la charge dans la jambe. Transporté chez lui, la première visite qu'il reçut, fut celle des gendarmes, accourus pour voir ce qui était arrivé. Stúr les accueillit par ces mots : *Jetzt wird aber die Regierung froh sein, wenn sie von meinem Unglück hören wird.* »

L'agonie de Stúr fut longue et pénible. Durant trois semaines, il endura d'atroces souffrances. Les soins empressés qui lui furent prodigués ne purent le sauver et il mourut le 12 janvier 1856, pleuré de toute la Slovaquie. A sa personne se rattachait pour les Slovaques toute l'histoire nationale du xix^e siè-

(1) Lettre inédite à L. Reuss. Archives du musée de T. S. M.

cle, toutes leurs luttes, tous leurs espoirs. Quelques jours après sa mort, l'un de ses amis (?) (17/1-1856) exprimait dans une lettre sa douleur par ces mots : « C'est une perte inexprimable pour notre peuple ! car on peut le dire sans exagération, avec lui s'éteint la beauté et l'espoir des Slovaques. Jamais personne avant lui n'avait aimé les Slovaques d'un tel amour : il leur a consacré son esprit et leur a fait le sacrifice d'une vie qui donnait les plus grandes espérances. Toute la Slovaquie doit pleurer sa mort, car si les grands événements se font pressentir par quelques signes, vu ce que sont les circonstances actuelles pour les Slaves, fasse le ciel que la mort de Louis ne nous soit pas un triste présage (1). »

Ses adversaires même oublièrent pour quelque temps leur ennemi de la veille. Dans les journaux allemands sa biographie parut avec des remarques élogieuses.

Tous louaient son activité, sa bonne foi, et la sincérité de ses convictions.

(1) Lettre inédite de (?) à (?), 17 janvier 1856. Archives de Sv. Hurban-Vajansky.

CONCLUSION

Le nom de Stúr est en Slovaquie un nom respecté de tous. Peu d'hommes ont été moins attaqués par la critique ; sa gloire est demeurée sans atteinte et l'on s'enthousiasme encore à la pensée de sa carrière si bien remplie. Cette fidélité de la renommée n'a rien qui doive surprendre. Stúr mourut jeune, et la postérité lui tient compte, non seulement des grandes choses qu'il accomplit, mais encore de toutes celles qu'il eût pu accomplir si un sort cruel ne l'avait arraché à son œuvre. Ce que les Slovaques aiment en Stúr, c'est plus la persistance de ses espoirs, toujours renaissants sous des formes nouvelles, que la lutte qu'il soutint avec tant d'énergie et de courage contre les oppresseurs de son peuple.

Stúr est idéalisé : il fut une promesse ; à mesure que le temps fuit, il apparaît comme le héros qui eût pu rendre à la nation ses libertés d'autrefois. Au reste, Stúr lui-même se jugeait à peu près de la même façon ; il lui arrivait parfois de prendre un ton prophétique comme s'il tenait entre ses mains les destinées des nations. Il ne faut pas trop le blâmer de ces exagérations. Elles étaient peut-être nécessaires. Ce qui nous montre qu'elles étaient appropriées à son temps, c'est que Stúr a survécu dans la pensée slovaque justement sous cet aspect trop idéalisé qu'il tentait parfois de se donner.

La vie des Slovaques depuis sa mort a revêtu un caractère qui n'a pas peu contribué à lui conserver son auréole.

A peine Stúr avait-il expiré, que des événements douloureux vinrent frapper la Slovaquie. Celle-ci, privée de son guide, se sentit faible et abandonnée. Elle ne trouvait pas dans ses successeurs la foi vibrante qui existait en Stúr. D'ailleurs Stúr était un de ces hommes à qui l'on ne succède pas. De son vivant, il répandait comme une ombre sur ceux qui l'entouraient. Il tenait les collaborateurs de sa revue dans une modeste et étroite dépendance. Cet orgueil d'un genre particulier est un des traits essentiels du caractère de Stúr. Toute sa vie s'en ressent. Sa gloire en est partiellement faite. Cette attitude voilait en lui la faiblesse humaine. Et les Slovaques l'ont aimé et l'aiment encore comme celui auprès de qui l'on pouvait marcher sans crainte. Cet amour exprime plus de confiance que d'esprit critique.

Mais l'observateur froid, scrupuleux, tout en comprenant la séduction que peut exercer un homme sur une nation, en lui inspirant une confiance hors de proportion avec la brièveté de la vie et l'incertitude des actes humains, est en droit de se demander si un état d'esprit semblable n'a pas parfois déformé la réalité et inspiré des actes contraires à la véritable sagesse.

Faire cet examen, c'est prononcer, avant l'heure sans doute, le jugement que l'histoire rend tôt ou tard sur les hommes qui ont été admirés par des générations entières.

La vie de Stúr pourrait se diviser en trois périodes qui correspondent à trois opinions. Stúr, d'abord slave, devient nationaliste et après les déceptions que lui cause l'attitude de l'Autriche

durant les années qui suivirent 1848, retourne à l'idéal de sa jeunesse.

Une de ses fautes est de ne pas y être demeuré fidèle et d'avoir oublié trop tôt les enseignements de ses maîtres. Comment s'imaginer, en effet, qu'il était possible de faire en si peu de temps, d'un petit pays comme la Slovaquie, entourée d'ennemis de toutes parts, un état tout à fait indépendant. N'était-ce pas exposer ce pays aimé aux plus rudes atteintes et compromettre jusqu'à son existence ? Cependant Stúr n'hésita pas ; son esprit exalté lui faisait concevoir des espérances chimériques.

Après avoir vu dans les Slaves le peuple élu, qui devait réaliser pour le bien de tous, tout ce que l'humanité a jamais pu concevoir de grand et de beau, il voulut savoir lequel de tous les peuples slaves devait être l'initiateur de ce mouvement, sans précédent dans l'histoire. A de certains caractères, il reconnut dans le peuple slovaque cet élu parmi les élus, et dès lors, sa ligne de conduite en fut modifiée. Il lui sembla que ce peuple conducteur de peuples, devait, dans l'intérêt général, penser d'abord à lui-même, qu'il devait se réaliser pleinement, s'abstraire de la collectivité, afin de pouvoir, le jour venu, prendre la place qui lui était réservée par les lois mêmes de l'histoire. Illusion d'un esprit qui s'écarte trop volontiers de la réalité pour bâtir un univers conventionnel.

La mission des Slovaques parmi les Slaves, fut un rêve de Stúr, un rêve de près de 15 années. Il en fit part à ses amis qui crurent comme lui que son rêve était la promesse certaine d'un avenir glorieux.

Comment Stúr en vint-il à cette idée étrange et démesurée ? Quel fut le chemin suivi par son esprit ? Quelle première impulsion détermina son rêve d'avenir slovaque ?

Il semble bien que Stúr se soit inspiré de ce qui avait eu lieu autour de lui. A cette époque, les peuples à qui une mission semblait avoir été confiée, n'étaient pas rares. Les Allemands, les Russes, les Polonais, les Magyars, d'autres encore, étaient persuadés que l'avenir allait se faire par eux. Stúr ne voulut pas que les Slovaques fussent les derniers parmi les Slaves. N'avaient-ils pas à un plus haut degré, les qualités slaves proprement dites ? N'était-ce pas chez eux que l'idée slave était le plus développée ? Pendant des années, à une époque où les autres peuples ne songeaient qu'à leurs intérêts personnels, ne s'étaient-ils pas élevés au-dessus de leurs préoccupations immédiates pour songer sans cesse à l'avenir de toute la race ?

L'impression que donne une première lecture de ses œuvres, est qu'il est doué d'une imagination puissante. C'est en partie inexact. Il n'eut jamais le don d'inventer de toutes pièces. Tout son effort tend vers une démonstration qui chasse le doute, mais il se méprend sans cesse lui-même sur la valeur de ses preuves. Une preuve, c'est pour lui une remarque qui confirme ce qu'il espère. Slovaque se rapproche de Slave et slave se rapproche de « slovo » ; le « slovo » c'est le verbe, la parole, la puissance qui doit dominer l'univers. Comment dès lors mettre en doute que l'humanité doive naître à la vie normale par les Slaves d'abord et par les Slovaques, qui sont les vrais Slaves, comme leur nom l'indique. Une fois en possession de ce thème, la pensée de Stúr le transforme progressivement en système. Il recueille des faits de diverses natures pour en soutenir l'édifice chancelant. Tout lui est précieux ; il traverse l'histoire et la philosophie à la recherche des matériaux les plus légers, les plus fragiles, les plus disparates, dont il se sert

pour bâtir sa maison. Point n'est besoin que l'aquilon souffle pour qu'elle s'écroule, la moindre brise suffira.

Il en fit lui-même l'amère expérience, mais cela ne modifia guère sa manière de penser. Les derniers de ses ouvrages, non moins que ceux de sa jeunesse, sont des fragments de rêve, soudés à des parties de réalité et formant, il faut le reconnaître, un tout assez bien constitué pour convaincre des esprits droits, mais incapables d'une critique méthodique.

Les illusions de Stúr eussent été sans doute moins fâcheuses, s'il avait été un pur rêveur. L'édifice qu'on élève par l'abstraction a pour le soutenir des nécessités absolues, celui qu'on bâtit en comblant les vides de la pensée par des éléments empruntés à la vie ne peut subsister. Il faut être entièrement l'un ou l'autre, ne connaître que la réalité la plus positive ou s'éloigner volontairement d'elle et ne jamais reprendre contact avec elle, qu'on n'ait fondé un système nécessairement vrai. Cette rigueur d'esprit est étrangère à Stúr. Au reste elle n'est pas le partage des races slaves. Stúr l'eût-il possédée, elle n'aurait pas été appréciée. On ne saurait donc pousser trop loin le blâme puisqu'il a employé la seule méthode qui convenait à son temps et à son peuple.

Un reproche autrement grave pour un homme qui exerçait sur son entourage une autorité aussi grande que la sienne, c'est d'avoir pour ainsi dire constamment improvisé ses moyens au cours de sa carrière.

Il faut être un très grand politique et avoir un sens profond de la valeur et de la répercussion possible des événements pour oser ne prendre ses décisions que sur le fait. Stúr, trop exalté, eût dû se méfier davantage de lui-même et céder moins

souvent à ses impulsions. On a parlé de l'unité de la vie de Stúr. C'est un mot sur lequel il est nécessaire de s'entendre.

La vie de Stúr est une, lorsqu'on la considère comme l'expression d'une volonté ; il a désiré sans cesse une même chose, la grandeur des Slaves et celle des Slovaques. Mais cette unité disparaît lorsqu'on étudie de près les moyens qu'il employa pour parvenir au terme qu'il s'était proposé. Ses revirements d'opinion sont nombreux ; mais ils ne sont pas toujours perceptibles au premier coup d'œil. En effet, la vie de Stúr n'est pas faite de brusques décisions. Après avoir affirmé une chose, il ne vient pas se contredire brusquement. Il évolue lentement et il fait évoluer progressivement avec lui ceux qui subissent son influence.

Stúr avait au plus haut degré l'art de s'emparer de l'âme d'autrui et de la conduire au but qu'il visait par une suite de variations presque insensibles.

C'est à cette qualité surtout qu'il dut de conserver pendant toute sa carrière une autorité aussi grande.

Toute son intelligence fut, semble-t-il, employée à gagner la sympathie des Slovaques. Il fut beaucoup moins pénétrant lorsqu'il s'agit d'exercer une influence morale sur d'autres nations.

Dans les circonstances difficiles, il choisissait l'opinion qui devait être agréable aux Slovaques sans considérer ce qui leur serait le plus utile. Ainsi, lorsqu'il remit en honneur la langue slovaque, il flattait le sentiment national, oubliant qu'en écartant d'elle les Tchèques, il travaillait à l'isolement de la Slovaquie. Toutes les louanges exagérées qu'il adresse à son peuple, sont inspirées du même esprit. Au Congrès slave, Stúr prononça un discours où il mettait au premier plan les préoccupations du

moment, la défense de l'élément slave et non le souci de conserver à l'Autriche sa puissance. Cette idée était l'idée facile, celle qui devait être accueillie favorablement à cette période. Stúr, en la choisissant, avait senti combien elle pouvait devenir populaire. Pourtant elle rencontra des adversaires, esprits plus circonspects qui comprenaient qu'aimer les Slovaques, c'était moins les exalter sans cesse, que leur assurer la sécurité, même au prix de certains sacrifices.

Ce discours qui éveilla la méfiance, eut certainement une répercussion sur la suite des événements.

Il y a donc lieu de faire deux parts dans la vie de Stúr, celle de ses intentions et celle de ses actes.

Pour ses intentions, Stúr est sans doute irréprochable et mérite les hommages qu'on lui a rendus jusqu'à présent. Ses actes, au contraire, donnent prise à la critique. Lui qui sacrifia tout au peuple slovaque, ne sut pas renoncer en sa faveur à une partie de sa popularité.

Conseiller plus sage, il eût été plus utile et moins admiré. Chaque âge demande une catégorie spéciale d'hommes ; la Slovaquie de ce temps eut dû non pas envisager les gloires problématiques d'un avenir idéal, mais veiller aux sécurités d'un avenir plus modeste et moins incertain que celui des rêves de Stúr.

Vu et admis à soutenance,

le 21 janvier 1913 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,*

L. LIARD.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Lettre de Stúr à Andrzejkowicz :

Nous sommes frères par le langage. Soyons
le aussi par l'âme, aucune force infernale
ne pourra alors détruire notre nationalité.

Il nous a été bien agréable d'apprendre par notre cher frère Boleslavin Vrchovsky, que le tableau représentant le roi Sobieski, ce vaillant Polonais, sous Vienne, est du pinceau d'un Polonais, fils de la noble branche slave. Ce cadeau n'est point seulement un témoignage de l'amabilité polonaise, mais aussi un signe montrant l'éveil d'une solidarité, d'un amour qui jusqu'alors hélas, n'avaient pas existé, mais qui deviennent de plus en plus forts dans la famille slave. C'est seulement par ce moyen que nous réaliserons cette glorieuse prédestination qui, étant donné nos forces physiques et morales, nous est dévolue au sein des peuples. Toi aussi, cher frère, tu as fait un pas vers notre rapprochement par ton cadeau qui est la traduction de tes nobles sentiments. Nous tous ici, fils de la Slovaquie, nous t'en remercions sincèrement ; nous te promettons de ne rien négliger de ce qui pourrait servir au profit de tous les Slaves, ce dont le temps vous convaincra. Nous faisons chaque jour des progrès dans la culture du sentiment national, bien que les Magyars, nos ennemis, s'efforcent de nous en empêcher ; mais, persuadés de la sainteté de notre cause, rien ne peut nous en détourner.

Amitié et fraternité à tous les frères !

Nous nous recommandons à ton bon souvenir. Don-

nous-nous fraternellement la main, car la même idée, — l'idée d'un meilleur avenir, — nous réjouit et nous vivifie.

L. STÚR.

Deux lettres de Stúr et de Hurban au ban Jelacic :

Votre Excellence, notre gracieux Ban,

Nous venons à vous avec une entière confiance, vous priant de vous souvenir de nous au milieu de vos grands travaux et de nous sacrifier quelques moments. Nous espérons cela de votre noble cœur slave. Nous sommes allés plein d'espoir pour combattre notre ennemi commun, pensant préparer par cet acte de meilleurs jours à notre peuple, mais grand Dieu ! jusqu'à présent nos espoirs ont été vains et notre avenir nous apparaît sous de sombres couleurs. D'après la lettre ci-jointe, vous saurez de quoi nous nous plaignons. C'est le parti conservateur magyar qui a pris le dessus en Hongrie, ce parti qui a jusqu'à présent le plus persécuté le peuple, qui a travaillé à sa ruine, comme l'autre parti, mais avec moins d'énergie. Des commissaires royaux de ce parti sont arrivés dans nos comitats. Sans prendre en considération que nous avons combattu fidèlement avec l'Empereur, ils oppriment notre peuple et rejettent notre nationalité comme le faisait autrefois les Magyars. Ils ont introduit de nouveau le magyar dans tous nos comitats ; ils ont introduit comme fonctionnaires les anciens bourreaux du peuple, tous serviteurs de Kossuth, ils osent tout à l'égard de notre peuple et noircissent sans cesse les chefs slovaques auprès du pouvoir. Ces mêmes hommes qui faisaient courir le bruit que nous sommes de lâches serviteurs de la camarilla, ces mêmes hommes nous représentent au pouvoir comme des démagogues et des communistes.

Croyez, votre Excellence, que le communisme nous

répugne, et que nous le considérons comme un produit de cerveau malade et de compagnie corrompue ; mais ces hommes éhontés pour perdre les chefs de notre pauvre peuple, inventent tout ce qu'ils peuvent, sachant que s'ils parviennent à nous abattre, notre peuple sera privé de ses meilleurs amis. Nous n'avons rien fait que défendre le droit de notre peuple, mais ce droit est une épine dans les yeux de nos ennemis Kossuthistes et d'autres, appelés conservateurs, qui ont les mêmes intentions que les premiers, mais sont plus faibles moralement et plus attachés à leurs intérêts. Que votre Excellence sache que ces hommes rendent un mauvais service au pouvoir, car le pouvoir, s'il se garde quelques faux amis, détourne de soi les sympathies des derniers peuples qui soient restés fidèles au pouvoir, de ceux qui l'ont le mieux soutenu, c'est-à-dire des peuples slaves. Nous joignons à notre lettre la requête que nous avons présentée dernièrement à l'Empereur à Olomuc. Daignez avoir la bonté de la lire et vous verrez nos désirs. Ils ne renferment rien d'exagéré, mais nous n'avons qu'un faible espoir d'être séparés des Magyars, nos éternels ennemis et nos boureaux et nous ne savons par quel autre moyen assurer notre existence nationale. Le parti conservateur a su conserver l'unité de la Hongrie, et les Magyars, pour avoir soulevé la rebellion, sont récompensés par l'unité de la Hongrie, mais les kmens slaves pour leur fidélité ne recevront rien et devront rester ce qu'ils étaient : les esclaves des Magyars. Votre Excellence, vous êtes le seul Slave qui occupe une haute fonction en Autriche et dont l'influence soit grande, vous avez un cœur slave, vous savez compatir aux maux d'autrui : nous vous prions, comme fils opprimés d'un kmen frère, de nous aider ; ne permettez pas que quelques faux amis du pouvoir agissent contre nous au gré de leur fantaisie. Daignez intercéder pour nous auprès du pouvoir, obtenez que le prince Windischgrätz ait quelques aides slovaques qu'il consulterait quand il s'agirait des Slovaques. A cet effet, pourraient être choisis Kollár, l'avocat

Vrchovsky, l'avocat Ottmayer et Hamuljak, l'ancien membre du conseil royal. Aucun des hommes qui ont la confiance du peuple slovaque n'a obtenu quelque pouvoir en Hongrie. Notre peuple perd ainsi confiance et les résultats, croyez-vous seront tristes.

Recommandant la cause sacrée de notre peuple, ainsi que nous-mêmes, à votre bienveillance, à Vienne, le 31 avril 1849, nous avons l'honneur d'être de Votre Excellence les plus fervents admirateurs.

STÚR et HURBAN.

Votre Excellence, gracieux Ban,

Les Slovaques qui se trouvent ici, se permettent de vous écrire avant leur départ, sûrs que votre cœur slave ne leur en voudra pas, mais que vous considèrerez leur acte comme une marque de profond respect et de confiance.

Toutes les démarches qui ont été faites jusqu'à présent auprès du pouvoir pour secourir notre peuple n'ont abouti à rien.

Les Slovaques ont exposé l'état et la situation de leur peuple, ils ont promis au pouvoir de l'aider de toutes leurs forces, afin que le pauvre peuple slovaque obtienne la justice qui lui est due ; mais notre état et notre situation ont peu attendri les cœurs, et notre secours à côté d'un secours plus grand a paru inutile. Nous avons, votre Excellence, beaucoup d'ennemis, et comme il y a peu d'hommes justes, notre pauvre peuple n'a pas trouvé jusqu'à présent de défenseurs haut placés. On peut donc présumer que nous allons rester comme par le passé étroitement unis à la Hongrie ; et si la Slovaquie et la Hongrie ne sont pas séparées, il n'y a pas de salut pour nous. Cette situation de serfs des Magyars nous oblige à souffrir comme par le passé, et les Magyars comme récompense se réjouiront de notre condition d'ilotes. Telle est la volonté des souverains. Dans ces circonstances nous

avons recours à vous, nous tournons nos regards vers vous, notre seul soutien, notre seul espoir. Aidez-nous, nous vous en conjurons, aidez-nous comme votre âme ; votre cœur slave vous le commandera. Jetez un regard sur vos frères malheureux et que vos hautes fonctions et votre carrière glorieuse ne vous fassent pas nous oublier. Le malheureux kmen slave qui ne périra pas vous bénira, et dans les jours glorieux du monde slave il se souviendra avec joie de votre nom et le bénira. Nous vous souhaitons dans la tâche entreprise le meilleur succès, nous nous recommandons à votre haute défense. Que Dieu, qu'une irrésistible fortune, vous accompagnent.

A Vienne, le 28 mai 1849, les admirateurs les plus fervents de Votre Excellence.

STÚR et HURBAN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	v
BIBLIOGRAPHIE	vii
INTRODUCTION	1

CHAPITRE PREMIER

L'Enfance et la jeunesse (1815-1836)

Stúr, son enfance ; ses premières études à Zay-Uhrocz, à Ráb et à Presbourg ; son activité dans la société tchéco-slovaque.....	11
---	----

CHAPITRE II

Les années d'étude et d'enseignement (1836-1844)

Stúr professeur adjoint de Palkovic. Son départ pour Halle. Mouvement national en Slovaquie. Fondation de différentes sociétés. Relation de la société de Presbourg avec les Slaves. Stúr à Halle, ses études à l'université allemande. Stúr à Kralove-Hradec, son amour pour Marie Pospisil. Son retour à Presbourg. Lutte des églises protestantes luthériennes contre le comte Zay. Recours des Slovaques protestants au trône. Convent général de 1842. Destitution de Stúr. Second recours au trône.	53
---	----

CHAPITRE III

L. Stúr et la cause slovaque (1844-1847)

Mouvement séparatiste slovaque. Nouvelles sociétés. Stúr rédacteur du <i>Journal slovaque national</i> . Son ouvrage sur « Le dialecte slovaque ou le besoin d'écrire en slovaque. » Adversaires de Stúr. Sa grammaire slovaque.....	132
--	-----

CHAPITRE IV

L'action politique de Stúr (1847-1850)

Stúr député à la diète de Presbourg. Son rôle au congrès slave. Révolution slovaque..	180
---	-----

CHAPITRE V

Stúr : son panslavisme (1850-1856)

Stúr à Modra. Ses derniers travaux : Chants et chansons. Les chants et les contes populaires slaves. Le monde slave et le monde de l'avenir.....	212
CONCLUSION	233
PIÈCES JUSTIFICATIVES	241

